

A close-up photograph of a book cover. The majority of the cover is covered in marbled paper, featuring intricate, swirling patterns in shades of brown, tan, and cream. A vertical strip of dark, textured material, likely leather or cloth, runs along the left edge, serving as a spine reinforcement and part of the front cover. The overall appearance is that of a well-preserved antique volume.

MANIOC.org

Réseau des bibliothèques

Ville de Pointe-à-Pitre

MANIOC.org

Réseau des bibliothèques

Ville de Pointe-à-Pitre

int. 70

LE PARADIS SUR TERRE

MARTINIQUE.GUADELOUPE.GUYANE



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

A LA LIBRAIRIE HACHETTE.

Un mois en Corse...	1 vol.
Un mois au Maroc..	1 —
Un mois en Algérie et Tunisie.....	1 —
Nos sœurs des Ha- rems	1 —
(Couronné par l'Académie française.)	
La vie mystérieuse des Harems.....	1 —
Amours marocaines..	1 —
L'Épopée marocaine. Préface du Maré- chal Pétain)....	1 —
La prise d'Alger... CHEZ PLON,	1 —

NOURRIT ET CIE.

Gilberte, ma sœur...	1 —
Monique la roma- nesque	1 —
Mes Cousins.....	1 —
L'Étrange Aventure.	1 —
Ma Vignole.....	1 —
Le Dragon des Hes- pérides	1 —

CHEZ ARMAND COLIN.

M ^{me} de Sévigné, sa famille et ses amis (Collection Ivoire).	1 —
---	-----

M. de Voltaire, sa
famille et ses amis
(Collection Ivoire). 1 vol.

Au Pair (une Fran-
çaise en Allemagne) 1 —
Petite Novia (une
Française en Es-
pagne)..... 1 —

La bague antique
(une Française en
Sicile)..... 1 —

CHEZ BLOUD ET CIE.

En Esclavage..... 1 —
(Couronné par l'Académie française.)

Quand Ils étaient à
Saint-Quentin..... 1 —
Le Martyre de Lille.. 1 —
(Grand Prix de la Ligue du Souvenir.)

CHEZ GEDALGE ET CIE.

Au delà du Rhin.... 1 —
Sous les obus..... 1 —

CHEZ FIRMIN-DIDOT.

Quelle singulière his-
toire 1 —
Du sang et de
l'amour dans les
harems..... 1 —

HENRIETTE CELARIÉ

LE PARADIS
SUR TERRE

MARTINIQUE-GUADELOUPE-GUYANE



0039

LIBRAIRIE HACHETTE
MANIOC.org

Réseau des bibliothèques
Ville de Pointe-à-Pitre

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Librairie Hachette 1930.

AVANT-PROPOS

PAR la beauté de leurs sites, la douceur de leur climat, leur fertilité, la Martinique, la Guadeloupe sont des îles paradisiaques.

Appliqué à la Guyane, ce qualificatif étonnera plus d'un lecteur, je le sais. Certains, peut-être, croiront à une ironie bien loin de ma pensée.

Ainsi que je le dis au cours de ce volume, la Guyane actuelle est le pays de la souffrance : souffrance physique, souffrance morale. Elle n'est pas l'Eden que nos pères, dans leur ignorance, avaient rêvé. Nombre de colons y ont connu de cruels déboires. La politique — une certaine politique — l'avilit.

Mais, débarrassée des transportés, mise méthodiquement en valeur, bien administrée, assainie parce que cultivée, peut-elle devenir une manière de Paradis ? Je le crois. Sous le ciel des tropiques, elle présente d'immenses terres qui n'attendent que d'être débroussaillées,

ensemencées, plantées. Elle a produit, jadis, elle peut produire, à nouveau, la canne et le café, le cacao et les épices ; elle recèle de prodigieuses richesses forestières ; elle a, dans ses montagnes, de l'or en abondance...

Actuellement, l'incurie, l'insouciance, la malfaissance des hommes en ont fait un lieu qu'on a qualifié parfois d'infenal ; mais le pays offre une telle beauté, tant de richesses qui attendent seulement d'être exploitées, qu'il peut devenir, le jour où nous le voudrons, une nouvelle Terre Promise.

Aux Français, aux colons courageux qui ne plaignent pas leurs peines et ne redoutent point le risque, la plus ancienne de toutes nos colonies et la plus décriée, la Guyane, peut donner l'illusion charmante que le Paradis est encore sur la terre.

H. C.

LE
PARADIS SUR TERRE
MARTINIQUE. GUYANE. GUADELOUPE

PREMIÈRE PARTIE

L'ILE DES REVENANTS (1)

I

HIER soir, vers 9 heures, une voix a dit, sur le pont : « La terre... on voit la terre... »

Passagers et passagères qui somnolaient sur les chaises-longues ont été debout aussitôt. Sous la clarté des étoiles, on distinguait à tribord une masse puissante ; quelque chose comme un énorme bateau : la même forme longue et pourtant massive. C'était la Désirade. La première terre que découvrit Colomb et qu'il appela ainsi parce qu'il l'avait longtemps et ardemment souhaitée.

En pleine nuit, à 4 heures, je suis remontée sur le pont pour voir le lever de l'aube sur la

(1) « La façon de vivre du pays est si agréable que je n'ay pas veu un seul homme, ny une seule femme qui en soient revenus, sans une grande passion d'y retourner. » De cette phrase du père Du Tertre est née l'expression *d'Ile des Revenants* pour désigner la Martinique.

Guadeloupe. Avec moi, il n'y a qu'un matelot que son chandail bleu à gros bourrelets autour du torse fait ressembler à Bibendum. Il lave l'avant.

Le bateau a jeté l'ancre. Quelques lumières indiquent la terre toute proche. Deux heures plus tard, dans la clarté naissante, nous sommes entrés dans la baie de la Pointe-à-Pitre. Des touffes de palétuviers forment de maigres bouquets flottants ; de petites îles sont couchées sur les eaux : les Ilets. Le dernier cyclone les a affreusement ravagés. Les troncs des cocotiers gisent sur le sol ; mais, déjà, dans la Guadeloupe, la « Grande Terre », la verdure triomphe : vert-épinard des arbustes ; blondeur des champs de cannes, blondeur semblable à celle des rizières.

A côté de moi, un Antillais explique :

« Quand le cyclone a eu lieu, les cannes avaient encore peu de hauteur. Couchées par la violence du vent, elles se sont redressées. Ce sont des roseaux. Les « petites cultures » : cacaoyers, vanilliers, caféiers, ont beaucoup plus souffert. Ne soyons pas trop pessimistes. Après un cyclone, c'est un fait constamment vérifié, la végétation repart avec une vigueur, une fougue stupéfiantes. » Sous le soleil montant, la petite ville de la Pointe-à-Pitre apparaît très nette. Miroitement de ses toitures toutes neuves en tôle ondulée ; tonalité gris-argent, bleu pâle des flots ; aquarelle légère. Des canots nous entourent. La plupart des

passagers débarquent. Ils veulent en voiture gagner la Basse-Terre où le bateau s'arrêtera ce soir. Depuis douze jours, c'est l'escale attendue.

Des Guadeloupéens montent à bord, prennent passage. En deuil, tous. Chacun d'eux a son histoire à raconter et chaque histoire est tragique.

« Ici, il y avait le quai. En une minute, il a filé, emporté on ne sait où. Les dragues ? filées également. Volant à une vitesse folle, les tôles des toits blessaient et décapitaient ceux qui fuyaient. La mer coulait dans les rues comme un fleuve. Trois mètres d'eau au-dessus des îlets. C'étaient des nids de verdure et de fleurs : les plus charmants des Antilles. Beaucoup de maisons de plaisance s'y trouvaient. Elles ont été rasées. Une dépêche avait annoncé le cyclone. On n'y avait pas cru... »

Une vieille dame aux yeux étonnamment noirs et brillants sous ses cheveux blancs vient s'asseoir près de moi. Une bande de crêpe ourle sa robe de laine : « La dernière fois que j'ai vu mon gendre c'était dans l'après-midi du 11. Il m'a dit : « Dormez tranquille. C'est « justement parce qu'on prédit un coup de « vent qu'il n'y aura rien... » Il riait, le malheureux ! Il avait sa maison aux îlets ; il y est retourné comme chaque soir. Il a péri. Avec lui, ma fille, leurs six enfants.... »

Dans l'îlet des Cochons, ainsi appelé à cause

de l'élevage auquel on se livrait, il n'y a eu qu'un survivant, un petit garçon. Il s'était réfugié sur un matelas placé sur une table. L'ouragan l'a emporté, en vol plané d'abord, puis sur les flots. On l'a retrouvé à des kilomètres de là, au village de la Goyave....

Un de nos amis a vu la mer enlever trois de ses enfants. Il a passé la nuit à fabriquer un radeau à l'aide des portes de sa maison. Il s'est sauvé ainsi avec sa femme, les deux enfants qui lui restaient...

Tout le jour, à petite distance, passent sous nos yeux, dressées en remparts, découpées en douces baies, les côtes de la Guadeloupe. Une verdure intense les habille. Comment croire qu'il y a trois mois le cyclone avait laissé le sol de l'île roussi et dénudé !

Dans la clarté qui devient confuse, des canots que la houle fait danser ramènent mes compagnons. Je les reconnais à mesure qu'ils grimpent l'échelle :

— Bonne promenade ?

— Excellente.

— Bien meilleure que vous ne croyez, me lance au passage un jeune couple, bien plus intéressante. Nous nous sommes fiancés.

Il y a dix jours, ils ne se connaissaient pas ; ensemble ils ont joué aux palets ; ils ont bavardé, appuyés au bastingage. Tout pousse vite sous le soleil des Tropiques ! Qu'advien-

dra-t-il de ces fiançailles? Le jeune homme va chercher fortune au Vénézuéla; la jeune fille rentre dans sa famille.

N'empêche; au dîner, à leur table, on a fait sauter les bouchons du champagne. Il y a eu des congratulations.

A l'autre bout de la salle, un peu avant la fin du repas, un passager s'est levé, a remercié le commandant du bord, ses officiers. « Quand je me suis embarqué, je pensais : Douze jours sans escale! Ce sera long; à présent, je n'ai qu'un regret : celui que ça ait été si court... » De toutes les tables, les têtes se sont tournées vers l'état-major du paquebot « transat ». Il y a eu une seconde de silence, puis une voix qui avait un fort accent britannique a martelé : « Vive le commandant! Vive la marine française! »

II

Branle-bas, bien avant l'aube, aujourd'hui dans les cabines. La plupart des passagers descendent à Fort-de-France. Les femmes des fonctionnaires qui retournent en Guyane bouclent leurs malles à regret :

« Ah! soupire l'une d'elles; vous avez de la chance; vous êtes arrivés. Nous, en route pour le bagne! »

Mes compagnons prennent congé l'un de l'autre. Peut-être se retrouveront-ils un jour :

fonctionnaires coloniaux, hommes d'affaires que tentent les vastes entreprises, ils ne vivent en France qu'exceptionnellement. Quand on leur dit :

« Vous avez beaucoup voyagé. »

Ils répondent :

« Un peu. »

Ils ont vécu en Indo-Chine, dans l'ouest africain, ils ont séjourné à Madagascar, en Océanie. Si on leur parle de l'Algérie, du Maroc, ils sourient :

« Ce ne sont pas des colonies ; c'est encore la France. »

Dans une heure, l'on sera à quai. Découpées sur l'horizon, des hauteurs montent doucement : les mornes ; d'autres, en forme de pain de sucre et puissamment architecturées dessinent un trait net : les pitons du Carbet. Des maisons blanches, des toits rouges sont disséminés dans la verdure. Ai-je une hallucination ? Ces clochers bulbeux, cette église qui domine la ville, la protège : c'est le Sacré-Cœur... Un Martiniquais murmure près de moi : « Montmartre. » Ce Montmartre est bâti sur le mont Balata ; mais, à cause de la ressemblance, la première appellation a prévalu. Au pied des mornes, sur leurs flancs, des champs de cannes. Tous les tons de vert ! Je songe avec mépris aux arbres de chez nous qui, en cette saison, exhibent de tristes squelettes anguleux. Au bord de la mer, une prairie. Pardon, une sa-

vane. Des manguiers, des tamarins l'ombragent. Au milieu, dans un espace découvert, une petite tache blanche. A la lorgnette, je la reconnais, c'est la statue de l'impératrice Joséphine. Elle sourit dans la lumière. Bonjour, madame.

Des nuages accourent, glissent en bandes. Maintenant, les mornes semblent flotter au-dessus de la terre, rejoindre les nues. Ah ! la belle surprise ! L'île où j'aborde est dans les cieux !

Dans la salle à manger, ceux qui vont débarquer se lestent d'un solide viatique.

Le docteur du bord m'aperçoit, mordant dans une beurrée : « Montez sur le pont ; allez voir les charbonnières ; ne manquez pas cela. »

Devant le hangar à charbon, elles grouillent comme des fourmis. Processionnellement, elles montent les plans inclinés qui conduisent aux soutes ; elles les descendent ; leurs files se croisent sans jamais se mêler. Elles ne sont couvertes que d'une souquenille qui s'arrête aux genoux. Un carré de cotonnade aux vives couleurs plié en fichu les serre à la taille. Le mollet bien accroché, les reins cambrés, les pieds nus et larges, elles sont belles et sculpturales, les rudes porteuses, les charbonnières. Quand elles passent, leur corbeille ronde sur la tête, leurs bras sombres hautement levés,

elles semblent les sœurs ténébreuses des choéphores chantées par Eschyle.

Rien ne les arrête. Elles vont sous le soleil violent, sous les bourrasques cinglantes. Qu'un travail si dur soit fait par des femmes, est-ce possible? Il y a quelques années, la Compagnie Transatlantique parla de remplir les soutes de ses bateaux mécaniquement. Ce fut presque une révolution à Fort-de-France. Les charbonnières clamèrent qu'on leur enlevait leur gagne-pain.

Chaque corbeille pèse 40 kilogrammes et leur est payée six sous. Rarement, travaillent-elles une journée entière. Dès qu'elles ont gagné de quoi pourvoir aux besoins du ménage, elles vont se baigner, mettent des vêtements propres. La fatigue est une sensation qu'elles ignorent. La plupart habitent dans la montagne. Avant de commencer la corvée du charbon, elles ont fait quinze kilomètres à pied et davantage. Elles en feront autant pour le retour. Toutes sont jeunes. Je n'en ai vu qu'une vieille avec une bouffarde au coin de sa bouche édentée. Plusieurs étaient enceintes. L'une d'elles, il y a quelques jours, se sent prise des douleurs de l'enfantement. Elle avait fini son travail. Elle entre dans une « graissérie », c'est-à-dire une épicerie. La patronne, fort embarrassée, lui dit : « Mettez-vous derrière le comptoir... » La charbonnière y accouche de deux jumeaux. Un quart d'heure plus tard, elle les avait

placés, avec un peu de morue et de manioc, dans ce grand plateau à rebord qu'on appelle un « tray » et dont le nom est un souvenir de la domination anglaise dans l'île. Elle mettait le tray sur sa tête et regagnait sa case au pied d'un morne.

III

Une ville que, d'abord, on ne prend pas au sérieux, c'est Fort-de-France. Pourquoi? Ses rues sont régulièrement tracées mais la plupart de ses maisons sont en bois, toutes petites, peintes de vives couleurs : bleues, roses, jaunes. Point de vitres, des jalousies. Du trottoir, le passant pénètre dans l'intimité des intérieurs. Un avocat martiniquais me dit : « C'est bien désagréable. On entre dans mon cabinet comme dans un moulin. »

L'aube est douce dans les îles. On y est matineux. Passé dix heures, il fait vraiment trop chaud. Dans la lumière radieuse, tous les hommes sont en blanc, abrités par le casque. Toutes les femmes portent des toilettes claires, des mousselines. Leurs bras, leur cou sont nus. Elles ont l'air d'aller à une fête.

Le nombre des créoles (1) blondes surprend ;

(1) Rappelons que le créole est le blanc né aux îles, de parents blancs. Par extension, toutefois, les gens de couleur nés, eux aussi, aux îles, s'appellent maintenant les créoles. Pour éviter une confusion, maintenons au mot son sens originel.

leurs prunelles sont pâles, étonnamment. Mais, s'il vous plaît, ne descendant-elles pas de Normands, de Bretons, de Poitevins? Pourquoi les voulons-nous toutes, uniformément, avec des cheveux sombres, des yeux de diamant noir?

Brunes ou dorées, les jeunes capresses (1), les métisses, les mulâtresses ont abandonné l'ample jupe de percale à fleurs, le corsage plat, ajusté, serré haut à la taille, le fichu noué entre les seins, qui fut le costume de leur mère. Question d'économie. « Ma ché », il fallait huit à dix mètres pour une robe « douillette », le blanchissage des jupons blancs à haute broderie sur lequel la jupe se relève coûte, maintenant, très cher... » Ici, comme en tous pays, les modes parisiennes sévissent. Les jeunes Martiniquaises sont « élevées en chapeau ». Vous dites : « Quel dommage ! le madras seyait à leur teint, à leurs yeux de velours ». Vous aurez beau dire. Il n'est plus que les filles du peuple et de la campagne pour « ne point quitter tête. »

A moins de se coiffer, comme les vieilles, « à la tout bonnement », savez-vous ce que c'est qu' « attacher une tête »? Il y faut des doigts experts, et du temps, et du goût. Les artistes en ce genre sont rares. Les veilles de fêtes, on fait queue chez elles. Autour du front de la cliente, elles serrent une bande de toile raide sur laquelle elles drapent le madras aux cassures éclatantes.

(1) Enfant d'une mulâtresse et d'un noir.

Deux heures sont nécessaires pour achever le chef-d'œuvre. Corne unique dressée, victorieusement, ainsi qu'une lance ; ailes mutines, en diagonale, comme celles d'un moulin qui tourne à tout vent ; coques tristement rabattues, telles les oreilles d'un lièvre qui fuit, que désire la belle ? Les coques des madras parlent ; les coques des madras sont éloquentes. Leur langage est compris des initiés : « Passez votre chemin.... » « Je suis seule et m'ennuie d'être seule.... » « Pa au soué a.... » Pas ce soir....

Mon air de flâner, de m'intéresser à un tas de choses que personne d'autre ne regarde attire l'attention d'une bande d'enfants de couleur qui, leurs livres, leurs cahiers sous le bras, se rendent à l'école. Ils se retournent sur mon passage. En moi, ils ont reconnu une nouvelle débarquée : une « Béket-France ». « Béket-France » je suis et resterai jusqu'à mon départ.

Attention en descendant les trottoirs de ne pas tomber dans les caniveaux qui les bordent ! L'odeur qui en monte affecte l'odorat. Que de détritus ils charrient ! Ce parfum « vieille France » qu'avec une surprise ravie j'ai retrouvé dans la politesse affable de l'accueil, dans certaines tournures de langage, dans certains usages, on le respire aussi, dans toute la ville, aux heures matinales. A l'imitation du grand siècle, la Martinique reste mal pourvue de ce que nous désignons par deux mots an-

glais et le vase martiniquais haut comme un trône, peint d'un jaune éclatant, le « canari », enfin, ne le cède, en rien, aux sièges célèbremen-t indiscrets du Roi-Soleil. Attention aux autos ! Ils encombrent les chaussées devenues trop étroites. Un Béket-créole qui rentre à Fort-de-France, après une absence de deux ans, soupire : « Je ne reconnaiss plus la ville. Jamais je n'aurais imaginé qu'il y eût tant de voitures. — Hé, monsieur, d'après ce que l'on vient de me dire, depuis trois mois, il en entre deux par jour. »

La Martinique connaît une ère de prospérité inouïe. Où que j'aille, les mêmes phrases me bourdonnent aux oreilles : « Le Pactole coule dans l'île ! L'île regorge d'or. Elle a un budget digne d'une grande colonie. Un budget qui se respecte : 70 millions ! Nous avons fait bâtir un Hôtel des Postes que n'importe quelle capitale pourrait nous envier ; nous venons de faire édifier un palais pour le gouverneur. Vous l'avez vu ?

— Je l'ai admiré...

— Naguère, un capital de 250 000 francs semblait ici une fortune. Y avait-il un seul millionnaire dans l'île ? Aujourd'hui, on cite des usiniers qui possèdent six et sept cents millions.

— Mais pourquoi ? Mais comment ? Quel miracle s'est produit ?

— Le contingentement, madame, le contingentement. »

Mot mystérieux pour un Béket-France, mot cabalistique. On vous le lance à la tête comme une balle. Il rebondit dans toutes les conversations : les plus sérieuses, les plus frivoles. Acquisition d'une usine ; achat d'une robe, d'un chapeau ; vaticination sur les élections ; salaire des ouvriers ; grèves probables... Contingentement ! Contingentement !

Qu'est-ce au juste ? Personne ne peut m'en donner une exacte définition. Ce que l'un m'explique, son voisin le contredit. Me faudra-t-il quitter l'île sans savoir ? Je le dis à M. Gerbinis, le gouverneur, qui me répond : « Allez trouver M. S..., chef du service des douanes... »

Onze heures du matin. De la chaussée brûlante monte une poussière âcre que soulèvent les « poids lourds ». L'air chaud est humide. Mes cheveux collent sur mon front. Mes mains sont moites. Je comprends pourquoi personne ne met de gants, ici, pour aucune visite. Comment ferait-on pour les enfiler, pour les retirer ?

A l'une des extrémités du hall des douanes, par l'une des baies, apparaît la mer étincelante. Un étage à monter. M. S... est à son bureau. Juché sur un cartonnier, le ventilateur tourne à toute vitesse comme une roue d'argent.

Délices d'avoir fui le soleil aveuglant.

Avec une parfaite bonne grâce, M. S..., dit : « Je suis entièrement à votre disposition. »

Il se recueille quelques instants. Puis :

« Le contingentement, c'est la barrière légale imposée à la surproduction du rhum, l'une des plus importantes denrées des Antilles. C'est, par voie de conséquence, le maintien de la sécurité du marché métropolitain qui en constitue pour ainsi dire l'unique débouché et la suppression des crises redoutables que traversaient périodiquement les colonies rhumières. C'est l'aisance et la prospérité largement dispensées à notre population.

— En somme, c'est l'attribution d'un privilège.

— Vous l'avez dit et vous pouvez ajouter d'un privilège excessif. Les industriels, les agriculteurs qui en bénéficient trouvent cela parfait. Les autres, ceux qui n'ont encore rien obtenu, clament : « Nous sommes les sacrifiés. Comment exploiter nos terres ; comment produire une denrée qui est handicapée sur les marchés disponibles ?

— N'ont-ils pas raison ?

— Disons qu'ils n'ont pas tort. Il faut savoir comment le privilège du contingentement est né. A la suite des bonnes récoltes qui ont suivi la guerre, la métropole s'est trouvée avoir abondance d'alcool de vin et de cidre. Les viticulteurs, les cidriculteurs se sont émus et ont réclamé une protection.

— Celle du Parlement ?

— Évidemment. Dans leurs prétentions, ils

ne demandaient rien de moins que de comprendre le rhum dans la catégorie des alcools étrangers surtaxés à l'importation ou d'en interdire la rectification en France aussi bien qu'aux colonies. Leurs plaintes furent entendues et la loi sur le contingentement des rhums coloniaux à l'importation fut votée le 31 décembre 1922. La quantité de rhum dont l'importation fut permise en France fut d'abord fixée à 160 000 hectolitres d'alcool pur, puis à 185 000 ; puis à 200 000.

« La répartition de ce contingent se fit entre les établissements qui avaient fonctionné de 1913 à 1922 : pour les usines de sucre, au prorata de leur production annuelle ; pour les distilleries agricoles, proportionnellement à leur plus forte production de 1913 à 1919, avec, comme plafond, la moyenne de la fabrication de 1919 à 1922 ; pour les distilleries industrielles, au prorata de leur moyenne de fabrication de 1919 à 1922.

« Les établissements existant au 31 décembre 1922 devaient seuls participer au contingentement. Ceux qui s'installèrent dans la suite devaient rester en dehors des répartitions annuelles ; mais vous devinez ce qui s'est produit.

— Leurs propriétaires ont protesté.

— Et ils ont bien fait, puisqu'en 1925 ils obtenaient du Parlement qu'une part leur fût accordée dans le contingentement supplémentaire.

taire qu'on nous attribua. Aussitôt, encouragés par l'exemple, alléchés par les bénéfices — songez qu'un litre de rhum contingenté acquitte à l'entrée en France une taxe de huit francs et qu'un litre non contingenté paye une surtaxe de cinq francs — d'autres Martiniquais ouvriront des distilleries. Comme ils n'ont pas encore obtenu de contingentement, ce sont eux qui crient, qui se proclament les « sacrifiés ». Ajoutez que des abus se sont glissés. Tel distilleur qui ne fabrique plus un litre de rhum n'en gagne pas moins une centaine de mille francs par an. Qu'a-t-il fait ? Il a vendu tout simplement sa part de contingent à un autre usinier.

— D'après ce que je crois comprendre, le contingentement m'apparaît comme un traité de paix. Un traité conclu entre les producteurs d'alcool de la métropole et les rhumiers coloniaux.

— Exactement.

— Mais un traité est chose fragile ; il peut être dénoncé.

— Il a la garantie de la loi.

— Oh ! oh ! une loi se rapporte. Que deviendraient les contingents en ce cas ? L'équilibre que le contingentement avait pour objet d'établir sera rompu.

— Oui, et voilà la perspective inquiétante. Voyez-vous, madame, les lois économiques peuvent être momentanément suspendues par

la volonté humaine, mais elles reprennent toute leur force dès que les moyens qui leur ont servi de barrage ne sont plus suffisants.

« Une crise se produira fatalement et ne seront à l'abri de ses conséquences, dans une certaine mesure, que les sages producteurs qui ne se seront pas laissé entraîner par la folie de la spéculation. »

En attendant, le Martiniquais qui s'estimait heureux, avant guerre, de gagner dix centimes par litre de rhum, gagne cinq et six francs. Le pays a retrouvé la prospérité dont il jouit jadis et dont le souvenir, après des siècles, éblouit comme une féerie : « Ce qui est nécessaire pour l'entretien des habitations ne peut jamais être apporté en trop grande quantité, trop bien choisi, trop à la mode, ou trop riche et trop cher, écrit le Père Labat, dans son *Nouveau Voyage aux îles d'Amérique*. Les toiles les plus fines, les plus belles mousselines et les mieux travaillées, les perruques les plus à la mode, les chapeaux de castor, les bas de soye et de laine, les souliers, les *botines*, les draps de toute espèce, les étoffes de soye, d'or et d'argent, les galons d'or, les cannes, les tabatières et autres semblables bijoux ; les dentelles les plus fines, les coëffures de femme de quelque prix qu'elles puissent être, la vaisselle d'argent, les montres, les pierreries, en un mot tout ce qui peut servir à l'habillement

des hommes, à l'ameublement, à l'ornement des maisons et surtout aux parures des femmes, tout est bien vendu chèrement et promptement, car le sexe est le même par tout le monde, c'est-à-dire vain, superbe et ambitieux. »

Aujourd'hui, les Martiniquais possèdent leur auto, envoient leurs fils et leurs filles faire leur éducation en France, se font construire, au-dessus de Fort-de-France, au plateau Didier, sur les hauteurs de Bellevue, de confortables villas. Il y a quinze ans, le plateau Didier n'était que broussailles, une seule maison s'y élevait. L'endroit est devenu délicieux. C'est celui que recherche la société élégante. Qui se respecte habite le plateau. En ville, on étouffe, on est comme dans une étuve. A Didier, l'air est léger. De douces pelouses s'étendent, les allées dessinent leurs courbes, les fleurs s'épanouissent violemment, les massifs, les haies forment des blocs vert et or, vert et pourpre. Sous l'ombre des vérandas, dans les berceuses, les yeux n'ont pas à chercher où se poser. La mer les attire qui s'étend à l'horizon comme une soie aux reflets changeants. Il y a, dans le ciel, de fastueux nuages qui glissent lentement. En est-il ailleurs d'aussi beaux? Durant le jour, ils s'alourdisSENT des vapeurs qui montent du sol. Quand vient le soir, ils atteignent à la splendeur suprême. Leurs formes majestueuses, leurs tons d'argent pâle et de soufre composent avec l'azur du

ciel, où la lumière défaille, la plus subtile des harmonies.

IV

Crépitement de la pluie sur la toiture en tôle ondulée de l'hôtel. La mulâtre, qui fait office de chambrière et qui a un bien beau madras jaune et vert, rit de mon air vexé :

« Un tit grain, « madanme », il faut prendre votre parapluie ; il faut toujours le prendre.... »

Le temps de le tirer de son fourreau, la pluie a cessé, les trottoirs sont secs. Un arc-en-ciel de taille à nouer son ruban autour de la terre entière dessine sa courbe merveilleuse. Il n'y aura plus de déluge ! Fallacieuse promesse ! Une heure ne s'est pas écoulée que la pluie tombe de nouveau. L'arc-en-ciel reparaît étincelant et trompeur : « Allant et venant, dit le Père Hallay qui vécut aux Antilles en 1657, on est trempé de temps en temps et séché incontinent. »

Nous entrons dans le « carême » : la « saison sèche » ; mais le terrible cyclone du 12 septembre dernier a détraqué le temps. Le « carême » menace d'être « gras », c'est-à-dire humide. Naguère, où toutes choses étaient mieux réglées, la date exacte de « l'hivernage » (1) se trouvait sur le calendrier.

(1) La saison des pluies.

A la Guadeloupe, le 15 juillet, on tirait le canon :

« Commencez, madame la Pluie... »

La pluie tombait.

Le 15 octobre, nouveau coup de canon :

« Cessez, madame la Pluie... »

Elle obéissait, docilement.

A présent, dans les églises des îles, on se contente de chanter un *Te Deum* quand « l'hivernage » est terminé. De quel cœur fervent ne lance-t-on pas les strophes sacrées vers le ciel lorsqu'on a évité les « coups de vent », leurs désastres...

A dire le vrai, convient un Martiniquais, nous ne sommes jamais longtemps sans pluies. Pendant la saison sèche, elle-même, il ne se passe pas de semaine que nous n'ayons deux ou trois gros grains.

On m'a conté la mésaventure d'un Américain. Il était parti faire une excursion de deux jours dans la montagne. C'était le « carême ». Il n'avait qu'un costume de toile. Quand il revint, il figurait au naturel le personnage d'un fleuve. « Ah ! dit-il, entre deux éternuements, heureusement c'est la saison sèche ! »

Puisque le ciel est redevenu bleu, vite allons au marché. En voyage, rien n'est plus amusant. Les rues qui se coupent en équerre donnent l'impression de cheminer sur un prodigieux damier.

Larges prunelles chaudes sous de grands chapeaux à larges bords posés sur leur madras, les « bonnes », les femmes de petite condition rapportent leurs provisions dans une passoire ou un plat de fer-blanc : « un tit brin morue, un tit brin bœuf, des « figues » (1) longues comme la moitié du bras, une « chopine farine manioc », des sapotilles, des pommes Cythère...

Elles s'arrêtent pour bavarder ou vont sans hâte. Marcher vite ne serait pas seulement dangereux — songez au soleil, à la chaleur — mais proprement ridicule. Faisons comme les autres. Prenons le « pas colonial ».

Casque et costume de toile blanche, « gendarme petit-bâton » (2) se tient dans une cage vitrée à l'entrée d'un des halls où circule « coco-macaque » en main.

Des faces sombres sourient, grimacent derrière les étals où s'amoncellent les cocos débonnaires et roux, les oranges d'un blond pâle presque vert, les brunes patates. Des voix interpellent les passantes :

« Ma jojolle, un z'avocat..., des sapotes..., du corossol : c'est doux, doux comme l'amour... »

Des rires fusent, des cris. C'est un brouhaha, une confusion, une presse. Madras et chapeaux, tout se coudoie, se heurte. Entre les jupes et les jambes du « grand moun » (3), le « ti-

(1) Les bananes.

(2) Le sergent de ville.

(3) Les grandes personnes.

moun » (1) joue des coudes, passe un museau rond et luisant, se glisse, se fait place. La chaleur qui monte des corps, qui tombe de la toiture, qui entre par les baies tient suspendue, dans l'air, une écœurante odeur de fruits trop mûrs sur laquelle flotte une senteur suave, divine : celle de la vanille dont les longues gousses s'entassent sur les comptoirs, souples et lustrées comme la peau sombre des belles filles de l'île.

Près des portes fument les fritureries. Un jeune ami, béket-créole, me croise :

« Voulez-vous des « titiris »? Hier, vous n'avez pas remarqué? on a vu courir, dans le ciel, des éclairs sans tonnerre, les « éclairs titiris », les pêcheurs ont fait bonne pêche... »

Et il me montre des montagnes de poissons dont chacun est gros à peine comme une épingle.

« Préférez-vous des zakras? Ne prenez pas ceux qui sont au piment ; choisissez ceux qui sont à la morue ; mangés froid dans une tasse de chocolat, quel régal! Laissez-moi vous en offrir... »

— Inutile. Je déteste les mélanges.

— Vous avez tort. Mais ne restons pas ici. Allons à la poissonnerie. »

Prodigalité folle! Tous les joyaux de la mer y sont réunis, les « lunes » en argent, les « so-

(1) Le petit monde : les enfants.

leils » tout en or, les « souris » qu'on pêche dans l'eau transparente et violette des récifs et qui sont constellées de rubis, les « couronnés » couleur d'émeraude dont le dos est bizarrement semé de confetti écarlates et tous les autres dont je ne sais pas le nom : ceux qui sont en émail blanc, ceux qui sont en acier bleui et porteurs d'un long bec d'oiseau, ceux qui ont la couleur des plumes du paon avec des reflets saumonés, ceux enfin qui, ronds, gros comme un chat, couverts d'épines comme une bogue, vraies « barriques à vin » sont gonflés et hideux.

Leur chair à tous est exquise. Plus ferme, plus savoureuse que celle des poissons de France :

« Ce sont de gros papas de poissons, remarque mon compagnon, des lutteurs. Continuellement, ils nagent dans les hautes vagues, ils sont battus par la violence des flots qui se brisent contre les récifs de nos îles... »

On ne s'écrase pas ici comme au marché aux fruits, aux légumes. Clients et clientes passent dans les allées. Beaucoup sont pieds nus. Une poissonnière plonge ses rudes mains couleur d'ébène dans un grand coquillage aux lèvres d'un rose de fleur. D'un coup de coutelas, elle tranche la chair glissante et molle, elle la palpe : « Attendons, dit mon ami béket, elle va peut-être trouver une perle... »

Déjà, je rêve de l'acheter, d'en faire un

pendentif dont je dirai, rentrée en France : « C'est une perle de lambi... on jurerait du corail... »

Nous avons beau attendre. Les perles de lambi sont rares et c'est pourquoi elles sont précieuses.

V

Voix rauque et bourrue d'une corne d'auto sous ma fenêtre. Voix qui insiste comme un signal. Loulou, le mécanicien, me fait savoir qu'il m'attend. Je m'assieds près de lui. C'est la meilleure place pour jouir du paysage. Loulou est un noir ; sa large face est salie de boutons qu'il écorche puis tamponne avec un mouchoir à carreaux. Ses mains puissantes et souples qui tiennent le volant donnent une impression de sécurité. Tant mieux. La route de la Trace qui conduit à Saint-Pierre est continuellement difficile et, parfois, périlleuse. Elle date de 1850 et a 37 kilomètres. Ce n'est rien. Attendez ! 37 kilomètres à travers la montagne la plus abrupte. Dix jours ont suffi à un détachement d'infanterie de marine pour l'ouvrir :

« Dans ce temps-là, remarque Loulou, on savait travailler. »

Avant qu'elle existât, comment allait-on de Fort-de-France à Saint-Pierre, de la capitale commerçante à la capitale administrative ? On

enfourchait sa mule, son bidet. On s'enfonçait dans la montagne. Comme les « traces » y étaient « très incommodes, qu'il fallait continuellement monter et descendre », dit le Père Labat, un nègre libre, Louis Galère, organisa, au XVIII^e siècle, un transport par mer. L'aller et retour ne coûtaient « qu'un écu pour chacune personne ou six écus pour tout le canot ». Galière avait mis ses soins à rendre celui-ci confortable. L'endroit où se tenaient les passagers était couvert d'une grosse toile goudronnée : « On partait du Fort Saint-Pierre trois ou quatre heures avant le jour, pour arriver au Fort Royal»(1) sur les sept heures du matin. L'on repartait sur les quatre heures du soir pour arriver au Fort Saint-Pierre sur les sept heures ou un peu plus tard quand le vent était contraire. » Cette « voiture » sembla si commode que Galère se trouva, au bout de deux ans, posséder vingt esclaves, trois ou quatre canots de voyage et une seine pour la pêche, « ce qui n'est pas une petite fortune, » constate l'historien des îles, le Père Labat.

Pourquoi les peintres s'obstinent-ils à représenter le ciel des tropiques d'un bleu dur de cobalt? Quels tons légers, au contraire. La lumière d'or qui couronne les crêtes des pitons du Carbet accentue les plissements de leur peau d'hippopotame. Singulières montagnes

(1) Ancien nom de Fort-de-France.

qu'on dirait habillées d'un manteau trop large. Leur masse énorme domine le paysage. Elles font partie de la physionomie de l'île ; elles sont inoubliables comme les traits d'un visage. Entrailles du sol lui-même, entrailles jaillies lors des grands bouleversements cosmiques, puis solidifiées, elles conservent, dans leurs formes bizarrement pointues, un air qui inquiète.

La ville quittée, l'enchantement commence. Les maisons, les treillages disparaissent sous les draperies pourpres des bougainvilliers. Le chant des hibiscus éclate comme une fanfare. Sur la pente des talus ou formant des haies, les feuillages sont aussi beaux que des fleurs. souples et mous comme des oreilles, résistants comme du cuir, poilus ainsi que le ventre de certaines bêtes frileuses ou lisses, nets, lustrés, brillants, vernis, dirait-on, ils offrent toute la gamme des couleurs : les plus ardentes, les plus chaudes. Ils sont violets comme des aubergines, comme des prunes de Monsieur, comme la montagne Pelée quand elle est si belle, éclairée, à l'arrière, par un rouge couchant ; ils ont la couleur de l'écarlate ; ils sont brun clair comme le grave et maigre visage des Arabes ; ils sont ambrés comme des raisins ou miraculeusement argentés comme une poussière d'étoiles. Certains présentent une double face diversement colorée : citrins par-dessus et roses, délicatement roses, par-dessous ; il en est

qu'on a découpés dans une pourpre délicieusement fanée, d'autres qu'on a ciselés dans le bronze avec de fines dentelures et tous éclatent de force, tous sont gorgés d'une sève vigoureuse.

Des femmes nous croisent : les porteuses. Elles vont par groupes, pieds nus; elles se rendent à « Fort-Yal », comme quelques-unes continuent d'appeler Fort-de-France. Elles viennent de la montagne. Elles vont d'un pas souple et rythmé. Cet acte si simple, la marche, il semble que personne avant elles ne l'avait réalisé avec une telle perfection. Sur leur front, dans le « tray », elles portent des fruits, des « racines » : patates, ignames. Trente-cinq à quarante kilos ! De temps à autre, pour se soulager, elles soulèvent le tray, le déplacent un peu. Malgré leur chargé, elles conservent dans tous leurs mouvements une aisance parfaite, un sens merveilleux de l'équilibre. Au passage de l'auto, elles se rejettent sur les côtés de la route et rient parce qu'elles ont eu un moment d'émoi. Parfois, Loulou les interpelle joyeusement :

« Ché cocotte... Ché doudou... »

Elles répliquent et me saluent au passage :
« Bonjour, madanme... »

L'une d'elles a de si belles bananes que je l'arrête :

« Combien les « figues » ?

— Deux sous.

— Ba moin vingt (1). »

Pour déposer son tray, elle fléchit les genoux verticalement et l'on voit saillir, sous la mince toile rose du corsage, les seins charnus. Elle compte les fruits. Je demande :

« D'où venez-vous ?

— D'au delà de Saint-Joseph.

— Il y a longtemps que vous êtes partie ?

— Ce matin, à quatre heures. »

Elle marche depuis cinq heures ; elle a encore une heure de marche à fournir. Ce soir, allégrement, elle regagnera sa case.

Elle s'étonne et dit : « Merci à vous », quand lui ayant donné un billet, je lui fais signe de ne point rendre la monnaie.

Le chauffeur descend de voiture.

« Châgé moin, ché, » prie la femme.

Loulou soulève le lourd fardeau :

« Yon, dé, toué... »¹

Le tray est en place. Acte de complaisance ou plutôt de charité. Nul ne le refuserait dans l'île :

« Les pauvres ! Elles portent un tel poids, m'explique Loulou, qu'à se charger seules, elles risqueraient de se rompre le cou. »

(1) Baille-m'en vingt.

VI

A mesure que nous nous enfonçons, la sauvage beauté du pays s'exalte. Des bambous géants, des peuplements de bambous ayant trente mètres de haut jaillissent du sol, découpent leurs dentelles frissonnantes d'arbres-fées. Les fougères arborescentes retombent en longues plumes souples comme pour un cortège royal. Dans les ravins, l'eau bondit en torrents, ruisselle sur les rochers, retombe en cascades pleines de prismes, s'arrondit en bassins où elle est plaisante et claire. Les bananes mûrissent, les oranges achèvent de se sucrer, de devenir délicieuses. L'arbre à pain dresse son fût argenté qui rappelle celui d'un bouleau. Ah ! pourquoi, pourquoi les heureux habitants des îles prendraient-ils la peine de semer des légumes, de les faire pousser ? La nature les leur offre tout prêts.

L'auto longe des précipices, s'enfonce dans des gorges, remonte au flanc des coteaux. Chaque morne est un cantique de verdure. Le pays est plongé dans une extase verte. C'est une ruée folle, une poussée sans trêve, un entassement de plantes prestigieuses au-dessus desquelles règne le peuple des grands arbres : les manguiers, les cocotiers, les fromagers puissants, glorieusement épanouis et buvant le soleil.

Tout est comme au lendemain de la création; tout a la pure beauté, la fraîcheur, la paix parfumée qu'ont connues les anciens habitants de l'île, les Caraïbes.

Leur race a disparu, mais ils avaient tant de dignité qu'elle en imposa aux souverains espagnols quand ils les virent ramenés par Colomb : « Ils corrigent leur teint olivâtre, dit le Père Hallay, par une peinture rouge de roccou à l'huile... Cette huile ne sent point mal et tient le corps souple, douillet et ferme contre les évaporations de la chaleur... Assis ou couchés le long du jour dans leurs lits de coton suspendus par les deux bouts (1) et pétunant, gaussant, dormant, ils passent le temps en fainéantise, car c'est là leur félicité comme aussy de n'avoir aucun à qui obéir ny être sujets. »

Pudiques, avec cela : « Ils ne sçavent ce que c'est de baiser ou touscher, continue le bon Père ; la peinture aussy dont ils se frottent les en empesche. Une fille, pour avoir fait la sotte une fois, cela passera ; mais si elle y retourne, les siens l'assomment. »

Si les hommes ne faisaient rien que chasser ou pêcher, « les femmes travaillaient sans arrêt ». C'étaient elles qui, la nuit, se relevaient toutes les trois heures, « pour entretenir un feu clair », sous le lit de leur mari ; elles, qui au réveil, le peignaient, le huilaient, le débar-

(1) De là est venue, pour nous, l'idée des hamacs.

rassaient de sa vermine, elles « qui travaillaient ou au jardin, ou à amasser du bois, ou à faire le pain, ou à filer... »

De ces lointains Caraïbes, de cette race éteinte, quelque chose survit dans notre civilisation. Quoi donc? Des mots : ceux de carbet, de carnot, de colibri, « celui de « Manitou ». Le sens que nous donnons à ce dernier, il est vrai, s'est altéré. Les Caraïbes reconnaissaient deux principes tout-puissants : l'un bon l'autre mauvais : le « Manitou ». A lui seul allaient leurs prières, « Par un raisonnement sauvage, écrit le Père Labat, ils disaient : « Puisque le principe du bien est bienfaisant de soi-même, il est inutile de l'invoquer ou de le remercier ; il donne sans cesse tout ce dont on a besoin. Au contraire, le « Manitou », il faut empêcher qu'il ne vous fasse mal et, pour cela, l'implorer, le supplier régulièrement et avec ferveur. »

Des deux côtés de la route, la forêt nous enveloppe de ses prestiges, nous fuyons à travers une verdure dense, noire, épaisse, éternelle. Des femmes réparent la chaussée ; elles transportent du sable, des pierres dans leur « tray ». Cantonnières, mais cuisinières, aussi. Un « tit brin morue », une « soupe z'herbages » mijotent dans un canari sur quelques braises. Des « nèg z'habitants » (1) nous croisent ; sous les larges bords du chapeau « bacoué » qui les abrite, une pé-

(1) Noirs de la campagne.

nombre lumineuse baigne leur face luisante.

Un peu avant le prodigieux ravin qu'est le Fond Saint-Denis, une falaise lisse, noircie, tombe à pic, sans une aspérité dans une gorge : la Porte de l'Enfer. A onze heures du soir, quand la lune est dans son plein, la bourrique de M^{me} Rémy monte la falaise à reculons. Mme Rémy a le visage tourné vers la queue. Qui est Mme Rémy ? Personne n'a pu me le dire.

C'est mieux ainsi, plus mystérieux.

Par instants, les gorges s'élargissent, les hauteurs s'abaissent, le ciel reparaît librement ; puis tout se resserre. Les pitons dressent leurs cimes inviolées. Hallucinant décor vert où il semble qu'on soit enfermé en un cercle magique. Il faut venir dans les îles pour comprendre à quelle violence de coloration peut atteindre la verdure. Du vert n'est pas seulement du vert. C'est une splendeur formidable, absolue ; quelque chose de fou, de frénétique qui jaillit du sol, qui devient un être animé, réel. Lequel ? Ah ! je n'en sais rien, mais je l'ai entendu qui disait : « Ma fraîcheur repose les yeux brûlants. » Je l'ai vu avec ses tentacules géantes ; je l'ai senti qui me serrait la gorge, qui m'étoffait, extasiée.

Aux gens sages qui sont au coin de leur feu, ce que j'écris là paraîtra absurde, tout à fait absurde..., et pourtant !

VII

Dressée, comme fond de tableau, celle qu'en mon esprit je nomme : la cruelle, l'inexorable ! Les gens de l'île l'appellent simplement la «Montagne». Parfois, aussi, ils disent la «Pelée». Des nuages l'encapuchonnent. Le vent les déplace. L'espace d'une seconde apparaît un sommet de forteresse qui s'abaisse en glacis vers la mer : par là, ont coulé les flots de boue brûlante lors de la catastrophe de mai 1902.

A distance, comme je suis, elle semble tragiquement dénudée, la Montagne. Elle justifie le nom que lui donnèrent ceux des nôtres qui la virent pour la première fois, au lendemain d'une éruption ; mais, déjà, des plantes commencent d'apparaître, des broussailles se forment par touffes. Dans un demi-siècle, elle sera, de nouveau, semblable aux autres mornes de l'île, couverte de bambous, de fougères, de grands arbres : verte de la tête au pied.

Selon les jeux de la lumière et de l'ombre, son aspect varie. Il arrive que, durant des jours, elle soit enveloppée dans des vapeurs d'encens. Je l'ai vue, un matin, dans le soleil levant. La plus délicate des colorations était sur elle.

Elle était vermeille comme une vierge et si pure ! Les Martiniquais devraient la haïr. Il n'est pas un d'entre eux qu'elle n'ait mis en deuil. Sentiment pour nous inexplicable : ils

en parlent avec l'adoration, la ferveur d'un mystique. Elle est l'amie auguste.

Un de mes plus vifs souvenirs est celui d'une promenade que j'ai faite avec un Pierrotin. Sa famille entière avait péri ; il ne lui restait qu'un cousin éloigné. Nous revenions de la baie du Carbet où débarqua Colomb et dont le sable est si noir qu'on n'imagine pas autrement celui de l'entrée des Enfers. Mon compagnon me parlait de la Montagne. Étant petit garçon, il en avait fait l'ascension avec son père :

« Le sommet, qui avait alors l'aspect d'un cône tronqué, formait un lac. Ses eaux divinement pures avaient le goût des herbes sauvages. Sous une poussée formidable, venue du fond, elles sont tombées en avalanche, à la fin d'avril 1902. Détruisant tout sur leur passage : plantations, habitations, êtres humains, animaux, elles franchirent, en trois minutes, l'espace de cinq milles qui séparait le cratère du rivage et engloutirent l'usine Guérin qui est encore sous quatorze mètres de boue... »

Des arbres, les talus de la « trace » encaissée où roulait la voiture nous cachaient la Montagne.

« Attendez, me dit M. Ernoult, elle va paraître. »

Brusquement, il freina. Nous étions au sommet du col. La Pelée se découpaient nettement sur l'azur. On pouvait compter les aspérités de sa cime et voir, sur le glacis, ce renflement qui y

est arrêté, depuis la dernière éruption, comme un animal prêt à bondir et qu'on appelle : le Chat. Nous la regardions en silence. D'une voix basse, un peu contenue, M. Ernoult, dit :

« Est-elle belle ! Est-elle assez belle ! Comme elle monte doucement ! Comme ses lignes plaisent aux yeux ! Elles ont la perfection d'un jeune corps humain. »

Je murmurai :

« Vous l'aimez votre montagne ! »

Et il me répondit :

« Je l'ai dans le cœur. »

Soudain, à l'horizon, une nappe d'eau apparaît. Elle est d'un bleu si frais que la comparaison de Lafcadio-Hearn me revient à l'esprit : « azuré comme la joue du ciel. »

La baie de Saint-Pierre dessine sa longue courbe aussi harmonieuse que le bord d'une coupe dont elle a la forme. Rapidement, l'auto descend vers la ville. Ce haut calvaire dressé sur un massif soubassement : c'est l'ossuaire. Pieusement, on y a réuni ce qu'on a pu retrouver des restes des quarante mille victimes qui périrent, en une minute, dévorées par un fleuve de feu, asphyxiées par les gaz vomis de la montagne.

Quelques maisons couvertes en tôle ondulée, quelques cases apparaissent dans la verdure. La voûte puissante de la cathédrale que les fidèles ont rebâtie se lève au-dessus d'elles.

J'ai eu, entre les mains, le dernier numéro du journal *Les Colonies* qui fut imprimé dans la ville. Il parut la veille même de l'éruption. Le temps l'avait jauni et il fallait le manier avec d'infinies précautions pour ne pas achever de le déchirer dans ses plis.

La catastrophe de l'usine Guérin, la destruction du village voisin, le Prêcheur, avaient jeté l'épouvante parmi les Pierrotins. On entendait des roulements sourds, des détonations, venus des entrailles de la montagne. Une pluie de cendres tombait sans répit. Les toits en étaient couverts; le matin, il fallait déblayer les seuils. Pour se préserver les yeux, les poumons, on se masquait la figure. Dans l'atmosphère grise et qui, déjà, enveloppait la ville comme un suaire, les passants semblaient des spectres au visage invisible. Pas un chant d'oiseaux. Ils avaient fui ou étaient morts.

Dans les faubourgs, dans la campagne, les rivières débordées roulaient des blocs noirâtres, monstrueux, charriaient des bambous, des cocotiers, des arbres à pain. Leurs eaux grises tenaient en suspension des cendres amassées sur leur parcours et des poissons flottaient, le ventre en l'air.

En ville, pour raffermir leur courage, les habitants répétaient : « Saint-Pierre est bâti sur le roc et en bons matériaux ; il résistera. Le danger est pour Fort-de-France dont le sol est mouvant. »

Et l'on préparait les élections, la cérémonie de la première communion ; l'on attendait le chargement des bateaux américains.

Cependant, dans les églises, les prêtres ne cessaient de baptiser, ils passaient les nuits au confessionnal. Nombre de Pierrotins fuyaient : « Du matin au soir, et toute la nuit, ce ne sont que gens pressés portant des paquets, des malles, des enfants et se dirigeant vers le Fond-Saint-Denis... Les vapeurs de la Compagnie Girard ne désemplissent pas... Le mouvement des voyageurs sur la ligne de Fort-de-France qui est de 80 par jour, s'est élevé depuis trois jours à 300... » Pour rassurer la population, le rédacteur en chef concluait son article : « Nous avouons ne rien comprendre à cette panique. Où peut-on être mieux qu'à Saint-Pierre? »

Le lendemain, à 7 h. 50, exactement, la ville était engloutie...

Ceux qui y ont vécu, ceux qui l'ont aimée en parlent avec une ferveur attendrie.

« Ah ! disent-ils, ce n'était pas seulement le grand port marchand, c'était la ville lettrée. La fortune de l'île y était concentrée. Chacune de ses maisons en pierre de taille possédait des trésors : salons aux meubles anciens, bibliothèques remplies des livres hérités des aïeux. Aux jours de fête, la table se couvrait de nappes damassées, on sortait la vaisselle plate, les couverts lourds et brillants, les cristaux... Dans

les coffrets, s'entassaient les bijoux ciselés ou ornés de pierreries... »

« C'était la ville du bon ton, remarque une vieille dame. Écoutez ce détail. On disait : « Les demoiselles de Saint-Pierre » et, par opposition, « les jeunes filles de Fort-de-France. » On ajoutait : « Les demoiselles de Saint-Pierre sont tout en soie ; les jeunes filles de Fort-de-France ne sont qu'en mousseline ou en toile. » Et quelle vie aimable ! Saint-Pierre était notre ville, à nous, les blancs. Les plus anciennes familles de l'île y résidaient. Toutes se connaissaient. Vous ne pouviez sortir sans rencontrer un ami. Pendant le carnaval, ce n'étaient que bals et fêtes. Le reste de l'année, on voisinait, de porte à porte. Dans les rues un peu étroites et où l'on était entre soi, il arrivait que, le soir, on tirât les berceuses sur les seuils. Les grandes personnes bavardaient, les enfants jouaient. De ces jeux, sont sortis bien des mariages... Pour dire tout : l'air qu'on respirait à Saint-Pierre n'était pas le même que celui du reste de l'île. Aujourd'hui encore quand il m'arrive d'y retourner, je retrouve son odeur, à une demi-lieue. »

Lentement, la ville sort de ses ruines, le commerce reprend. Dans le quartier qui fut le « mouillage », le long du port, de gaies maisons de bois aux façades peintes se dressent, quelques-unes sont en ciment.

Comment ne pas admirer l'énergie, la ténacité de cette population créole que, bien à tort, nous nous représentons, parfois, comme indolente? Après chaque désastre — et Dieu sait, s'il y en a, aux Antilles ! on en compte un, tous les quinze ans : cyclone, tremblement de terre, incendie, — les créoles se redressent, ils recommencent, ils repartent n'ayant, pour tout bien, souvent, que leur volonté, leur ténacité, leur audace, leur promptitude à saisir l'occasion fuyante. Combien de Pierrotins dont la fortune fut engloutie en 1902, qui se trouvèrent alors, selon leur expression, « gueux comme Job », et qui ont, maintenant, leur villa au plateau Didier, leur automobile, leur maison bien montée et dotent leurs filles de quelques millions.

Ils n'ont pas dégénéré de leurs aïeux. Écoutez une belle histoire. Quand d'Esnambuc, qui venait de l'île voisine, Saint-Christophe, débarqua, au XVII^e siècle, à la Martinique, il n'amenaît avec lui que quelques compagnons, une centaine. Ayant jeté les fondations d'un port qu'il plaça sous le vocable de saint Pierre, car il avait atterri le jour de l'octave de Saint-Pierre et Saint-Paul, il fit bâtir, sur la « Montagne », une grande habitation et retourna à Saint-Christophe. Pour continuer son œuvre, il laissait un gouverneur; mais celui-ci fut pris sur mer par les Espagnols. « M. d'Esnambuc qui se sentoit cassé de maladie et

proche de sa fin et qui vouloit maintenir l'établissement de la Martinique qu'il regardoit comme son ouvrage, jeta les yeux sur M. du Parquet, son neveu. » L'île était alors si décriée à cause des serpents dont elle était infestée que les capitaines de navire qui la doublaient ne voulaient même pas que leurs matelots allassent à terre. Du Parquet se jura de faire de l'île une des plus florissantes de l'Amérique. Dix ans plus tard, dix ans seulement, une partie du sol était défrichée, plantée de « vivres ». « M. de Thoisy, général des Antilles, venant à la Martinique, M. du Parquet alla au-devant de lui à la tête d'une compagnie sous les armes, le conduisit à sa maison où il dîna le mieux du monde avec des viandes du pays qui sont cochons, volailles d'Inde, ramiers, ortolans, tortues, grenouilles et lézards ; le dessert estoit de patates, de figues, melons, bananes et ananas... »

Quand M. de Thoisy se retira vers minuit, ce fut avec de grands remerciements et des félicitations. Avouons que du Parquet les avait mérités.

La ville détruite retrouvera-t-elle jamais son importance ? Elle comptait 28 000 habitants ; elle en a, aujourd'hui, 5 000. Dans ce qui fut la rue principale, la rue Victor-Hugo, des pans de murs calcinés bordent le trottoir. Les brous-sailles, les lianes recouvrent les soubassements

en pierre de taille, les seuils de marbre des maisons, ou croissent entre des blocs rongés qui furent des corniches, parmi des débris de balustrades.

M. Louis Ernoult s'est fait mon guide. L'un de ses frères, ainsi que je l'entends dire, fut le dernier et le premier maire de Saint-Pierre. Il présidait le conseil municipal quand la ville fut détruite et reprit ses fonctions dès qu'elle commença à revivre. Nous gravissons des pentes. Sur un terre-plein, nous nous arrêtons. Le plus noble des paysages se découvre. A l'horizon, la mer déploie son impérissable et sublime beauté. Là, s'élevait le théâtre. Les Pierrotins en étaient fiers. Il contenait 1 500 spectateurs. Deux cents marches, par paliers successifs, y conduisaient.

A l'angle d'une rue, M. Ernoult se penche. Il a trouvé ce qu'il voulait me montrer : un canon. Sa gueule est fichée en terre et il sert de borne. En frottant le bronze de la main, nous faisons apparaître une date entre des palmettes : 1636...

« Savez-vous quand fut fondé Saint-Pierre ? » me demande M. Ernoult.

Et comme j'avoue mon ignorance, il reprend :

« L'année qui a précédé celle du *Cid*. Nous sommes Français depuis plus longtemps que bien des Français de la Métropole.

« Dites-le, répétez-le et qu'on ne parle plus de nous céder à l'Amérique. »

Une averse nous oblige à nous abriter sous l'auvent d'une des maisons de l'ancienne rue de Lucy. Deux dames vêtues de ces robes flottantes qu'on porte le matin aux Antilles et qu'on appelle des « golles », deux dames comme on imagine celles d'autrefois, ouvrent la porte et disent en même temps :

« Entrez, je vous prie. »

M. Ernoult me nomme.

Aussitôt, c'est un empressement gentil.

L'une des « golles », celle qui est bleu-ciel m'avance une berceuse :

« Remettez-vous, madame. »

L'autre « golle », celle qui est rose, ouvre le buffet :

« Vous allez prendre quelque chose : un punch, du quinquina ? »

Mon refus la déçoit :

« Un peu de café alors ?... Non ?... Même pas une goutte ?... »

Elles viennent s'asseoir à mes côtés. La « golle » bleue dit :

« Vous êtes venue voir notre pauvre Saint-Pierre... »

Et tout de suite, la « golle » rose :

« Si vous voulez passer la nuit, nous avons une chambre. Ne vous gênez pas. Tout ici est à votre disposition... »

VIII

Le nord de l'île est la partie fertile et riche. La région forestière y fait place à celle des cultures. A perte de vue, les cannes se déroulent comme la parure d'une terre promise. La magnificence divine est sur elles. Leur houle pâle remplit les coulées, habille les croupes, déferle jusqu'à la mer. Elles ont leur remous comme les flots. Elles sont couronnées de lumière, elles sont chatoyantes comme du velours. Leur monotonie glauque engourdit l'esprit. Les cannes !... Les cannes argentées quand la lune sourit du sourire mystérieux de la béatitude... Les cannes bruissantes sous le vent... Les cannes !... Les hautes cannes !...

Elles sont reines dans l'île. Les autres cultures leur ont été sacrifiées. Vanilliers, cafériers, cacaoyers, on a tout arraché ou presque. Une folie collective, la folie du rhum s'est emparée des habitants.

Il est toujours dangereux d'être fou.

« Allez donc le dire à mes compatriotes, s'exclame un Martiniquais qui, lui, n'est pas rhumier. Ils vous répondront : « La canne nous rapporte six fois plus que les autres cultures » ; ils vous diront : « si un cyclone a lieu, les vanilliers, les cafériers, les cacaoyers périssent. La canne résiste. Elle plie et ne rompt pas ». Ils

ajouteront : « Les propriétaires de cafiers, de cacaoyers subissent de gros dommages à cause du chapardage. Le maraudeur ne se gêne pas pour cueillir au passage une cabosse. Il est sûr de l'échanger, dans une « graisserie » contre un peu de sucre, de sel ; ou, dans un débit, contre un verre de tafia. »

Mais la culture exclusive de la canne épouse le sol. Remarquez que l'île est volcanique. La couche d'humus y est mince. Après trois ou quatre coupes, il faut laisser la terre se reposer. On la laboure ensuite ; on la fortifie par des engrains chimiques : nitrate de soude, nitrate de potasse, sulfate d'ammoniaque, superphosphate de chaux en parties égales. C'est insuffisant. Nos rendements en sucre n'atteignent que 7 pour 100. Dans l'île anglaise voisine de Trinidad, on obtient du 10 ; à Cuba, du 12. Ici, l'on récolte de 80 à 100 000 kilogrammes de cannes à l'hectare ; Java en tire 120 à 130.000, le tiers en plus !

Il faudrait à nos terres une fumure de matières organiques. On la leur donne mais en quantité insuffisante. Le fumier d'étable est rare. Nous n'avons de bœufs que ceux qui servent pour le charroi des cannes et ils sont parqués en plein air. Qu'arriverait-il si une maladie s'abattait sur les cannes ! On frémît d'y penser...

« Cher, a rétorqué un autre Martiniquais, un « habitant », un planteur de cannes celui-ci,

cela s'est déjà produit et il n'y a pas long-temps, au début de ce siècle. Nos cannes étaient, alors, originaires de Tahiti. Un cryptogame les a envahies. On les a vues sécher, s'étioler.

« L'habitant qui parcourait ses terres ne comptait pas, dans un hectare, vingt pieds qui fussent indemnes. Il pensait : « Je suis ruiné. » L'un de nous s'est adressé à nos voisins, les Anglais. La Barbade nous a fourni de nouveaux pieds. La maladie a été enrayée.

« Les Anglais, comme les Américains et les Hollandais, ont, dans leurs colonies, des jardins botaniques admirablement organisés. On y travaille à améliorer la canne à sucre. Que de sélections pour augmenter son rendement ! Au début du siècle, on est parti de zéro. Savez-vous à quel chiffre Java vient d'arriver ?

— Je n'en ai aucune idée.

— A l'espèce n° 11.569. Mais voilà qui est plus effarant, plus admirable. Washington nous a envoyé récemment la P. O. I., n° 28.780. Elle contient 20 p. 100 de sucre et donne 35.000 kilos de sucre à l'hectare. C'est le maximum de rendement obtenu jusqu'ici, dans le monde entier. »

En route, maintenant pour l'extrême pointe septentrionale de l'île : Grand Rivière, où je suis attendu chez M. de Lucy de Fossarieau.

Des papillons passent devant la voiture.

Beaucoup sont jaunes. Ils ressemblent à ceux de France, je les dédaigne. D'autres sont miraculeusement beaux : en velours noir, ocellés de rubis.

Ne verrai-je pas de colibri ?

Loulou me répond judicieusement :

« Ils ne sont pas là à vous attendre ; et puis, il est trop bonne heure. »

Un aimable créole, M. West, qui m'accompagne, ajoute :

« Les derniers cyclones ont effrayé les oiseaux ; la plupart ont fui. »

L'auto file et voilà que, soudain, M. West me fait remarquer une petite chose plumeuse et terne, une petite chose de la dimension d'un pouce et qui vole d'un arbre à l'autre.

« Un colibri, dit-il.

— Ça !

— Un colibri femelle. Elle n'a pas les brillantes couleurs du mâle, naturellement.

— Hélas ! c'est bien ma chance... »

En revanche, les mangoustes sont nombreuses. Elles passent en travers de la route. Elles sont grosses comme un rat, allongées comme une belette. On les a introduites dans l'île pour détruire les serpents, les dangereux trigonocéphales fer-de-lance. Les « trigonos », dit M. West :

« D'abord, tout alla bien. Les mangoustes se conduisaient en honnêtes mangoustes, respectueuses des conventions.

« Elles livraient bataille aux serpents et, quand elles triomphaient, leur mangeaient la cervelle.

« C'était trop beau pour durer. Qu'ont fait les serpents? Avec une simplicité à laquelle personne n'avait songé, ils ont fui dans les fourrés les plus épais; ils ont grimpé dans les arbres.

« Avec une simplicité non moins grande, les honnêtes mangoustes se sont avisées d'une découverte: c'est que s'il y a des trigonos à la Martinique, il y a aussi des poulets, de tendres poulets sans défense...

— Résultat: le pays a deux fléaux au lieu d'un.

— Le pays, deux fléaux! Vous voulez dire trois...

— Lequel encore?

— La politique.

— Chut! Celui-là, je me suis juré qu'on ne m'en parlerait pas. Regardons plutôt vos calvaires... »

Ils sont aussi nombreux qu'en Bretagne. Au passage, Loulou ne manque point de se découvrir dévotement. Il salue « not' Seigneur ka baillé son sang pou nous... »

Dans toute l'île, la religion est répandue, respectée. Symptôme bien particulier: il n'y a pas un protestant, pas un juif à la Martinique. Les missions évangéliques y ont toutes échoué.

Les prêtres sont environnés de l'universelle

déférence. Quand l'un d'eux porte le viatique, il le porte ostensiblement. L'enfant de chœur le précède avec sa clochette. Les passants s'inclinent ou s'agenouillent ; le « libertin », comme on dit encore ici, qui se permettrait une parole déplacée, se ferait faire un mauvais parti.

Dans les villages, il arrive que le maire consulte le curé avant le Gouverneur. Tel chef de la municipalité qui a peint sa mairie en rouge fait dire des messes avec pompe pour sa réélection. Tel « vénérable » de loge maçonnique est trésorier du conseil de fabrique.

Nulle en politique — la question religieuse ne se pose pas plus dans un programme que celle de l'air qu'on respire — l'influence du clergé est considérable dans la famille et au point de vue social :

« Un bon prêtre, répète-t-on, vaut mieux que dix gendarmes. Il exerce une police et une censure de tous les instants. Dans sa paroisse, il n'y a pas de délit.

Cette dévotion, évidemment, sent un peu la mode espagnole. Pas de salon qui ne s'orne d'une statue, d'une image du Sacré-Cœur ; point de chambre qui n'ait sa « chapelle », étagère aux tablettes garnies de dentelles et où sont disposées des statuettes en porcelaine ou en plâtre bariolé : la Vierge, saint Joseph, saint Jean-Baptiste. Le mauvais goût de l'ensemble est indiscutable, mais l'intention est excellente.

Dans nombre de maisons de commerce, j'ai vu des crucifix apposés aux murs. Sur le bord des routes, on ne compte plus les reposoirs où, dans une guérite, est enfermée une statue qu'éclaire une veilleuse. Dimanches et fêtes, les églises regorgent de fidèles. Des femmes qui habitent dans la montagne font allégrement vingt kilomètres à pied, autant au retour, afin d'entendre la messe.

Dans les villes, dans les villages, pour mâtines, pour l'angélus, les cérémonies religieuses : mariages, baptêmes, enterrements, les cloches tintent à toute heure du jour et bien avant le jour. Tant pis pour ceux qui dorment ! tant pis pour ceux qui veulent se rendormir ! La Martinique est l'île sonnante !

IX

En quittant Saint-Pierre, je me suis arrêtée à la rhummerie Saint-James. De toutes les distilleries, celle-ci est la plus ancienne. Une inscription gravée dans la pierre, au-dessus du fronton de l'usine, rappelle qu'elle fut édifiée en 1765, par le Révérend Père Lefébure, supérieur des Frères de la Charité. Toujours, les ecclésiastiques ont eu le palais délicat. Le rhum qui y est fabriqué tire ses qualités de la terre volcanique où mûrissent les cannes. Le *vieillissement* ajoute à son arôme. Par un

double phénomène d'oxydation et d'évaporation, la liqueur se concentre, gagne en chaleur, semble vraiment renfermer toute l'ardeur du soleil, où la chaleur torride des jours (70° sous la tôle des magasins) et la fraîcheur des nuits (18°) jouent leur rôle.

Travail mystérieux et lent. Les Anglais, les Allemands ont essayé d'y substituer un procédé mécanique. A la Jamaïque, le rhum coule en couches minces, sur les marches d'un large escalier. A Hambourg, on fait arriver de l'ozone dans les fûts contenant le rhum acheté sous les tropiques.

Ce « vieillissement » artificiel ne trompe pas l'amateur.

Traversée maintenant de gros bourgs : Morne-Rouge, l'Ajoupa-Bouillon, Basse-Pointe. La catastrophe de 1902 les avait détruits. Ils donnent, à présent, une impression de prospérité.

Les cases y sont nombreuses, toutes en bois, habillées de feuilles sèches comme un sorcier de l'Oubanghi qui a mis son jupon pour faire ses tours.

Le bruit de l'auto attire les curieux. Dans l'ouverture étroite d'une fenêtre, s'encadre un noir visage. Je reçois l'éclair d'un œil étincelant.

La façade des boutiques est peinte de larges raies multicolores. Elles offrent en devanture, elles renferment tout ce que la « mamzelle » la

plus insatiable peut désirer : des faux-chine et des harengs saurs ; des pendules Louis XV dorées, s'il vous plaît, et de la cotonnade ; des « canaris » et des parfums dont une « tite goutte » suffit « pour baumer toute la vie ».

Des cheminées d'usines se profilent, des mornes bossus et verts, des champs de cannes... Tout passe vite, trop vite, comme au cinéma.

Au Macouba, qui fut la paroisse du Père Labat et où existe encore l'église qu'il édifia, je trouve M. de Lucy de Fossarieu chez qui je dois déjeuner, à Grand'Rivière :

« Montez dans ma voiture, dit-il, vous retrouverez la vôtre demain. Le chemin est difficile. Il faut y être habitué... »

Des falaises hautes de plusieurs centaines de mètres plongent dans la mer. La sombre nudité du roc est vêtue de draperies mouvantes. Des précipices, des gouffres verts se creusent que la route borde de près. La beauté sauvage du pays devient une splendeur.

Jusqu'au fond des abîmes, c'est l'armée touffue des fougères, des bambous, des grands arbres. Les rameaux, les branches, les larges feuilles mêlent leurs cascades. Je suis dans le fond du fond d'une « coulée ». Il n'y a plus de paysage. Il n'y a plus que de la couleur. La même éternellement : je roule dans du vert, je vois vert, je respire vert... et c'est admirable !

L'auto stoppe. Une créole m'apparaît. Une

créole aux yeux noirs, aux cheveux noirs ; enfin, une jeune et charmante créole : Mme de Lucy.

Elle est vêtue de blanc. Sur la terrasse, devant la maison, sous d'énormes manguiers, elle se balance dans une berceuse, un bel enfant est debout à sa droite.

Ce tableau est si exactement celui que j'avais toujours imaginé quand je pensais aux Antilles, à la vie des femmes dans les habitations, que j'ai envie de dire à Mme de Lucy :

« Je vous en prie ; ne bougez pas ! »

Pourquoi faut-il qu'elle se lève ? Elle n'a plus rien d'indolent ; elle est vive ; elle est primesautière ; elle repousse le petit garçon qui l'empêche de venir à moi aussi vite qu'elle voudrait.

« Tu es toujours dans mes jambes... »

Elle me souhaite la bienvenue.

Nous nous asseyons dans les fauteuils, face à la mer triomphalement bleue. L'horizon est clair. On voit jusqu'à la Dominique.

Une mulâtre appelle un plateau chargé de verres remplis d'un punch qui n'est point du tout ce que nous avons accoutumé de nommer ainsi en France. D'abord, le punch martiniquais se boit avant le repas ; ensuite, il ne se flambe pas ; au contraire, il est glacé : une partie de rhum, deux parties de sirop de sucre ; l'acidité d'une rondelle de citron vert ; par là-dessus, le soleil d'or des Antilles, son ardeur. Celui qui inventa le punch martiniquais est un grand homme.

Mme de Lucy se lève. Nous passons à table. Celle-ci n'est point dressée en plein air. J'aurais dû commencer par le dire, par décrire l'habitation. Deux bâtisses la composent, deux bâtisses avec une longue véranda. Point d'étage, à cause des tremblements de terre, des cyclones. La cuisine est par derrière, dans une construction à part, sous le vent. Il faut éviter la chaleur des fourneaux.

Dans les anciennes habitations, il n'est pas rare de trouver, à côté de la maison, un abri casematé que ferme une porte blindée. La ventilation se fait par d'étroites prises d'air ; il y a une arrivée d'eau. C'est la case aux vents : le refuge en cas de cyclone et où l'on vit entassés, parents, enfants, serviteurs.

La salle à manger est toujours la pièce principale. Elle est vaste : quinze, dix-huit et vingt mètres de long. Les familles sont nombreuses. L'abbé Souby qui dirige le principal journal de l'île, *la Paix*, m'a dit lui-même : « Je n'ai jamais à faire d'articles sur la repopulation... »

« Nous sommes des familles gigogne, des familles patriarcales, reconnaît Mme de Lucy, en riant. Ma mère a dix enfants. Mes tantes, mes cousines en ont dix-huit et vingt. »

Une invitée, une créole — blonde celle-ci et avec de magnifiques yeux d'azur — révèle qu'elle a cinquante-deux cousins germains et son mari, vingt-huit.

Le cas d'une certaine dame, née de Pompi-

gnan est mémorable. A trente-six ans, elle se trouve avoir trente-trois enfants. Toujours, elle a eu des jumeaux excepté une fois. « Ça, vrai, ma ché. »

De leurs maternités répétées, les femmes sont justement fières. Je réentends l'accent avec lequel l'une d'elles m'a dit :

« J'ai eu mon bébé exactement neuf mois après mon mariage : en vraie créole. »

Occupées de leurs enfants qu'elles élèvent tendrement, gardées par leurs sentiments religieux, les femmes de la société martiniquaise sont d'une moralité irréprochable. Il faut le dire. Joséphine, par ses aventures historiques, leur a fait tort.

Aussi bien, comment une intrigue serait-elle possible dans ce petit pays où tout le monde se connaît, où chaque maison est comme une cage de verre ? La coupable serait immédiatement honnie.

Cependant, dans la salle à manger, « ptit vent douce » se glisse entre les lames des jalousies et rafraîchit l'air. Des mulâtresses présentent les plats.

« Quel était le menu, demandez-vous et ne vous a-t-on pas servi de ces terribles zakras à la morue qu'on trempe dans du chocolat ? »

Le déjeuner n'eut d'exotique qu'une salade de chou-palmiste au goût de noisette et pour laquelle il faut sacrifier l'arbre.

Parurent ensuite tous les fruits que le soleil des tropiques mûrit, en cette saison : d'énormes pamplemousses, « le fruit défendu » par lequel Eve la curieuse se laissa tenter ; des sapotilles qui rappellent une poire blette ; des pommes cythère. Je dois goûter à chacun d'eux, dire si je les aime. Mon assiette est pleine d'un jus rouge qui ressemble à du sang et forme un surprenant mélange avec la crème blanche, onctueuse de ces pommes cannelle dont le Père Labat disait, beaucoup mieux que je ne le ferais : « Ces fruits qui sont de la grosseur d'un bel œuf d'oye ressemblent tout à fait (extérieurement) à une pomme de pin... »

« Allons-nous au salon ou sous la véranda ? demande Mme de Lucy, en quittant la salle à manger.

— Ma chère, laissons le salon pour ce qu'il est, un dépôt de meubles. On est si bien sous la véranda. »

Mon hôtesse, ses invitées s'installent dans les berceuses, se bercent. Une berceuse est faite pour cela. Évidemment, mais dix balancements à la fois ! Moi qui n'ai pas eu le mal de mer sur le bateau, je sens que le cœur me tourne. Prétextant l'ardeur éclatante du soleil, je ferme les yeux. Je ne dors pas. J'entends qu'on parle de la baronne de Courcy. Il y a exactement cent ans, elle fit bâtir l'habitation de Grand' Rivière. Voici, devant la

maison, le « montoir » aux degrés de briques qui lui servait à se mettre en selle. « Toutes les créoles étaient d'intrépides écuyères », dit M. de Lucy. Il le fallait. Point de routes, alors, dans l'île. Des « traces » uniquement.

« La vie était charmante, reprend Mme de Lucy. Il ne faut pas croire qu'on s'ennuyait. On se visitait d'habitation à habitation. Les baptêmes, les mariages, autant de fêtes ! On restait l'un chez l'autre plusieurs semaines. Se rendre à l'extrémité de l'île, semblait un immense voyage. Une seule fois, dans sa vie, la baronne de Courcy poussa jusqu'à Saint-Pierre. Il lui fallut trois jours pour faire six lieues. Quand elle mit pied à terre, elle s'exclama : « Mon Dieu, que le monde est grand... »

Un cousin de M. de Lucy, un vieux monsieur, descendant de Normands à qui j'ai dit, tout à l'heure, qu'il avait les yeux clairs, ce qui a fait rire, car « les yeux clairs » est un « créolisme », il signifie, autre créolisme, « qu'on a pris une guêpe sur une femme » (1), un cousin de M. de Lucy évoque des souvenirs de jadis :

« L'habitant » qui possédait une sucrerie et qui était riche n'allait, au bourg ou à la ville, que le dimanche pour la messe. Un « gérleur » s'occupait de la direction de l'usine ; le « commandeur » menait les esclaves. L'habitant flânait, se promenait, se baignait, visitait ses

(1) C'est-à-dire qu'une femme autre que la vôtre vous plaît.

voisins. Ceux-ci étaient de bonne compagnie. On faisait grande chère à peu de frais. On jouait gros jeu ; on dansait ; parfois, on organisait ce que vous appelez un pique-nique et que nos pères nommaient un « boucan ». On faisait rôtir un cochon de lait ou un marcassin en plein air, devant un feu vif. On le mangeait à la « sauce-chien ».

Un roman ou une broderie aux doigts, les femmes vivaient étendues dans leur berceuse. Les « das » (1) les déchargeaient du soin de l'intérieur, de celui des enfants. Ma grand'mère m'a souvent dit qu'elle ne voyait les siens — elle en avait eu vingt et un — que pour jouer avec eux, les caresser. Un précepteur venu de France instruisait la « rafale des yches (2) ».

Les jeunes femmes qui écoutent, rient en chœur. Ce passé si proche, comme il leur semble loin ! « Tout a changé, assurent-elles, depuis la guerre. »

« Vous êtes toujours sur les routes, remarque M. de Lucy ; pour un oui, pour un non, vous allez à Fort-de-France.

— Naturellement, avec l'auto.

— Vous avez moins d'enfants qu'en avaient vos mères.

— Hé, cher, les conditions ne sont plus les mêmes. Non seulement tout coûte tellement

(1) das : nourrices noires.

(2) Yche : garçon ; mot créole venu de l'espagnol : « hijos ».

mais on commence à ne plus trouver de bonnes... »

C'est vrai. Les « das », les vieilles « das » qui élevaient trois générations, qui se considéraient si bien comme faisant partie de la famille qu'elles disaient : « Je m'appelle Berthe de Lucy », par exemple ; les « das » fidèles à qui l'on confiait les clés et l'argent ; les « das » qui étaient pleurées, enterrées à côté des maîtres qu'elles avaient servis, les « das » au dévouement obscur ne se rencontrent plus qu'exceptionnellement.

X

Depuis quelques jours, j'habite une maison dans la montagne, au cœur de l'île. Une ligne de filaos plantés au bord de la terrasse, l'ombragent.

Son propriétaire, M. Vauzanges, me l'a fait visiter au cours d'une promenade. Comme je me récriais sur la beauté du site, sur son calme, M. Vauzanges s'est exclamé : « Vous savez... si le cœur vous en dit... »

Par discrétion, j'ai d'abord refusé. M. Vauzanges a insisté :

« Mais puisqu'elle est inoccupée... »

Ma foi, l'offre était trop tentante. J'ai accepté. A cent cinquante mètres, dans un vallon,

l'usine d'ananas de l'ancienne société antillaise dresse sa haute charpente.

Cette usine est unique en son genre dans toutes nos colonies. Les débouchés qui lui sont ouverts semblent inépuisables. La France ne consomme pas moins de dix millions de boîtes d'ananas de conserve par an. L'usine de l'ancienne société antillaise fournit environ un million. Le surplus vient des îles Hawaï et de Singapour.

Sur les flancs des mornes qui entourent l'usine s'étendent des champs d'ananas. Dès qu'on les aperçoit, ils retiennent le regard par la douceur de leurs tons vert-de-gris. Le vent passe sur eux comme sans les toucher. Ils demeurent rigides, silencieux.

Les pieds se succèdent méthodiquement alignés. Exposés sur les pentes, ils captent les rayons du soleil ; ils boivent l'eau des nuages. Sans eau, le fruit ne grossirait pas. La nature y a pourvu : « Elle est toujours sage dans sa conduite », dit naïvement un vieil auteur. Les longs glaives des feuilles sont creusés en un canal où la pluie est conduite jusqu'au cœur de la plante, au point où se forme le fruit. Quand celui-ci est mûr, il pèse en moyenne deux kilos et demi. Coiffé d'un panache comme un chef sauvage, il est beau à voir, curieux à examiner. Les écailles qui le forment, soigneusement imbriquées, sont d'une admirable couleur rousse bordée d'un liséré bleu pâle. Les

femmes viennent pour la cueillette. De loin, leur accoutrement surprend par sa bizarrerie. C'est seulement quand elles sont près qu'on distingue qu'elles portent un tablier et des gants de caoutchouc. Le jus de l'ananas est si acide qu'il brûle la peau. L'ouvrière qui négligerait d'enfiler ses gants, au bout de dix jours, devrait cesser tout travail.

L'ananas se sépare de la tige avec les doigts. Ce n'est pas un labeur fatigant. Exceptionnel, peut-être, parmi les travaux de la terre, il n'exige pas qu'on se courbe. Un pied d'ananas a la hauteur d'un pied d'artichaut et les Martiniquais s'égayent souvent entre eux de ce romancier qui n'ayant jamais quitté son cabinet de travail représentait des amoureux couchés à l'ombre des ananas en fleurs.

Les fruits arrivent à l'usine dans des « trays » portés sur la tête ou en camions automobiles, selon la distance. Que de précautions sont prises dans ce dernier cas ! Le camion est matalassé. La moindre meurtrissure contre les rides et le fruit serait inutilisable.

Sur le sol cimenté de l'usine, durant trois mois — du début de mai à la fin de juillet, — les ananas s'amoncellent. Quinze mille sont préparés par jour au moment où le travail bat son plein. Une ouvrière se penche, prend un fruit, le présente à une machine qui, dans un mouvement rotatif, le dépouille de son écorce, de son cœur ligneux, l'arrondit en un cylindre

qui glisse sur une tablette où un couteau le divise en tranches.

Celles-ci sont poussées sur une claiere. Là, elles sont arrosées d'un sirop préparé avec le jus extrait des déchets des fruits et du sucre de canne.

Reste à mettre l'ananas en boîte, à sertir le couvercle. Quarante secondes exactement ont suffi pour ces multiples opérations. Les boîtes passent à l'autoclave pour la stérilisation. Durant quelques semaines, on les conserve à l'usine afin de s'assurer qu'il ne s'y produit pas de fermentation, puis elles sont chargées sur un camion, emportées à Fort-de-France où il n'y a plus qu'à les étiqueter, les mettre en caisse, les embarquer pour la métropole.

Dans l'habitation qui m'a été offerte, deux « bonnes » font le service. Elles viennent du bourg voisin : le Gros Morne dont les habitants ont la réputation d'avoir l'esprit fort simple. Parmi les histoires qu'on m'a contées, à leur sujet, il en est une que j'ai notée. Elle a toute la naïveté des récits de nos trouvères :

C'est la veille d'une fête, une vieille, qui veut se confesser, aperçoit sur la place de l'église un jeune garçon qui vient de recevoir l'absolution et exécute des galipettes :

« Missié le curé, implore la bonne femme, malgré ça, moi trop vieux pou pénitence ta-là... »

Ma cuisinière, comme il est naturel, fait la

cuisine à son goût, non au mien : c'est rata-touille et ratatouille.

Pour la femme de chambre, quand je lui ai demandé son nom, elle a répondu :

« Comme tu voudras, madame : Carmélite, Rosalie, Léo, Délice... »

Léo est sonore ; mais, Délice !... Quelle suavité !

Délice a ri :

« Ici, y avoir de drôles de noms. »

Des noms dont l'origine, parfois nous échappe et qui est si simple !

Dans un bourg de la région, une petite fille s'appelle Chimène : « Elle est née sur le « chemin », explique la mère, une « porteuse ». N'est-ce pas charmant ?

Délice peut avoir vingt ans. Sa peau sans une tache est brune comme une sapotille. Elle a de larges yeux noirs très brillants mais un peu gros. Son nez est à peine épaté. Ce qui la désole, c'est sa tignasse crépue :

« Ah ! déplore-t-elle, j'ai les « mauvais cheveux ! »

Il y a, à Fort-de-France, un coiffeur très adroit : il repasse les cheveux des femmes de couleur ; pour quelques jours, il les rend lisses comme ceux des Békets. Délice le sait, mais Fort-de-France est loin, le coiffeur coûte cher : « Chacun ka gardé les cheveux qu'il a, constate-t-elle, que le Bon Dié lui a donnés... »

J'aime la façon dont elle est habillée. Toujours, des robes claires, couleur du temps, couleur des fleurs. Autour de la tête, son madras rouge et jaune fait des cassures lumineuses. A cause de ses pieds nus, jamais je ne l'entends venir et il faut, qu'à travers les jalouxies, elle m'interpelle gentiment :

« Madanme, je pis entrer. Tu veux bien ? »

Sur son madras, elle porte un grand chapeau de paille : le jour, pour se garantir du soleil ; le soir, à cause de la lune. Sur les « coups de lune », Délice cite des exemples impressionnants. Pour être sortie au clair de lune, une femme a été frappée de paralysie. Elle en a gardé la bouche de travers.

« Si elle était jolie, Délice, c'est fâcheux.

— Il ne faut pas rire, madanme, ça vrai comme parole de missié le curé. »

Délice a également du serein, de ses perfidies, une crainte qui remonte très loin dans les siècles. Ce qu'elle en dit semble un écho de ce qu'on lit continuellement dans les lettres de Mme de Sévigné quand celle-ci était aux Rochers...

Le matin, à travers les chambres, Délice promène un balai indolent fait de feuilles de latanier. Le bruissement s'en prolonge. On dirait qu'elle n'en finit plus de déchirer une étoffe de soie... Elle n'imagine pas qu'on puisse porter quelque chose à la main. L'autre jour, on lui remet un billet pour moi. Elle le pose sur sa tête et une pierre par-dessus... Solidement

campée sur ses pieds, elle me regarde, parfois, lire ou écrire et puis, sans raisons — du moins pour moi — elle éclate d'un rire bruyant en zigzag, comme un éclair...

Dans son enfance, elle a fréquenté l'école et en est fière. « Moi y sais bien parler français... » Quand je fais allusion devant elle aux zombis (1), aux « moun-mô » (2), aux quimboiseurs : les jeteux de sort, elle commence par crâner : « Le Bon Dié a mis moi sur la terre ; le Bon Dié, il fait avec moi ce qu'il veut. Le Quimboiseur, y ne peut pas changer ce que veut le Bon Dié... »

Si j'insiste, elle hausse les épaules, puis, quand elle a compris que je ne me moquerai pas, elle se livre :

Une jeune fille s'est mariée, dernièrement. Son mari avait une maîtresse qui s'est vengée par un quimbois. Pendant quinze jours, le mari a été frappé d'impuissance. Quand il s'approchait de sa femme, celle-ci était poussée par une force mystérieuse, précipitée au bas du lit.

Nombre de quimbois sont faits avec les ossements des morts. Il arrive que des tombes soient profanées.

A circuler dans un cimetière, au crépuscule, on est vite suspect. Il y a quelques jours, le docteur Saint-Cyr, traversant un bourg, se rappelle qu'un de ses amis y est enterré. Il entre

(1) Les esprits.

(2) Le monde mort : les revenants.

dans le cimetière. Où est la tombe? Le docteur avance lentement, se penchant pour lire un nom, se relevant. Une voix grondeuse le fait se retourner :

« Qu'est-ce que vous faites là?

— Hé! cher, vous le voyez, je cherche une tombe. »

La voix devient plus rude et répète :

« Justement, je vous le demande, qu'est-ce que vous faites ici?

— Mais, je vous l'ai dit... Voyons, vous ne me reconnaissiez pas : je suis le docteur Saint-Cyr. »

L'autre s'excuse.

« Pardon ; mais, vous savez, il faut toujours avoir l'œil. Il y a tant de gens qui cherchent de quoi faire un quimbois. »

Plus encore qu'aux mauvais sorts, Délice croit aux « bêtes gagées ». C'est une des formes de la mététempsycose.

Le curé d'un bourg voit entrer chez lui un de ses paroissiens, un noir :

« Mon père, je suis ensorcelé ; est-ce que vous voulez me rendre le service de me tirer le diable du corps ; dans un moment, vous allez voir un taureau sur la route, vous tirerez sur lui, sans le tuer. »

Le prêtre hausse les épaules ; mais, quelques instants plus tard, dans la nuit, il voit venir un taureau. Pour guérir le noir de l'idée fixe dont il est hanté, le prêtre vise la bête à la

cuisse. Le lendemain, le noir se présente au presbytère. A la jambe droite, il porte la trace d'une blessure faite par une arme à feu :

« Merci, mon père, vous avez fait sortir le diable de mon corps. »

Délice, la jolie Délice est-elle sage ou « brûlet-t-elle roseau et pis bambou » avec quelque noir ou quelque békét ? Quand elle parle de celles « qui font le commerce », c'est avec réprobation. Elle les traite de « femmes viles ». Pourtant, aux Antilles, dans le peuple, les naissances illégitimes atteignent 70 p. 100 (1). Ne crions pas au vice. Les mulâtres, plutôt, suivent la loi naturelle ; elles sont sans hypocrisie. « Elles ont besoin d'un appui, disent les prêtres qui les connaissent bien. Elles le cherchent auprès de l'homme, spécialement du békét. » Que celui-ci les abandonne, elles ne se répandent pas en malédictions. Elles savaient que cela devait arriver :

*Si beau Béket vous jure sur son âme
— Doudou, ma ché —*

*De vous aimer, ça c'est un grand menteur,
— Doudou, ma ché —*

*Du vrai amour, li pas connaître flamme,
— Doudou, ma ché —*

Li, papillon ; voler de fleur en fleur.

Leur caractère insouciant a vite fait de

(1) A Haïti, la proportion des naissances illégitimes est de 94 p. 100.

reparaître. Les voisines viennent à leur aide. Les plus misérables prennent sur leur nécessaire. Dans ce pays, où tant d'enfants de couleur n'ont point de père, ils ont au moins deux mères : celle qui les a mis au monde et leur marraine.

Les noirs sont foncièrement bons. Le mot qui revient le plus souvent dans leur conversation est celui de « bonnement »... « Il a fait ça bonnement... » « Il l'a dit bonnement. »

Deux femmes du peuple s'abordent. Quelle gentillesse, quelle douceur !

« Eh, chè ! Comment ou kallé chè ? »

Et l'autre, d'une voix qui traîne et toujours chante un peu :

« Toutt douce, chè ; et ou ? »

Fait caractéristique : dans l'île, il n'y a point d'infirmière. Apprend-on qu'il y a un malade ? Il se trouve toujours une parente, une amie, une voisine, pour le soigner, le veiller, sans compter avec la fatigue et, parfois, le danger des contagions.

XI

Le signe qu'on attendait est apparu. On se l'annonce entre « Habitants », entre « Noirs », dans les bourgs. Les cannes commencent de « flécher ». Un panache léger, duveteux, poudré d'argent fin, couronne les hauts roseaux gorgés

de sucre. Les cannes sont mûres. Déjà, sur les routes passent les « cabrouets » lourdement chargés. Quatre grands bœufs croisés de zébus, quatre bœufs puissants et hautement encornés y sont attelés. Le « cabrouettier » les guide de la voix ou avec l'aiguillon.

Durant les mois qui viennent de s'écouler, les ouvriers, des noirs, ont continuellement procédé au sarclage. Travail minutieux, fatigant. Il faut se glisser entre les pieds des cannes. Au bout de la journée, on a l'échine rompue.

La canne est comme le riz : fille du soleil et de l'eau. Encore, faut-il que celle-ci vienne en temps opportun. Si elle tombe trop tôt ou en trop grande abondance, elle produit des « coups d'herbes », qui envahissent le sol et empêchent les plantes de pousser.

Un peu partout, dans l'île, on a commencé d'attaquer les champs de cannes. Les travailleurs vont par couple : le coupeur et l'attachouse. Presque toujours, le mari et la femme. Leur journée, dans le champ, ne commence qu'à huit heures, mais ils sont levés depuis l'aube. Ils ont soigné les bêtes : poules, cochons, parfois bourricots, qu'on élève autour de la case. Ils ont déjeuné : « un tit brin » morue ; quelques racines. Point de viande, sauf le dimanche. Alors, sur le canari, on met bouillir une demi-livre de bœuf. Quel que soit le nombre des enfants, elle suffit pour toute la famille. Comme boisson, de l'eau. Jamais de vin,

hormis aux baptêmes, aux mariages. Les Noirs sont sobres? Non pas. Une chopine de rhum ne leur fait pas peur. C'est leur ration quotidienne pendant la campagne sucrière. L'île de la Martinique n'absorbe pas moins de 6 millions de litres par an pour une population de 225.000 habitants. Aucune colonie n'en boit autant.

Vers midi, les travailleurs prennent un court repos. Ils n'ont pas emporté de « quimbé-cœur » (1). Les cannes sont à portée de leur main. Point n'est besoin de couteau pour les écorcer. Ils ont leurs dents saines et solides. Ils croquent, ils mâchonnent une dizaine de cannes. Le régime est excellent. Ceux qui étaient maigres et débiles, sont, à la fin de la récolte, gras, luisants, pleins de force.

Avec un courage renouvelé, les travailleurs reprennent leur tâche. Ils ne la quittent que vers trois heures. Alors, ils regagnent leur case éloignée souvent de plusieurs kilomètres. L'homme s'occupe des bêtes ; la femme cuit le repas.

Pour son travail dans les champs, le coupeur est armé. La lame de son couteau de sacrificateur mesure 70 centimètres et est courbée à l'extrémité. Faite d'un acier résistant, elle est tranchante, sans une ébréchure, rivée à un manche court, bien en main.

A travers la masse mouvante des cannes, le travailleur avance le dos ployé. Le soleil monte.

(1) « Ce qui soutient le cœur », c'est-à-dire le casse-croûte.

Sous le ciel où cheminent quelques lourds nuages, la nature est accablée. La chaleur devient atroce. L'homme se dévêt, ne gardant que son pantalon ; son torse d'ébène est luisant comme si on l'avait huilé. Il tranche la canne au ras du sol, la débarrasse de ses feuilles, la partage en tronçons qui tous doivent avoir la même longueur : un mètre. Chaque canne, comme on voit, requiert quatre efforts, quatre coups de coutelas. Le dernier fait sauter le « bout blanc ». Trop pauvre en sucre pour l'usine, trop dur pour les bestiaux, le « bout blanc » est cependant précieux : c'est lui qui fournit le nouveau plant.

Derrière le coupeur, le suivant pas à pas : l'attacheuse. Foing (1) d'un vêtement coquet ! Elle est couverte d'un sarrau fait d'une serpillière. Ses bras dorés, fermes, et qui, jusqu'à l'attache, sont d'un modelé si pur, elle les cache sous de vieux bas, elle les entortille de bandes de toile, ses jambes sont protégées de même. Chacune des longues feuilles souples des cannes est en effet découpée, sur le bord, en fines dents de scie tranchantes :

« Ça piquer, ça piquer, disent les attacheuses ; ça sauter de la feuille ; ça s'envoler, tomber dans le cou, sur la figure...

— Dans les yeux ?

— Non ; pace que le grand soleil, y fait

(1) C'est notre vieille exclamation : Foin !

cligner les paupières... » Mais leurs mains, leurs pieds, comment les garantir? Quand les attacheuses les montrent, on les voit griffés, écorchés jusqu'au sang. »

Dès que l'attacheuse a ramassé vingt bouts, elle les assemble.

La partie haute de la canne fournit les deux amarres avec lesquelles on lie le « paquet ». Dix paquets forment une « pile ».

Le coupeur et l'attacheuse vont vite. Rien ne les distrait de leur besogne. Point de chants. Quelques mots brefs et seulement à de rares intervalles. Le salaire est proportionné à la tâche. Un coupeur ordinaire coupe vingt piles et touche vingt francs qu'il partage avec l'attacheuse. On cite exceptionnellement des coupeurs qui fauchent trente piles, voire quarante.

Lentement, implacablement, les grandes cannes s'abattent avec un bruit sourd de feuilles froissées. Couples, vivantes et d'un vert si frais, si lustré, il y a un instant, elles gisent comme des choses mortes, tout de suite desséchées et jaunies. De maigres petits mulets, mais solides, résistants, les transportent jusqu'aux cabrouets.

Quand la route est proche, le transport est fait par les femmes, sur la tête, en piles de 70 à 80 kilos.

Cependant, dans les cannes fauchées, la terrible ardeur du soleil développe une active fermentation. L'odeur la décèle. On la sent au passage des lents cabrouets ou des « poids lourds »

qui, dans les grandes exploitations, font la navette entre les champs et la voie Decauville ou l'usine.

Puissante et douceâtre, elle flotte sur l'île entière. Le vent la porte au loin, elle emplit les narines, elle affadit le cœur, tenace, obsédante, elle est comme le parfum même de la terre.

Fatigant, à cause de l'excessive chaleur, le travail des coupeurs et des attacheuses n'est pas sans danger. Il arrive que les « trigonos » cherchent un refuge dans l'épaisseur glauque des cannes. Leur nombre qui avait décrû semble être, depuis quelques années, en augmentation (1). La semaine dernière, à Basse-Pointe, il s'est passé un fait atroce. Un noir montait dans un manguier. Arrivé au point où les branches se détachent et développent leur musculature, il se sentit happé au nez. Un serpent était lové dans l'arbre.

Hier, 22 janvier, au bourg du « Marin », en l'espace d'une matinée, on a, dans une seule pièce de cannes, tué huit grands « trigonos ». Les travailleurs qui ont été mordus vont rarement trouver le médecin pour qu'on leur fasse une piqûre. Ils ont plus confiance dans le « panseur » du bourg. Celui-ci les soigne : ventouses

(1) Le service de l'agriculture a payé, l'hiver dernier, 48 000 francs de primes à 15 francs la tête de serpent. Ajoutons, pour les pusillanimes, que les « trigonos » ne se promènent pas sur les routes. On peut vivre de années dans l'île sans en voir.

scarifiées, avant tout, sur la morsure ; puis, absorption d'un « loch » fait de simples pilés dans l'huile et dont le panseur a éprouvé les vertus. Après une semaine de traitement, le blessé est en état de travailler. Au bout de quarante jours, il est hors de danger. Il n'y a pas d'exemple, assure-t-on, qu'un blessé soigné ainsi ait succombé.

Aussi bien, les serpents ne mordent-ils que lorsqu'ils se croient menacés. Les coupeurs le savent. Ils attaquent toujours un champ de cannes par la périphérie. Les « trigonos » fuient devant eux. Les travailleurs poursuivent leur mouvement de rabat. Quand il ne reste plus, au milieu du champ, qu'un bouquet de cannes, ils l'encerclent, y boutent le feu. Une fumée acre, épaisse s'élève lentement. On entend le jus qui siffle dans les hautes tiges creuses. Elles éclatent. De tous côtés, les serpents tentent d'échapper à l'haleine ardente des flammes. On voit ramper leurs longs corps souples et se dresser leur petite tête plate, triangulaire. Avec des matraques, les noirs les repoussent dans le brasier ou les tronçonnent avec leur coutelas. Pas un « trigono » n'en réchappe.

Éclairée par les jets de flamme, à demi-enveloppée par les tourbillons de fumée qui montent en volutes, la scène sauvage continue de se dérouler. On dirait une fête dédiée au soleil qui décline, un sacrifice en l'honneur d'un dieu inconnu et barbare.

Leur aspect de dévastation, les champs ne le gardent pas longtemps. Une semaine ne s'est pas écoulée que de jeunes pousses sortent des pieds fauchés. Les pentes des mornes verdoyent de nouveau. Si le sol a été laissé en jachère, on procède aux plantations. Elles se font en scions avec le « bout blanc ». Le terrain est drainé tous les deux mètres pour que la plante ne pourrisse pas.

Sous les flammes du soleil qui le couvent et nourri par les sucs de la terre, le scion grandit vite. Au bout de trois mois, il a 60 centimètres. Alors, autour de chaque plant, on rabat les feuilles ; on « chausse le pied ». Dans dix-huit mois, il « fléchera », son panicule ondulera sous la lumière. Il sera bon à couper.

Après le calme de la campagne, la rumeur de l'usine. Quarante kilomètres de voie ferrée qui lui appartiennent relient la sucrerie de Sainte-Marie aux champs de cannes et au port de la Trinité. Durant la campagne sucrière, les files de wagons se succèdent tout le jour apportant chacun leurs 5.000 kilos de chargement.

Quand le général Mangin visita la Martinique, il manifesta son étonnement de trouver dans une colonie aussi petite, des usines d'une telle importance.

A peine déchargées, les cannes sont happées, englouties, broyées par les machines, au milieu des ronflements, des chuintements, des cris

stridents de la vapeur, du va-et-vient des ouvriers. Un jus gris, de couleur sale, coule dans les canalisations, gagne les cuves où il se purifiera. La bagasse tombe en minces copeaux qui poissent quand on les touche et forme des monticules. Pas un morceau de charbon n'entre dans les sucreries. La bagasse fournit le combustible. Elle est si abondante qu'elle encombre. A La Trinidad, on en fait de la pâte à papier. Ne pourrions-nous imiter nos voisins? A la Martinique, il y a des usines où l'on allume les générateurs, le dimanche, pour brûler l'excès des résidus, pour ne pas avoir à les enfouir.

Les usiniers martiniquais sont de rudes travailleurs. Ils ne plaignent pas leur peine. Levés avant le jour, ils sont souvent encore au milieu de leurs ouvriers sur le coup de minuit. De même que les marins font le quart, le chef d'une sucrerie et ses fils se relayent continuellement. Quand j'arrive à Sainte-Marie, le jeune Despointes, qui sort de l'usine, me dit :

« Ma journée est finie, je l'ai commencée, ce matin, à six heures. A partir de lundi, je serai de nuit : douze heures d'affilée. »

« Pour ma santé, constate un moment plus tard M. Despointes, j'aurais besoin d'aller en France tous les deux ans ; je ne suis plus jeune ; je ne puis m'y rendre que tous les cinq ans. Durant les trois mois que dure la campagne sucrière, on n'a pas de répit ; quand elle est achevée, ce n'est pas le repos. Il faut vérifier

le matériel, le mettre en état pour la campagne suivante. »

Voilà ce qu'on appelle l'indolence créole !

Ceux qui trouvent que les usiniers réalisent de gros bénéfices ne pensent pas à l'effort que font ceux-ci. Ils ne se disent pas que ces bénéfices sont récents :

« Depuis l'année 1888 jusqu'à la guerre, remarque M. Despointes, il nous a fallu travailler, non seulement sans rien gagner, mais en voyant notre avoir diminuer continuellement. La Russie, l'Allemagnejetaient sur le marché des quantités énormes de sucre. »

De 500 francs qui était leur cours d'émission, les actions des sucreries martiniquaises étaient tombées à 100 francs, à 50 francs, à 25 francs. Point de dividende. Les veuves vendaient leurs titres pour vivre. Heureuses encore quand elles trouvaient preneur.

Actuellement, la Martinique produit 40.000 tonnes de sucre. L'île en consomme 2.000. Le surplus est expédié en France, aux ports atlantiques : Nantes, Bordeaux, et au port méditerranéen : Marseille.

Les ouvriers sont tous des noirs :

« Nous avons, parmi eux, des mécaniciens aussi adroits que ceux qu'on trouve en France, reconnaît M. Despointes. L'esprit est bon, dans l'île. Le mot communisme n'y a point de sens. Nos ouvriers sont dociles, faciles à mener.

« L'habitude, l'accoutumance ont tissé des

liens entre eux et nous. Voici bientôt cent ans que l'esclavage a été supprimé. Néanmoins, le noir continue de considérer le blanc comme son protecteur naturel.

« A la Martinique, les usines, les habitations restent dans la même famille. Héritier de son père, l'usinier, l'habitant a connu depuis leur naissance ceux qui travaillent sous ses ordres. Ajoutez que tous les békets étant en relations d'amitié ou de parenté, l'ouvrier sait parfaitement que s'il se fait renvoyer pour une raison grave, il lui sera impossible de trouver de l'emploi dans une autre exploitation.

— En somme, votre tâche est plus facile que celle des usiniers de France. »

M. Despointes a un geste de protestation :

« Dites, plutôt, que nous n'avons pas à faire face aux mêmes difficultés. Nos ouvriers noirs ont leurs défauts.

Ils sont lents, d'une lenteur qui parfois exaspère et leur fait vous répondre :

« En France, y ou tra fait vite... » (1) Ils ajoutent : « Trop pressé, ka cassé cou... » (2) Ils remettent volontiers au lendemain, même ce qui est urgent : « Pas au soué. »

« Pas ce soir », est la phrase qui endort ici toute énergie. Enfin, et cela surtout est, pour nous, la principale difficulté, ils ne travaillent

(1) C'est-à-dire : Si vous voulez un travail vite fait, adressez-vous en France.

(2) Quand on se presse trop, on se casse le cou.

pas régulièrement. Ils chôment trois jours par semaine ! On ne les voit jamais le lundi, ni le samedi. Connaissez-vous, madame, la semaine du noir expliquée par lui-même ? Écoutez : « Lundi, c'est pou posé », sous-entendu des fatigues du dimanche ; « mercredi, c'est saint Thomas, il faut l'honorer ; vendredi, c'est un mauvais jou pou commencer travail ; samedi, c'est pou paré linge ou pou dimanche. »

Plaisanterie à part, nos ouvriers ne travaillent que pressés par le besoin. Dès qu'ils ont gagné l'argent nécessaire aux dépenses de la semaine, ils cessent de venir à l'usine. Le géreur, le propriétaire doivent se débrouiller, chercher de la main-d'œuvre au pied levé. S'ils n'en trouvent pas, il faut interrompre le travail ou marcher au ralenti.

— Pendant ce temps, les frais généraux courent ?

— Évidemment. Ajoutez encore que la qualité qui manque complètement à nos noirs, c'est la prévoyance. Dans toute l'île, on ne compte que 15.000 déposants à la caisse d'épargne. Encore, la plupart sont-ils des blancs. Les ouvriers noirs aiment l'ostentation. Le dimanche, l'homme se pavane en souliers vernis ; la femme se pare d'un madras éblouissant. Pas un noir qui, par vanité, ne rêve d'avoir un bel enterrement. Lui, si dépensier, il trouve moyen d'économiser quatre ou cinq cents francs pour une messe carillonnée et chan-

tée. Par exemple, une fois la somme nécessaire mise de côté, adieu l'économie : « Puisque mon enterrement est assuré, pas besoin d'argent à la maison... »

Il existe, à la Martinique, quelque chose qui est unique, je crois : des tontines qui garantissent à leurs membres la cérémonie à l'église et la sonnerie des cloches. Elles ont tant de faveur qu'elles ont recruté plus de 20 000 adhérents.

Quand je quitte Sainte-Marie, la nuit est venue. La lune monte derrière les cocotiers. Leur colonne grêle, leur panache se découpe sur le ciel. Les bambous, les fougères semblent couverts d'une neige brillante et qui serait sans poids. Au bord de la grève, à la fenêtre carrée des cases bâties sur pilotis, brille la lueur d'une lampe. Sa jaune clarté se reflète dans les eaux, en une longue colonne imminente.

L'air chargé d'humidité a le goût du sel. Les « cabris des bois » font entendre leur tac-tac monotone. Les mornes aux lignes molles les promontoires, les presqu'îles aux contours précieusement découpés dorment mystérieusement dans une lueur bleuâtre. Immobile sur la mer immobile, un brick à la sombre carène semble pris dans les glaces.

XII

Huit heures du matin. J'ai repris ma place habituelle auprès du chauffeur Loulou.

Derrière moi, Mme Gazin et une de ses cousines. Mme Gazin m'a dit :

« Nous déjeunerons au François, chez Mlle des Lauriers, c'est ma cousine ; nous verrons ensuite le sud de l'île ; nous reviendrons par les Trois-Îlets.

— La patrie de Joséphine ?

— Oui ; nous y dînerons chez le maire, M. Gabriel Hayot, c'est mon cousin. »

L'auto file. Descentes rapides, tournants innombrables. « Attention, mon fi, crie Mme Gazin. Doucement, mon fi... Arrête, mon fi... »

Si Mme Gazin voulait qu'un accident arrivât, elle ne s'y prendrait pas autrement. Heureusement, Loulou est comme sourd.

De nouveau, des exclamations. Cette fois, c'est la cousine de Mme Gazin qui les pousse.

« Ah ! chère, s'écrie-t-elle, il n'y a pas à dire, c'est charmant ! Chaque fois que je passe par ici, je m'extasie.

— Pas si vite, mon fi, reprend Mme Gazin, laisse-nous le temps de voir. Cette plaine du Lamentin ; nos « platitudes » ! Ah ! madame, madame, que c'est beau ! »

J'écarquille les yeux. En fait de plaine, je n'aperçois que des monticules et des creux. J'ai l'impertinence de le dire. Aussitôt, dans mon dos, ce sont des protestations.

« Mais, madame, comparé aux mornes, aux pitons, c'est plat ! Vous ne pouvez pas dire que

ce n'est pas plat. Regardez, à votre droite. »

Une apparence de plaine, en effet, s'étend. Grande comme un mouchoir de poche, conviennent eux-mêmes les Martiniquais, elle est l'unique plaine de l'île.

Volontiers, la singularité provoque l'admiration :

« Le Lamentin est fertile, reprend Mme Gazin. Il a toujours fait la fortune de ceux qui y ont travaillé... Mais, mon fi, doucement dans le bourg. »

Docilement, Loulou ralentit :

« Regardez, me commande-t-il soudain, voici l'église. »

A moi seule, toute Béket-France que je suis, je m'en serais peut-être douté.

« Voici le Jardin des Plantes, reprend Loulou.

— Ce petit square ?

— Qu'est-ce que vous voulez dire avec votre square, fait sévèrement Loulou : c'est le Jardin des Plantes. L'école est à côté. Elle est belle. Toute neuve. On a de l'argent, au Lamentin.

De petites négresses s'y rendent. Elles trotinent pieds nus. Elles sont gentilles et drôles au possible, dans leurs robes de toile blanche. Quelques-unes portent un parapluie aussi grand qu'elles. Celui de leur maman. Une averse tombe : « Ti fifine la pluie », remarque Loulou.

L'arc-en-ciel brille. Les « plaitudes » du Lamentin ont disparu.

Mme Gazin et sa cousine soupirent :

« Quel dommage ! »

Le pays se creuse en conques remplies de cacaoyers, d'orangers chargés de fruits. Une voiture désuète nous croise, une « maman prend deuil » comme on n'en voit plus qu'au cœur de l'île.

Tiens ! un « z'habitant » qui visite son domaine ». D'une main, il tient les rênes de son cheval; de l'autre, il s'abrite sous un vaste parapluie blanc. « Ti fifine la pluie » ne justifie plus ses qualificatifs mignards. De grosses gouttes crépitent.

Sur la crête d'un morne, dans le creux d'un vallon, au bout d'une allée de cocotiers, des habitations surgissent. Mme Gazin a un cousin dans chacune d'elles. Mlle Fabre aussi. Les chemins qui y conduisent sont pleins de cahots. Nous bondissons sur les coussins. Dans la vaste salle que des arcades légères séparent en deux parties : le salon, la salle à manger, j'assiste à des effusions :

« Bonjour, chère.

— Comment va, chère?...

— Sais-tu, chère?

— Écoute, chère... »

Des enfants nombreux, presque toujours beaux et toujours bien portants, tendent leur joue fraîche pour qu'on la baise, on leur prodigue les appellations tendres : « Ti biguiole moin » (1) « ché doudou »... chè cocotte... »

(1) Mon petit bijou.

Une mulâtre apporte des rafraîchissements : vin doux, punch, et, parfois, l'eau un peu acide d'une noix de coco.

Nous repartons dans de grands cris :
« Adieu, chère... Bon retour, chère. »

La montagne du Vauclin profile sa longue rampe. Dans mon dos, la voix de Mme Gazin explique :

« C'est un volcan. Nous en avons six encore dans l'île. Regardez : le Vauclin fume aujourd'hui. »

Le soleil qui a triomphé de « ti fifine la pluie » tape sur la capote de la voiture. Quelle chaleur tout de suite !

« Vite, vite, mon fi, dit Mme Gazin ; nous sommes en retard. »

L'auto exécute des virages scabreux et fait entendre sa grosse voix. Nous manquons d'écraser des poules et des cochons efflanqués. Des enfants négrillons courent après nous dans l'absurde espoir de nous rattraper. Leurs mères mettent le nez à la fenêtre de leur case. En voici dix, en tas, devant le « Bon Marché » de l'endroit. Elles nous rient de toutes leurs dents. Trois cent vingt dents !

Mme Gazin n'a plus peur de capoter :
« Vite, mon fi. »

Les arbres à pain, les bambous, les grands manguiers filent, sur le bord du chemin, à une vitesse hallucinante ; les hibiscus, au long des

haies, tendent leurs corolles rouges comme les lèvres d'une jeune fille.

« Vite, mon fi.... Il est plus d'une heure. »

Je suis ahurie ; je suis rompue de fatigue ; j'ai les yeux brûlés de soleil et j'aurais voulu que cela durât toujours. Quelle promenade !

Le déjeuner fini, il ferait bon rester dans les berceuses auprès de l'aimable Mlle des Lauriers. Mais nous avons bien des kilomètres à faire encore et, sûrement, sur notre passage, se trouveront des habitations où mes compagnes auront quelques cousines à embrasser.

Deux grands paniers remplis d'oranges et de bananes ont été placés dans l'auto :

« Nous n'allez pas partir les mains vides, déclare Mlle des Lauriers ; quand on vient à la campagne, il faut en rapporter quelque chose. »

Générosité de l'accueil créole ! Toutes les fois que j'ai été reçue dans l'île, je suis rentrée avec les plus belles fleurs, les plus beaux fruits !

Ne cherchons pas dans le Sud de la Martinique les eaux bondissantes et nombreuses qui font la richesse du Nord et lui donnent ses aspects gras, plantureux. Elle les posséda, jadis. Alors, l'habitant qui avait deux habitations léguait celle du Sud à l'aîné de ses fils ; celle du Nord, au cadet. Des déboisements imprévoyants ont produit la sécheresse. Calcinée par l'ardeur du soleil, la terre a cessé d'être souple.

Les pentes des mornes, les « traces » sont

remplies de broussailles parmi lesquelles croissent quelques goyaviers, des campêches, des sisals aux longs glaives. Comme les aloès, les sisals donnent une fleur unique au bout d'une asperge pour Gargantua. Épuisée par la floraison, la plante meurt.

Les gens d'esprit mélancolique, poétique et philosophique trouveront là, sans doute, un thème à de puissants et tendres développements.

Il y a quelques années, l'exploitation des sisals tenta les habitants du Sud. Ils savaient que de leurs fibres on tire les plus solides cordages. Depuis que la Martinique vit sous le signe du contingentement, toutes les cultures ont cédé devant celle de la canne : « Même la culture maraîchère, gémissent mes compagnes ; autrefois, nos maraîchers cultivaient les légumes de France ; aujourd'hui, il faut nous contenter des « racines ». Pas un lopin où l'on ne plante de la canne. Pas une habitation qui ne veuille avoir sa distillerie. On abat les grands arbres. Les cheminées d'usine poussent à leur place.

Pour moi qui n'encaisserai pas les bénéfices, je ne puis m'empêcher de penser : « C'est grand dommage ! » Du moins, me reste-t-il la vue de la mer. Celle-ci, les Martiniquais n'iront pas la planter ; il leur faudra aussi respecter ses rivages, ses anses très douces qu'ourlent les cocotiers.

Les eaux lumineuses d'un bleu-paon traversé

de longs courants verdâtres et violacés, éternellement enchanteront la rêverie.

Un fantastique rocher les domine. Taillé à facettes, serti dans l'écume des flots, étincelant, il justifie le nom qui lui a été donné : le Diamant ! Sa solitude contraste avec le tumulte des vagues qui l'enveloppent. L'aborder est périlleux.

On ne monte à son sommet qu'à la force des poignets en s'accrochant aux crampons fixés dans le roc.

Durant les guerres de l'ancien régime, alors que les Français des îles défendaient leur sol contre les Anglais, il y eut, sur le rocher du Diamant, des actes de violence enivrante, de dévouement, de patriotisme sublimes.

Quand, après de furieux assauts, les Anglais en furent délogés, longtemps ils refusèrent d'admettre leur défaite. Ce bloc où tant de sang des leurs avait coulé, ils portèrent son nom sur la liste des bâtiments de l'Amirauté. Durant des années, pas un de leurs bateaux ne passa au large sans amener son pavillon et tirer des salves.

XIII

Une sauvage route qui grimpe à perdre haleine entre de hauts basaltes noircis et habillés de verdure. Une gorge qui se creuse :

« Attention, mon fi !... Tiens bien ta gauche, cher... » Des masses sourcilleuses qui projettent des ombres bleues, le soleil qui me brûle les genoux, des vols de papillons noir et or qui éveillent l'idée d'un ciel orageux sillonné de feu, l'auto qui fait ronron et renâcle quand la route exagère son jeu de montagnes russes et puis, brusquement, quelque chose d'immense, de radieux, de scintillant et d'un bleu si léger, si frais : la baie de Fort-de-France ! Toute la baie !

Une ligne rosée l'ourle, dessine des courbes souples, des presqu'îles compliquées qui ne tiennent à la terre ferme que miraculeusement. Une, deux, trois parcelles de terre émergent au ras des flots. La plus grande se donne des airs de porter les ruines blanchies d'un château fort et, quand on approche, on découvre que ces ruines ne sont que les restes d'un four à chaux.

Mes compagnons m'avertissent : « les Trois-Ilets ». Ils ont donné leur nom au bourg où naquit la tendre Joséphine. Jadis, il s'appelait le « cul-de-sac à vaches ». Dans sa rudesse paysanne, ce nom n'est pas pour déplaire. Les habitants en jugèrent autrement : « Fi ! dirent-ils, cela est grossier et dégoûtant. » Ils voulaient du distingué. Ils l'obtinrent.

Le maire du bourg, M. Gabriel Hayot, nous accueille dans son habitation de la Poterie. Ses ancêtres qui venaient de la baie de Saint-Malo, débarquèrent dans l'île vers 1635. L'un

d'eux, dit Jolicœur, y fut enterré en 1680.

« Lui et ses descendants, remarque M. Hayot, ont défriché, combattu, risqué continuellement leur vie : les maladies, le climat, la morsure des serpents, sans compter les balles.

L'âge n'a pas courbé la haute taille de mon hôte. Sa lignée ne s'éteindra pas avec lui. L'une de ses filles, jeune encore, a quatorze enfants. Dans l'immense salle à manger où nous entrons, M. Hayot voit vingt-trois de ses petits-enfants venir s'asseoir aux jours de fête.

Tout, dans la demeure, est resté comme à l'origine, comme au temps où, dans les îles, l'on menait la vie provinciale qui était alors celle de la France. A l'un des murs de la salle à manger s'appuie la fontaine de faïence blanche où se laver les mains avant le repas. Les buffets ne sont si larges que pour supporter la file des plats qu'on y dispose, à la fois, avant de les présenter aux convives. Dans l'une des chambres, une méridienne a appartenu à la famille Tascher de la Pagerie. Fait de ce beau bois de cour baril dont le poli égale celui du marbre et dont la chaude couleur est celle de la châtaigne, un petit lit est celui où dormit Joséphine quand, pour tous, elle était Yeyette, « tite Yeyette ».

De sa fortune, M. Hayot fait le plus noble emploi. Non seulement, il a édifié, aux Trois-Ilets, un hospice et des halles, mais il vient de faire construire un musée où, bientôt, seront

exposés tous les souvenirs qu'il a réunis sur l'impératrice et sa famille.

Allons à l'église. Rien ne la distingue, dans son aspect modeste, des autres églises que j'ai vues, dans mon passage à travers les bourgs ; mais, dans ce pays, où, à cause des cyclones, des tremblements de terre, des éruptions volcaniques, il n'y a pas un seul monument ancien, on éprouve un intérêt tout spécial à trouver un édifice où s'attache un peu d'histoire.

Dans ces murs, la petite Yeyette fut baptisée et fit sa première communion. Son père et sa mère s'y rendaient le dimanche. Lui, portant beau dans son uniforme rouge et or de capitaine de dragons. Elle, vêtue d'une robe à falbalas avec un shall jeté autour de la taille. Quand elle mourut, on l'enterra au cimetière ; mais, lorsque, par la plus inouïe des aventures, sa fille, déjà mûrissante et épouse d'un jeune conquérant, monta sur le trône, on s'avisa qu'une mère d'impératrice devait avoir une sépulture fastueuse. On transporta ses cendres dans l'église du bourg et l'on apposa une plaque de marbre sur laquelle nous pouvons lire : « Ci-gît l'Auguste Madame Rose-Claire Duverger de Sanois, — Veuve de messire J.-G. Tascher — de La Pagerie — Mère de sa Majesté — L'Impératrice des Français — décédée le 2 juin 1807 — à l'âge de soixante et onze ans — munie des sacrements de l'église. »

L'habitation Tascher de la Pagerie est à une petite distance du bourg. Je tiens à y aller. Loulou proteste. Intérieurement, il pense :

« Pourquoi s'intéresser à une Joséphine morte depuis longtemps quand on peut être si béatement aux Ilets ; vous à la Poterie ; moi, dans une fraîche petite case à boire du rhum avec mon oncle, ma tante, mes cousins, mes cousines... »

Et tout haut :

« Il est tard, madamme. Il n'y a rien à voir là-bas... Le chemin est mauvais... L'auto ne pourra pas aller jusqu'au bout... Il faudra continuer à pied ; vous vous salirez... »

— Allons... »

D'un bond, il s'assied au volant, peste contre la « mamaille » qui encombre la place, pousse de terribles beuglements avec sa corne, me lance de ses yeux obscurs et luisants un regard sans aménité, puis, sa mauvaise humeur vite envolée, retrouve sa volubilité, son large sourire.

D'un stylo diligent, je dois noter que, passée la distillerie de l'Espérance, on quitte la route, on roule dans une « trace » bordée de champs de cannes ; on débouche dans un vallon.

Les pentes des mornes qui l'enferment descendent en une heureuse paresse. La pure, la glorieuse lumière qui anime la verdure, la fait vibrer, est la même que celle qui ravit les jeunes yeux de Joséphine. Où est l'habitation ? Quelques pans de murs ruinés s'accotent aux flancs d'un

morne ; des plantes grimpantes, des lianes les recouvrent.

« Est-ce là, Loulou ? »

Et lui, d'un ton triomphant :

« C'est là. Je vous avais prévenue. »

Je descends de voiture. Je vais vers les ruines. Oh ! que Loulou jugerait ma curiosité plus absurde encore, s'il savait ce que je sais : Joséphine n'est pas née ici même. Quelques jours avant qu'elle vînt au monde, un « coup de vent » avait abattu la maison des Tascher. Ils se réfugièrent dans la purgerie de la sucrerie, la « case à bagasse ». C'est dans ce gîte de fortune, et, sans doute assez misérable, que Mme Tascher de la Pagerie accoucha.

Un sentier glissant aboutit aux ruines de l'usine. Des plantes épineuses, des touffes de bananiers ont crevé les murs. Une cheminée carrée faite de petites briques rouges est en bon état, mais elle n'est pas de l'époque ; elle est postérieure. Quelques cases achèvent de pourrir.

Le sentier se resserre, continue de descendre. Sous le dôme des arbres à pain et des calebassiers aux fruits lourds et ronds, un ruisseau bouillonne sur des rocs gris. Certainement, la petite Yeyette est venue ici plus d'une fois. Ses pieds nus ont joué dans cette eau pure ; elle a déniché des écrevisses entre les pierres. Sous l'un des cocotiers quelque vieille « da » lui a fait entendre de belles histoires : « Comme dit conte-là, y avait un' fois... »

Pour moi, ce que ce vallon raconte surtout, c'est l'enfance de la petite fille ; ce qu'il livre, c'est un peu de l'âme de celle qui fut une douce et frivole souveraine.

Les murs au milieu desquels elle vécut, sont tombés ; ce qui n'a pas changé, c'est le paysage aux formes souples ; ce qui subsiste, c'est l'harmonieuse entente des plantes et des fleurs avec l'azur du ciel ; c'est l'infléchissement des terrains ; le chant des oiseaux.

La poésie flottante autour de la mémoire de l'Impératrice, on la retrouve tout entière ici, on en goûte la douceur. Le secret recueillement du lieu pénètre le cœur d'une paix suave et quand je remonte vers l'auto et que Loulou me dit :

« Hé bien ! Vous n'avez rien vu !... Je réponds :

— J'ai vu ce que je voulais. Je suis contente. »

DEUXIÈME PARTIE

LE VISAGE DE LA GUYANE

I

ALLER directement de France en Guyane est chose impossible, sauf pour les forçats.

Au lieu de mettre quatorze jours, les passagers ordinaires en mettent dix-neuf et font un crochet par la Martinique. Ce n'est qu'un détail, mais il fait tout de suite comprendre que la Guyane est un pays deshérité.

En comparaison des grands et confortables paquebots de la Compagnie Transatlantique qui assurent le service des Antilles et de l'Amérique centrale, le *Biskra*, courrier de la ligne annexe de la Guyane, semble bien modeste. Cependant, tous ceux qui l'ont pratiqué en parlent avec une nuance de tendresse. C'est lui, une fois par mois, qui apporte les nouvelles du dehors, c'est par lui que, tous les deux ou trois ans, on va se retrémper dans le vieux et cher pays.

Sur les quais de Fort-de-France que nous allons quitter, les filaos balancent leur feuillage

délicat, la pègre qui vit des ports s'agite confusément : masse aux vêtements clairs, au noir visage ; d'innombrables fûts mis en lignes attendent un prochain embarquement et, dans l'air clément, monte l'odeur qui est proprement celle de la Martinique, l'odeur du rhum.

Grincements de chaînes. Le *Biskra* largue ses amarres. Sur le pont, nous avons vite fait de nous compter. Nous sommes sept passagers de « première ». Le ménage « Chou-Bichette » mène grand bruit. Petit, le poil rare, un gros ventre, mon « chou », comme l'appelle sa femme, n'a point du tout l'air d'un colon guyanais, mais d'un marchand de fromages de la rue Quincampoix. « Bichette », à voix perçante, s'inquiète de ses malles. En me guettant du coin de l'œil, elle révèle qu'elle emporte trente-deux paires de chaussures. Voilà une femme qui n'ira pas pieds nus !

Longues jambes, cheveux qui grisonnent et teint couleur brique, le « Norvégien » a un rire puéril et, dans tout ce qu'il dit, un ton de candeur qui amuse :

« J'aime le soleil ; j'aime la chaleur. Depuis vingt-cinq ans, je vis dans la Guyane. Est-ce que j'ai la figure d'un malade ?

— Vous ?

— Alors, vous constatez ; ceux qui disent : « Le climat du pays, elle ne vaut rien », ils ne disent pas vrai. Moi, je dis : « Le pays, il n'est pas malsain pour un homme tempérant ; le pays,

il est magnifique, splendide ! Le pays, il permet de gagner bien son vie confortable. »

C'est aussi l'opinion de deux jeunes ingénieurs que la loi des contrastes semble avoir associés. L'un, M. Thibault, est blond et mince ; l'autre, M. Béranger, est brun, gras, râblé. Avec tout un matériel dans la cale, et, dans leur cabine, un excellent phonographe, des disques nombreux dont ils remarquent : « Ça, c'est contre le cafard ! » ils retournent à leur « placer ». Ils n'y arriveront qu'en pirogue, après deux jours de navigation dans l'intérieur et avoir franchi cinq *sauts* dangereux. Ils m'invitent à les aller voir. Le pourrai-je ?

Couleur d'or et d'émeraude, l'île de Sainte-Lucie a surgi, ce matin, comme dans une féerie. « Elle fait partie, disait le Père Hallay, de cette longue enfileure d'isles qui commencent à la rivière de l'Orenoc et va jusqu'à la Floride. » Des mornes la dominent sous un lourd éblouissement.

Pour descendre à terre, je mets mon casque. Le docteur du bord m'arrête :

« Et vos lunettes ? Le « coup de bambou » ne s'attrape pas seulement par le cerveau mais par la rétine. »

Mes compagnons ont déjà les leurs. Sous les verres noirs qui protègent nos yeux, nos visages deviennent aussi énigmatiques que s'ils étaient masqués.

Autour de son casque, Bichette a enroulé un voile de mousseline blanche dont les pans flottent sur ses talons : « On dirait un vieux dame du moyen âge, murmure le Norvégien ; un vieux dame avec la courte jupe... »

Au delà de la ville, dans la campagne, s'étendent les champs de canne, les champs frissonnantes, doux comme un air de flûte ; mais, devant nous, tout est aridité. Une lumière éclatante joue avec l'air, avec l'eau. Jeux fantastiques. Le quai étincelle comme s'il était pailleté, endiamanté : poussière du charbon laissée par les charbonnières. Accroupies sous un dur soleil, des mulâtresses nous tendent des gousses de vanille. Longtemps, les doigts qui les touchent en gardent le parfum.

De noirs pêcheurs offrent, à notre convoitise, des langoustes d'une taille prodigieuse. Quand, par curiosité, on leur demande : « Combien ? » ils répondent : « Deux francs cinquante, trois francs » ; mais que faire de la plus belle langouste des mers caraïbes lorsqu'on n'a rien pour la cuire ?

D'ailleurs, l'escale est brève. Pour les marins, Sainte-Lucie n'est qu'un dépôt de charbon. Serrée entre la mer et les montagnes aux belles croupes, la petite ville développe ses rues bien tracées, soigneusement balayées et que bordent des maisons aux claires façades. Partout, la netteté, la propreté britanniques. Comment ne pas le remarquer, comment ne pas se livrer à des

comparaisons désobligeantes pour Fort-de-France, pour la Pointe-à-Pitre où règnent l'incurie, le laisser-aller? Le Norvégien n'y manque pas. Il a raison dans ce qu'il dit, mais certaines vérités sont dures à recueillir sur les lèvres d'un étranger !

Non loin de Sainte-Lucie, La Trinidad fait entendre son chant d'opéra. Au pied des pitons tragiques, des pics qui s'étagent comme pour permettre à des géants d'escalader les nues, la ville s'étend au bord de l'eau. L'ardeur du soleil allume des crêtes blanches sur chaque arbre. Toutes les cimes semblent porter une floraison candide. Partout de larges avenues cimentées, des magasins magnifiques, un parc immense aux pelouses fraîches, arrosées, tondues, des allées sinuuses qui s'enfoncent sous les dômes verdoyants, des parterres de fleurs : la savane. Le palais du gouverneur y dresse sa blancheur qui éblouit, des villas somptueuses la bordent.

« Ah ! fait le Norvégien, c'est le paradis qui ouvre son porte devant vous... »

Une auto nous mène dans la campagne. Au flanc des monts croissent les cacaoyers, les cafériers, les champs de canne.

Comment peut-il y avoir dans cette île divine des gens qui s'occupent prosaïquement à faire des affaires? On en fait, cependant, avec une activité que l'excessive chaleur ne ralentit point. L'île regorge de richesses.

Dans la vedette qui nous ramène au *Biskra*, je devine dans les yeux du Norvégien quelle remarque il va faire ; alors, comme il comprend le créole, je lui murmure doucement :

« Paix, bouche... »

Maintenant, sur le pont, nous nous montrons les emplettes que nous avons faites. Bichette a acheté une trente-troisième paire de souliers. C'est une monomanie. Le docteur qui s'est laissé tenter par des serviettes éponges vendues au poids s'aperçoit qu'elles sont humides. Le Norvégien tire de son veston, un caïman nouveau-né bien vivant, bien endenté, grand comme la main. Il dit qu'il l'élèvera dans son lavabo, le nourrira de lait condensé, le réchauffera dans son sein et l'offrira à une vieille dame qu'il déteste. Mille folies, enfin !

II

Heures lentes de la traversée. Fléchettes d'argent qui culbutent en touchant les flots, les poissons volants s'ébattent autour du bateau. On reste longtemps à les regarder. Le *Biskra*, n'offre pas comme les grands courriers transatlantiques, la distraction du tennis ou des palets sur le pont supérieur. Qui aurait le courage d'y jouer ? Le moindre mouvement met en nage. Nous vivons sur les chaises longues du pont. Les cabines sont envahies par les ravets. Frères géants des cafards d'Europe, les ravets

sont répugnantes et voraces. Tout leur est bon : le papier, la soie, la laine, la colle de pâte des livres, le cuir des chaussures. En une nuit, ils ont grignoté le bord du chapeau de Bichette, y ont découpé une dentelle imprévue.

Très tard, nos soirées se prolongent. Les pensées de mes compagnons envisagent l'avenir :

« La difficulté de trouver une situation en France, dit le jeune Thibault, m'a décidé à partir pour la Guyane. Une légende à laquelle il faut tordre le cou prétend que les Français sont casaniers, ennemis du risque. Allons donc ! Ceux de mon âge ne demandent qu'à échapper à la vie étroite, mesquine de la métropole. Ils ont soif d'une existence aventureuse. Est-elle dangereuse, tant mieux ! J'ai passé deux années, déjà, en Guyane. Je ne le regrette pas. »

Si un débutant me demandait conseil, je lui répondrais :

« Partez, n'hésitez pas. Vous peinerez, vous travaillerez durement, plus durement qu'en France ; vous ne ferez pas fortune en six mois ; il vous faudra une initiative de toutes les minutes et de la promptitude dans la décision. Tous les métiers, vous devrez savoir les faire : agriculteur, ingénieur, architecte, administrateur. Vous n'aurez point vos aises, mais vous vous sentirez un homme ; votre exploitation sera un royaume où vous régnerez souverain absolu et, pourtant, responsable. »

D'un ton posé, avec grande sagesse, M. Berger reprend :

« J'aimerais vous entendre ajouter que l'enthousiasme, la simple bonne volonté ne suffisent pas au colonial d'aujourd'hui. Il lui faut une préparation méthodique, des connaissances techniques soutenues par une culture générale, par une âme énergique. Cela n'est pas donné à tous... »

L'exploitation aurifère que dirigent M. Thibault et son ami n'emploie, comme main-d'œuvre, que celle des transportés.

Ne dites pas « bagnards », s'il vous plaît. Le mot est périmé. La Guyane est un lieu de transportation. Le bagne a été supprimé depuis 1852.

« Des milliers de « transportés » ayant purgé leur peine, ne peuvent rentrer en France et cherchent du travail, dit M. Béranger. Entre eux, il faut choisir. Point de « pieds de biche » : de cambrioleurs. Nous n'acceptons que les criminels. On peut être un assassin et ne pas avoir l'abjection du voleur professionnel. Grand avantage pour nous : parmi les relégués, nous trouvons des spécialistes. Presque tous sont dociles. Il convient de les mener avec une grande justice sans rien qui leur rappelle qu'ils furent en marge de la société. Confiez-leur des valeurs, ils vous les rapporteront ; ils sont flattés qu'on les traite en honnêtes gens. Durant les deux années qui viennent de s'écouler, nous n'avons constaté qu'un seul vol, au « placer », celui d'un peu de mercure. Les relégués, malheureusement,

s'adonnent à la boisson. C'est compréhensible. Ils sont anémiés.

— Par le climat?

— Évidemment.

— Par le travail?

— Pour cela, non. Quand vous serez en Guyane, vous verrez par vous-même que les transportés travaillent peu ; mais leur alimentation est insuffisante. Avant guerre, ils « touchaient » la même ration que les soldats, sauf le vin. Des nécessités budgétaires, comme disent les parlementaires, ont amené des restrictions. Un litre de tafia, en Guyane, ne coûte que onze francs. La plupart des transportés ont une volonté affaiblie. La contagion du mauvais exemple les entraîne ; ils cèdent à la tentation. Sur trente travailleurs triés sur le volet, il n'en est guère que cinq ou six qui restent sobres. Ceux-là mettent de l'argent de côté et réalisent leur rêve à tous : rentrer en France, une fois le « doublage » fini. »

Le soleil est couché quand nous mouillons devant Georgetown, que les marins appellent Demerara, du nom de la rivière qui y a son embouchure. La ville qui ne dort pas encore dessine sur la grève une longue courbe lumineuse.

Toute la nuit, le treuil grinçant décharge les marchandises ; l'œil rond du hublot ne laisse entrer qu'un air lourd et humide ; les moustiques zizillent. Dès l'aube, nous sommes

debout. L'ardente lumière foudroie les chaussées, incendie le palais du gouverneur, les banques aux façades imposantes, les magasins aux larges vitrines, les collèges monumentaux.

A la porte d'un club, un gros concierge en livrée se tient indolent et la lippe méprisante. Les vantaux grand ouverts laissent voir d'immenses salles dallées, les habituels fauteuils en rotin sont disposés près des fenêtres, les stores sont tendus contre le soleil. C'est le club parfait en soi : le club, produit de la civilisation britannique et où l'on trouve tout ce que l'on est en droit de désirer en un lieu semblable : des jeux, du punch glacé, des pommes de terre frites et froides, et la société de quelques « good fellows ». Beaux candélabres qui portent haut leur floraison pourpre, les « flamboyants » flamboient. De pimpantes villas isolées dans des jardins éclatant de fleurs donnent l'impression que tous les gens ici sont millionnaires. La campagne est cultivée. La canne à sucre, le riz, les épices enrichissent le pays.

Ce que les Anglais ont fait pourquoi ne le faisons-nous pas en Guyane ? Pourquoi ?

« La Guyane française, me répond M. Thibault, ne s'occupe que de politique. Les Anglais, eux, travaillent. Pour leur compte, pour celui de Sa Majesté. La colonie, la métropole en profitent.

Des autos nous croisent, les cornes des tramways retentissent :

« Il y a des tramways à Demerara, remarquent mes compagnons. La ville, sa banlieue sont desservies. Quel contraste avec Cayenne! Là, rien... »

Sur les trottoirs, des gens de couleur : noirs, mulâtres et Indiens. Ces derniers descendent des coolies amenés par les Anglais quand l'esclavage fut aboli. Ils ont fait souche dans le pays. Les femmes portent encore le long « sari » flottant, une broche en or est fixée à leur narine gauche. Que, dans cette foule de « natives », un Anglais paraisse, c'est extraordinaire comme subitement on le trouve voyant, blanc, blond, rose et alerte.

Au bout de la ville, dans le jardin botanique, les arbres ont une splendeur ornementale que complète celle des parterres. Toujours, les Anglais ont eu le sens de la beauté des plantes. C'est un goût naturel chez eux, un besoin de les soigner, d'en être entourés, de les voir vivre, se développer. Épanouies dans le soleil, dans l'humidité, monstrueuses tout de suite, les fleurs étonnent autant qu'elles enchantent.

De toute nécessité, paraît-il, je dois gagner certain bassin où se trouvent des sirènes. Elles sont là curiosité du jardin qui lui-même est la curiosité de Demerara. Nous arpentons des allées sans ombre. L'ardeur du soleil est celle d'une bête sauvage qui mord jusqu'aux os. Impression pénible : ma peau semble devenue trop étroite.

Nous allons. L'étang n'apparaît que lorsqu'on est sur ses bords. Il ne jette point de lueurs. Il est couvert de longues herbes sous lesquelles se cachent les sirènes.

« Patience, dit M. Béranger, elles ne paraîtront que quand le soleil sera tout à fait haut. »

Nous attendons, silencieux. Au moment où, découragée, je vais faire demi-tour, une tête noirâtre surgit lentement. Elle est large comme celle d'un veau ; une crinière sombre flotte sur son dos luisant, huileux. Deux yeux doux me regardent tristement. Est-ce donc cela, une sirène ? Pourquoi celle-ci s'est-elle montrée !

A la coupée du *Biskra*, deux individus m'abordent, souliers vernis, cravate bien nouée, chemise souple et nette ; mais, sur la figure, une expression louche qui, tout de suite, fait penser : « Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ? »

Dans une boîte, ils portent une pacotille variée : singes en balata qui grimpent dans un cocotier ; encriers qui ressemblent à un huilier ; guillotines charmantes. On tire une ficelle, le déclic fonctionne.

J'ai compris. Ces sympathiques commerçants sont des bagnards évadés. Réfugiés en Guyane anglaise, ils y sont condamnés à être honnêtes. Au moindre délit, la police britannique nous les restituera... Quand la cloche du départ tinte, ils détalent au galop. Ils n'ont pas envie, mais du tout, de retourner à Saint-Laurent-du-Maroni.

Un fleuve aux eaux immenses, d'un gris jaunâtre et sale : le Surinam. La clarté naissante du soleil y pose des reflets violacés et changeants. Quelle heure est-il ? Inutile de consulter sa montre. Sous les tropiques, les jours sont continuellement égaux aux nuits. C'est bien commode. Le soleil se lève : il est six heures.

Plus avant, nous allons vers les pays étranges qui séduisent l'imagination et par lesquels s'enrichit le rêve de la vie. Le long des rives passent des plantations. Les usines se succèdent : usines pour la décortication du café, sucreries, chocolateries, scieries. Près des bâtiments industriels une maison plaisante, aux balcons parés de fleurs. Là, habite l'usinier ou son directeur. Très loin, à l'horizon, l'immense forêt sommeille dans une buée chaude et bleuâtre.

Limitrophe de la Guyane française dont j'entends sonner le glas dans les propos de mes compagnons, la Guyane hollandaise est en plein rapport. Sa richesse contribue à la fortune d'Amsterdam. Les plus belles demeures de la capitale néerlandaise ont été bâties avec l'argent gagné en Guyane.

Quel exemple pour nous que la ténacité de nos voisins. Par des digues immenses ils ont défendu leurs terres basses contre l'envahissement des flots de l'Atlantique. Ils ont, à travers la Guyane, créé tout un système de canaux d'irrigation dont les principaux ont plu-

sieurs mètres de large et servent pour les communications.

De toutes les villes tropicales, Paramaribo est une des plus chaudes. Enfoncée dans les terres, à trois heures par bateau de la mer, elle ignore la fraîcheur des brises. Ses chaussées couvertes de sable blanc semblent incandescentes. Quand il faut traverser un espace découvert dans les flammes du soleil, je me fais l'effet d'une damnée.

Promenade amusante, pourtant ; promenade à surprises : toutes les races mijotent ici, comme dans une chaudière : Indiens drapés dans un morceau d'étoffe à raies voyantes ; Chinois dont les yeux bridés, les cheveux de femmes s'aperçoivent derrière un comptoir entre des boîtes de conserves et des bocaux d'épices ; Hollandais gras comme un fromage, roses comme un bonbon ; nègres et mulâtres ; innombrables Javanais aux visages de vieilles. Ils sont venus de leur île pour cultiver les champs de canne, les plantations de cacaoyers, de caféiers ; les rizières. Ils ont signé, avec le gouvernement hollandais, un contrat de cinq ans. Le délai expiré, ils disent :

« Nous restons en Guyane. »

Ils y achètent une concession, la défrichent, la fructifient et réussissent si bien qu'au bout de très peu de temps, ils roulent auto.

Rasons les murs qu'ourle un mince liséré d'ombre. Rien ne nous presse et nul ne va vite par cette chaleur. Les bougainvilliers, les jasmins

s'enroulent autour des balcons. Les maisons de bois fraîchement vernies semblent devoir coller aux doigts. De vieilles femmes restées fidèles au costume d'antan promènent nonchalamment d'amples jupes de toile à taille Empire et des épaules voûtées que serre un collet raide d'em-pois. Elles ont conservé la politesse de jadis. L'une d'elles nous gratifie de deux réverences profondes et « perpendiculaires ».

Pas un papier sur les trottoirs, pas une ordure sur la chaussée. Comme je vais m'émerveillant d'une telle propreté, une apparition surgit. Rien d'angélique en elle. Elle porte des bottes et une extraordinaire robe de toile plus verte que la verte prairie de l'*Alleluia* chantée par Henri Heine. Sa figure poupine, colorée, lui donne l'air d'une petite fille grandie trop vite. O surprise, elle m'aborde : « Vous êtes écrivain.

- Comment le savez-vous?
- Je l'ai vu à votre air.
- Est-il possible ! Et vous ? »

La grosse femme rapproche brusquement les talons, fait le salut militaire.

« Je suis le chef de l'hygiène de la ville et de sa banlieue. Ce n'est pas un métier où l'on se repose. J'ai été l'apprendre en Amérique du Nord où tous les chefs d'hygiène sont des femmes. Pour l'exercer, il ne faut pas plaindre sa peine. Je marche dix heures par jour et davantage. Regardez mes mains, ma figure. Ai-je l'air de travailler dans un bureau ?

« Dès qu'on se relâche, qu'on montre un peu d'indulgence, les gens en prennent à leur aise ; ils sont les ennemis involontaires de ce qu'on fait pour leur bien ; mais je suis inexorable. Respect des règlements, application des amendes. On le sait. Les agents sous mes ordres, tous des hommes, m'obéissent au doigt et à l'œil. »

Nouveau claquement de talons, salut. Le chef de l'hygiène exécute une volte-face ; sa robe verte disparaît au tournant d'une rue.

III

Depuis deux heures du matin, le *Biskra* mouille à l'entrée du Maroni, fleuve principal de la Guyane française et qui sert de frontière du côté hollandais. Pour trouver ses sources, il faut s'enfoncer dans le Sud, jusqu'aux monts Tumuc-Hamac. Peu de voyageurs l'ont fait. Les routes manquent. En maintes parties de leur cours, fleuves et rivières tombent à pic d'une corniche de rochers. Le grondement formidable de ces « sauts » s'entend à deux jours de navigation. On ne les franchit qu'en pirogues et en s'abandonnant aux piroguiers : Boschs ou Galibis, descendants de nègres marron ou des premiers habitants du pays ; leur adresse tient du prodige.

Le docteur Crevaux est un des rares explorateurs qui ait eu l'audace et le courage de pousser jusqu'aux monts Tumuc-Hamac. Qu'y

a-t-il trouvé? Une forêt dont la majesté couvre les crêtes et les vallées; une forêt continue où l'on respire la fièvre. Nulle trace — est-il besoin de le dire? — de la cité fabuleuse du roi « Doré », de son palais d'émeraude et de rubis, du lac où il se baignait dans l'or liquide.

La passe de l'embouchure du Maroni est dangereuse. Nous aurions pu l'éclairer par un fanal. Il n'y en a pas. Le navire louvoie. Coups de roulis. Balancements qui donnent la nausée. Chaleur atroce dans la cabine. Grignotements des ravets. Est-ce de mes chaussures ou de ma malle qu'ils se régale? La sueur coule sur mon visage, ruisselle le long de mon corps. Quand la serviette éponge du lavabo ne suffit plus, je monte sur le pont. L'air immobile est pesant, mais il est pur. Délices de le respirer, de le boire comme un verre d'eau.

« Douze heures avant de reprendre notre marche, maugrée le commandant, douze heures de perdues à attendre la marée. Un exemple entre bien d'autres de ce qui se passe en Guyane où l'on n'aboutit à rien, faute d'organisation.

L'aube se glisse furtive comme un voleur qui détrousse, la nuit. Les flots boueux s'étendent aussi larges qu'un bras de mer. La lisière de la forêt lointaine danse dans l'air bleu.

Le pilote enfin monte à bord. Monotone, la voix du sondeur l'avertit à tout instant : « six mètres, six mètres cinquante... »

Nous avançons lentement. Il fait beau; éton-

namment. On me dit : « Vous avez de la chance. »

De novembre à juillet c'est l'hivernage. Excepté deux ou trois semaines, en février ou en mars, les pluies tombent presque continuellement : tantôt, c'est une fine poussière que, dans le pays, on nomme la « poussinière » ; tantôt ce sont des trombes sous la violence desquelles tout semble devoir disparaître. Cayenne ne reçoit pas moins de trois mètres cinquante d'eau par an et, dans les forêts de l'intérieur, il tombe jusqu'à quatre mètres et quatre mètres cinquante. A perte de vue, le peuple des palétuviers accompagne les rives du fleuve. Une lumière ardente descend sur eux, les pare d'une sorte de beauté. Noires et tordues, leurs racines aériennes fixent les alluvions. Des criques se creusent, profondes comme des baies. Les aspects ici sont à une échelle que ne connaissent pas nos yeux d'Européen. Dans les fourrés, gîtent de grands fauves. La nuit, on entend leurs appels passionnés, leurs cris rauques, terrifiants. Au delà, s'étend la savane. Quand elle commence à verdoyer, une joie mystérieuse l'anime. En ce moment, tout dort sous le soleil implacable. Comment dire la nostalgie de ces grands espaces déserts, de ces solitudes semblables à celles qu'a peintes Chateaubriand ! Est-ce cela qu'on vient chercher dans une colonie ? Après quatre cents ans de possession française, la nature sauvage

n'a pas été entamée ; elle règne souveraine. Au regard des aspects cultivés, de l'activité industrielle qu'offrent les Guyanes anglaise et hollandaise, quelle humiliation !

M. Béranger m'aperçoit. Jetant le livre sur lequel il bâillait, il s'appuie à la rambarde ; il devine ce que je pense :

« Connaissez-vous, madame, l'ouvrage de l'explorateur Coudreau sur l'Amazonie et les Guyanes ? Savez-vous à combien il estimait, en 1896, nos pertes en hommes et en argent, dans ce qu'on a appelé, trop pompeusement « la France équinoxiale »? : 30.000 colons, 300 millions de francs. Depuis 1896, combien d'entreprises sont mortes ici ! combien de particuliers sont revenus, découragés par l'inutilité de leurs efforts !

« Pourtant, tout s'y offre à l'activité. Sous l'ombre des palétuviers, on devrait planter des cafiers, des cacaoyers. Dans la région des savanes, il serait facile d'élever des bestiaux. Les Jésuites l'avaient fait, au XVIII^e siècle, quand ils avaient mis le pays en valeur. 300.000 hectares de prairies naturelles ! Quel trésor ! Quelque chose comme les pampas de l'Argentine. L'herbe s'y améliorerait si elle était pacagée et, surtout, fauchée. C'est de quoi on ne s'avise guère en Guyane. Le bétail qui vit dans la savane se réduit à quelques milliers de boeufs dont nul n'a soin : pas de parc pour les réunir ; pas de hangar pour les

abriter ; pas de fourrage quand vient la saison sèche. Beaucoup sont dévorés par les jaguars, saignés par les chauves-souris vampires. Ceux qui résistent errent dans la boue, sous des torrents de pluie pendant l'hivernage, ou, ce qui est pire, sur des herbages roussis durant la saison sèche. Affamés et redevenus sauvages, ils fuient quand on tente de les approcher. Pour attraper l'un d'eux, c'est une chasse au lasso.

« La Guyane devrait s'enrichir par l'exportation du bétail. Au lieu de cela, elle achète des bœufs au Vénézuela ; elle vit de conserves... »

M. Béranger se tait. Sur son visage énergique, je vois un pli douloureux. Comme celui de nombre de Français, son caractère est pratique et sentimental. Il ne s'égare pas dans des utopies. Ce qu'il dit, on peut le croire :

« Que de richesses, ici, sont perdues ! Un économiste les a évaluées à 256 milliards. De quoi payer nos dettes de guerre ! »

Comme s'il répandait les biens infinis qu'il évoque, M. Béranger, d'un geste machinal, ouvre les deux mains : « Ah ! dites-le, écrivez-le : aucune de nos colonies n'est plus méconnue ; aucune de nos colonies, peut-être, ne possède des ressources aussi abondantes, aussi variées. Le sol est fertile ; le climat n'est pas plus insalubre que celui des autres pays tropicaux. Songez donc ! A Cayenne, où il n'y a pas de service de voirie, on ignore les épidémies.

IV

Quatre heures du soir. Sous l'écrasante sérénité du soleil, le Biskra accoste l'appontement de Saint-Laurent-du-Maroni, ville des « transportés ». Ils y sont chez eux et considèrent comme des intrus les passagers libres qui débarquent.

« Qu'est-ce qu'ils viennent faire ici, ceux-là ? »

A peine la passerelle jetée, les forçats envahissent le pont. Pieds nus — la plupart vendent les souliers, que l'Administration leur donne, pour acheter du tafia — vêtus d'un pantalon de toile, d'un bourgeron, ou le torse nu, ils montrent, sous leur vaste chapeau de latanier, de sinistres visages marqués par le vice honteux qui règne dans les bagnes et qui, au moyen age, vous valait le bûcher.

En un rien de temps, les voilà disparus dans la cale d'où ils remontent chargés de caisses, de ballots. Un surveillant militaire les arrête, les fouille. Presque tous cachent quelques objets dérobés au passage.

Le garçon de cabine a vissé nos hublots :

« Ne les ouvrez pas, recommande-t-il, et surtout la nuit. Avec un crochet, ces lascars-là agripperaien vos vêtements, vos chaussures... »

Malgré l'étincelante lumière, la magie éclatante des couleurs et de belles allées où les bambous dressent leur force rayonnante, l'im-

pression que produit Saint-Laurent a quelque chose de douloureux.

Est-ce la vue des forçats qui en est cause? Ils vaquent librement à travers la ville. Sous leurs paupières mi-abaisées, coule une lueur de haine qui guette, qui poignarde.

Un malaise vous saisit, vous alourdit le cœur, vous serre la gorge. L'aspect des maisons y ajoute. Hormis la demeure du directeur du pénitencier et du gouverneur, hormis l'hôpital militaire parfaitement aménagé, les façades sont pelées, galeuses. Tout donne l'impression d'un provisoire qui pourrit avant d'avoir été achevé. A Sainte-Lucie, à La Trinidad, à Paramaribo, les maisons ne sont qu'en bois, elles aussi; mais elles sont peintes ou vernies de frais, un rideau de fleurs les drape.

Cette angoisse, cette attente sourdement anxieuse d'un danger imprécis, tous ceux qui débarquent à Saint-Laurent pour la première fois n'y ont pas échappé. On se sent au pays de la souffrance. Souffrance due à l'exil, à l'excessive ardeur du soleil, à la fièvre qui monte des terres non défrichées et, plus encore à l'éternelle, à l'atroce malignité des hommes. Que de crimes, que de vengeances assouvies dans le sang, la nuit, entre bagnards!... A cinq cents mètres du port, se trouve une enceinte. Sur la porte on lit : « Camp de Transportation ». L'enceinte enferme des baraquements en bois couverts en tôle ondulée : les

cases. Elles sont vastes : vingt-cinq mètres de long sur sept de large. Cinq hautes fenêtres grillagées les aèrent. Chaque case contient quatre-vingts forçats. Des sangles tendues sur deux montants de fer constituent un couchage parfait. Point de chaînes, point de menottes. Ces imaginations-là, il convient de les laisser à certains romanciers qui veulent, même au prix de la vérité, écrire des récits sensationnels.

Combien y a-t-il de « transportés » en Guyane ? Je le demande. On me répond :

« Dans les sept à huit mille. Les Français sont la minorité. Pas plus de quatorze à quinze cents.

— Alors, les autres ?

— Ce sont des Arabes, des Marocains et, plus encore, des Espagnols, des Russes, des Polonais, des Italiens. Gens sans aveu dans leur pays, ils sont venus dans le nôtre, soi-disant pour trouver du travail mais surtout pour faire un mauvais coup.

— Et ce joli monde nous coûte ?

— Quarante millions par an... »

Que deviennent les transportés au pénitencier ? Les spécialistes — ou ceux qui se font passer pour tels — maçons, peintres, couvreurs, restent à Saint-Laurent à moins qu'on ne les envoie à Cayenne, où ils sont affectés aux « travaux ». Les autres gagnent les camps. Quelques-uns, parmi ceux qui se conduisent bien, sont placés comme domestique chez

les fonctionnaires, les colons. Ce sont les « garçons de famille ». Tous sont des criminels. Dans l'une des maisons où j'ai été reçue, le cuisinier avait été condamné pour empoisonnement. Quels ingrédients empotait-il et, mystérieusement, mitonnait ? Rien n'était aussi délectable que ses plats. On pouvait les manger sans crainte. Il est extrêmement rare qu'un « garçon de famille » commette quelque délit. Mais les surveillants au pénitencier et ceux que leurs fonctions y appellent sont continuellement exposés. Deux médecins, récemment, ont été tués dans l'accomplissement de leur devoir.

L'un a été étranglé parce qu'il refusait de porter comme malade un bagnard qui était un simulateur. L'autre a reçu un coup de couteau comme il auscultait un patient.

Que les crimes au bagne ne soient pas plus fréquents, qu'il n'y ait pas de révoltes, on s'en étonne. Pour vingt-cinq transportés, on ne compte qu'un gardien. Encore n'a-t-il qu'un revolver et les bagnards cachent tous une arme qu'ils se sont fabriquée :

« Ce qui nous sauve, me dit l'un des surveillants, c'est qu'au fond, ces gens-là sont lâches. Un soulèvement ne peut aboutir. Il se trouve toujours un dénonciateur pour vendre la mèche.

La nuit où le courrier arrive, nul ne se couche, à Saint-Laurent. Dormir, quand on

peut causer avec des Français qui viennent de France !

Dans le bar du *Biskra*, on sable le champagne, on vide les verres de punch. Sur le pont, ce sont d'interminables palabres. Le tout Saint-Laurent s'y trouve. J'ai écouté ses propos, j'ai recueilli ses réflexions et voici qu'une image se forme en mon esprit. Étrange et faite pour surprendre, je ne l'en adopte pas moins, car je la crois juste : la Guyane, c'est la poule aux œufs d'or. Tuée absurdement, chaque fois qu'elle commence de rapporter, toujours elle ressuscite.

En 1854, un métis indien, Paoline, qui cherchait de l'or pour son compte, en découvre dans les sables d'un affluent de l'Approuague. La population se rue dans la région. L'exportation du métal précieux a lieu. Que fait le gouvernement guyanais ? Il impose des taxes élevées. Les chercheurs s'y soustraient en faisant passer les pépites extraites chez les Hollandais, nos voisins.

La Guyane possédait, dans ses forêts, d'innombrables peuplements de balata dont le latex est supérieur à celui de l'hévéa. Vers 1920, les cours du caoutchouc deviennent très élevés. Tandis que la Guyane hollandaise, plus prévoyante, édictait un règlement pour l'exploitation rationnelle du balata, la Guyane française saignait ses arbres à blanc, détruisait les jeunes pousses. Les balatas ont péri.

Cependant, la poule aux œufs d'or pond de nouveau. Dans les épaisseurs forestières du pays croît le bois de rose. Durant les années qui viennent de s'écouler, pas un courrier n'a quitté la Guyane sans emporter ses sept à huit tonnes d'essence précieuse. Aujourd'hui le Brésil nous concurrence : main-d'œuvre moins chère chez lui, communications plus faciles; le Japon cultive, dans l'île de Formose, une plante herbacée : le cheüi-oil. Moins fine et un peu camphrée, — mais les Allemands travaillent à la « décamphrer », — elle est d'un prix peu élevé. Les parfumeurs l'emploient exclusivement et il y a, à Cayenne, dans les hangars, pour 4 millions d'essence de bois de rose dont personne ne veut !

Une quatrième fois, la poule consent à pondre. Les Guyanais s'avisent, enfin, que le pays possède dans son immense étendue les arbres les plus variés. Une exploitation forestière s'est fondée. On m'a dit :

« Vous devriez la visiter. Elle se trouve au camp Godebert. Un « lorry » viendra vous prendre. Soyez prête de bonne heure, demain matin, à cinq heures et demie.

IV

Le crépuscule règne encore quand je gagne l'appontement. Point de « lorry ». Je m'assieds sur un banc, au bord du fleuve ; la vie semble

s'être retirée de ses eaux ; cependant, une activité sourde les anime. Sans merci, elles mènent leur travail patient, dévastateur ; elles rongent leurs rives, elles en charrient les terres vers l'océan. Cela, depuis que le monde existe.

Un souffle de vent passe sur le fleuve, une odeur fraîche de verdure m'arrive. L'immensité du jour semble fleurir. Une lumière enchantée court sur les flots ; ils deviennent d'or, ils ont des reflets roses.

A l'ombre des arbres, un banc voisin du mien est occupé par des bagnards. J'évite de les regarder ; cependant parfois, c'est plus fort que moi, je me retourne brusquement comme s'ils m'épiaient ; mais non ; leurs yeux jouissent de la beauté du fleuve. Paisiblement, ils fument une cigarette. Pour des criminels, l'expiation est douce. N'empêche qu'à l'étranger, une certaine presse nous reproche de traiter trop durement nos transportés.

Une lueur de feu flambe à l'horizon. Un prodigieux ballon rouge surgit d'un seul coup, incendie les nuages, embrase l'air. Un des bagnards s'étire en bâillant. Sur les rails qui aboutissent à l'appontement, un roulement régulier grandit. Le « lorry » arrive.

Un jeune homme en saute. C'est le fils de M. Vakenheim, le directeur de l'exploitation forestière. Il va m'accompagner, Sur le banc du lorry, en mon honneur, on étend une couverture. Trois bagnards nous poussent à la

perche. Transportés de deuxième ou de première classe, ils font office de porte-clés. Leurs fonctions consistent à accompagner les corvées, à fouiller les hommes, à assurer le service de garde, à ouvrir et fermer les portes des cases.

Les dernières maisons dépassées nous sommes dans la campagne. L'air garde encore le goût de la fraîcheur nocturne. Quelques terrains plantés en riz appartiennent à des concessionnaires. Quand un « transporté » le demande et qu'il a de bonnes notes, l'Administration lui accorde une concession.

Nous courons entre deux murs de verdure, à travers la brousse. Ce n'est qu'une petite brousse coupée. Je la regarde avec dédain.

Une légère vapeur monte de la terre humide, tremble au pied des buissons. Est-ce une illusion? Voilà des marronniers! M. Vakenheim me rétorque :

« Ce sont des bois-canons. Leur tige creuse éclate à la chaleur avec une détonation formidable. »

Ma curiosité se réveille. Je suis venue pour voir des amarantes, des acajous, des courbarils, des *ébènes vertes* et je le dis; je suis venue pour les singes, les serpents enroulés autour des troncs; je veux des oiseaux merveilleux, des oiseaux couverts de rubis, de saphirs, d'émeraudes et qui crient leur joie dans la lumière. Je veux des papillons d'azur, j'exige des fleurs

énormes, fantastiques, avec plus de couleurs que le prisme...

M. Vakenheim sourit :

« Ne soyez pas trop pressée. La forêt fera de son mieux pour vous satisfaire. Ne croyez pas, cependant, que tout s'y trouvera réuni dans un tableau féerique. Ce sera mieux ainsi ; vous aurez le plaisir de la découverte.

Devant nous, s'étend la piste claire. Des fleurs couvrent les talus. Elles s'épanouissent ; elles ont des formes étranges ; des cornes, des becs ; elles déploient de larges ailes délicates ; elles présentent des houppettes, des filaments déliés ; elles sont taillées dans du cuir, découpées dans de la mousseline ou de la soie. Elles ont la couleur d'un manteau d'évêque, d'une robe de mandarin. Elles sont faites pour émerveiller, pour éblouir, pour charmer.

Le lorry stoppe :

« Regardez, me dit mon compagnon, cet oiseau qui va d'un vol saccadé, entraîné par le poids de son bec énorme : c'est un toucan.

O déception ! L'oiseau que j'aperçois paraît brun. La brousse s'épaissit. Tout est noyé de végétation. Les bruits s'amortissent. On n'entend que le « brouttement » des roues du wagonnet sur les rails. Dans cette solitude verte, les arbres, les arbustes confondent leurs bras pour un embrasement mystérieux, souvent mortel. Des bouffées de pourriture, odeurs

de charnier végétal empoisonnent l'air ; mais voici que des parfums denses, massifs me frappent au visage ; quelques-uns sont délicieux, pénétrants, doux comme la présence d'une femme.

La piste s'allonge, monotone : les mêmes fleurs, les mêmes arbres. Adroitemment, les pousseurs manœuvrent leur perche. Sur un signe de M. Vakenheim, ils s'arrêtent :

« Vite, madame, à votre droite, un vol de perroquets. » Pour le coup, je proteste :

« On croirait des corbeaux.

— Parce qu'ils passent haut et que vous les voyez par en-dessous, détachés sur l'azur du ciel.

— Alors, les perruches... Pour l'amour de Dieu, ne me dites pas...

— En voici un tourbillon. Entendez-les jacasser.

— On jurerait de gros moineaux.

— Naturellement, elles volent trop loin de vos yeux... »

Hélas ! cette promenade dont je me promettais merveille, quel titre lui donner, sinon « la forêt vierge ou les illusions perdues ».

« Pour s'intéresser aux forêts, dit M. Vakenheim, il faut les connaître, les aimer. Jusqu'à présent, aucune exploitation régulière n'avait été faite en Guyane. De temps à autre, les Boschs coupaient des bois de couleur : amarantes, amourettes, satinés, rubanés et ve-

naient les vendre à Cayenne. Ils coupaient à tort et à travers, sans jamais s'éloigner des rives du fleuve.

Après la guerre, nous sommes quelques Vosgiens qui nous sommes associés et avons fondé la Société des bois de la Guyane. Un principe nous guidait : « Si chaque Français mettait 10 p. 100 de sa fortune dans une entreprise coloniale, le pays n'aurait plus besoin de s'adresser à l'étranger. Il posséderait les matières premières nécessaires à ses besoins. » L'exploitation commença avec des capitaux modestes. La folie de la plupart des entreprises tentées en Guyane a été, trop souvent, dans un pays aussi vaste que le tiers de la France, de vouloir tout embrasser à la fois et avec des ressources insuffisantes. En matière de colonisation, il convient de procéder par rayonnement. La dissémination des efforts en des endroits éloignés de tout centre habité a toujours été funeste.

Tandis que M. Vakenheim parle je pense à la race à laquelle il appartient, à son milieu : mi-artisan, mi-bourgeois. Instruit suffisamment pour aller de l'avant ; mais assez rude encore pour ne pas reculer devant une tâche manuelle. Je dis : « Vous avez obtenu une concession forestière ; mais, pour la main-d'œuvre, comment avez-vous fait ?

— L'administration pénitentiaire nous fournit 230 transportés. Nos débuts ont connu un

cruel déboire. C'était l'époque où la France réparait ses régions dévastées. Le Ministère nous a passé une importante commande de bois débités ; mais, à peine le contrat signé, le ministre, comme un service, nous en a demandé la résiliation.

« Quel dommage pour nous ! L'exécution du contrat nous aurait valu une consécration officielle et pratique. Nos bois mis à l'épreuve auraient montré leur excellence.

« Jusqu'ici, en effet, ils ont été discrédités. Que ne vous a-t-on pas affirmé, je parie, à leur sujet !

— On m'a dit : ils jouent ; ils sont excessivement durs : les ébénistes y ébrèchent leurs outils. »

M. Vakenheim hausse les épaules et, vivement :

« Médisances ou, plutôt, calomnies ! Quel bois ne joue pas si on néglige de le laisser sécher ? Quant à ce qui est de la dureté, l'outillage existe pour la vaincre. Ce qui est vrai, c'est que les bois de la Guyane sont supérieurs aux meilleurs bois d'Europe. Ils résistent mieux au temps et à la rupture. Deux pièces d'angélique et deux pièces de chêne ont été placées, pour expérience, en 1834, dans le corps des vaisseaux *Eylau*, *Hector*, *Navarin*, *Castiglione*. Quelques années plus tard, le chêne était complètement pourri ; l'angélique était en parfait état.

« D'autres essais ont été réalisés. Après six mois dans du fumier, le chêne se trouve perdre 32 p. 100 de sa résistance, le courbaril 12, le balata 10, l'angélique 5, l'amarante et le wacapou : zéro. »

M. Vakenheim s'exprime avec la précision d'un homme de science. Il parle avec aisance. Quelle chance pour moi de l'avoir comme guide !

« Ces forêts de la Guyane que nous commençons à peine d'exploiter, elles sont, pour la France, une réserve de richesses prodigieuses. Elles nourrissent des futaies plusieurs fois séculaires, elles sont peuplées d'essences d'une variété qui n'existe nulle part ailleurs, elles réunissent les qualités les plus diverses, les plus appréciables.

« Le meilleur de nos bois d'œuvre est l'angélique. Est-ce que ça vous intéresse que je vous conte son histoire ? Elle est curieuse ; elle prouve à quel point les mots exercent une influence sur l'esprit des hommes.

« L'angélique est un arbre imposant. Rien de commun avec la plante dont on mange les tiges confites dans du sucre. Tant qu'on lui conserva son nom, personne n'en voulait sur les marchés européens. On le baptisa « teck de Guyane » en raison de ses analogies avec les autres bois de teck. Aussitôt, il fut apprécié par les acheteurs. On reconnut qu'en raison de son imputrescibilité il convient spécial-

lement aux constructions navales, aux pilotis, aux travaux d'écluse. On commence à l'employer, avec succès, pour la fabrication des fûts et des tonneaux. Il colore heureusement le rhum. Au bout de dix ans, il est aussi sain qu'au moment de la livraison, aucune trace de moisissure.

« Quel avenir pour notre teck dans tous les travaux de menuiserie extérieure ! Il semble éternel. Je vous montrerai des cabanes construites, il y a plus de cent ans, dans des endroits marécageux, elles vous feront l'effet d'être neuves.

« Le wacapou dont je vous parlais tout à l'heure est, avec le teck, le meilleur de nos bois durs. Ses fibres, qui sont droites, présentent, dans tous les sens, une grande résistance.

« Le cèdre gris qui ne ressemble point à l'arbre que vous nommez ainsi en France, est un excellent bois de sciage que nous pouvons vendre, rendu à la métropole, meilleur marché que les bois similaires européens. Il se prête à tous les usages communs, il prend bien le vernis et se laisse débiter non moins facilement que le *chawari* d'un aspect blanc rosé, parfait pour le charronnage.

« Et quels meubles magnifiques aux tons chauds et harmonieux, au grain serré, un ébéniste, un artiste ne peut-il pas réaliser avec nos amarantes ou bois violet, nos courbarils

dont la couleur d'un brun rougeâtre fonce en vieillissant, nos acajous, nos bois-serpent qui, sur un fond clair, présentent le déroulement d'un large ruban marron, avec nos satinés, veinés, polis comme du marbre et parés de reflets, d'ombres miroitantes. »

Sans que M. Vakenheim ait fait signe aux pousseurs, ceux-ci s'arrêtent. Du vaste plateau où nous sommes parvenus, le regard plonge dans des ravins, dans des vallées, dans des profondeurs vertes où jamais le soleil ne pénètre.

La terre brûlée a une âcre odeur ; un oiseau passe et jette son cri rapide, son cri de feu. Des baraquements ont été édifiés ; des allées limitent des plates-bandes où croissent quelques fleurs, des légumes : ignames, girau-monts, choux-chine propres à faire la soupe.

Plusieurs centaines de « transportés » vivent au camp Godebert. En ce moment, ils travaillent dans la forêt.

Des wagonnets les ont menés au chantier, à six heures du matin. Par jour, ils doivent couper un stère de bois. « En travaillant modérément, me dit un surveillant, ils ont achevé leur tâche à onze heures. Les plus actifs l'ont finie à neuf heures. Tout l'après-midi, ils sont libres.

— Comment cela ? Ils font ce qu'ils veulent ?
— Parfaitement. Quelques-uns retournent au

chantier où le travail supplémentaire est payé en gratifications sous forme de marchandises : tabac, chocolat, lait condensé... D'autres font la sieste et musent ; certains vont chasser les papillons. L'Administration l'interdit, mais allez donc surveiller un homme dans la brousse ! » Attraper un de ces merveilleux papillons digne d'être monté en bijou requiert de l'adresse.

Dans la forêt, le « chasseur » abat des broussailles pour ménager une coulée où construire un mirador. Celui-ci lui appartient et prend son nom : « le mirador à Julot, le mirador à Charlot »... Les bonnes places se payent jusqu'à 100 francs ; un chasseur gagne 10 à 12 francs par jour.

Que fait le bagnard de cet argent ? L'Administration lui défend d'en avoir et il doit se garantir contre les tentatives de vol de ses camarades. Ingénieux, il a inventé le *plan*. C'est son porte-monnaie.

Imaginez un tube en fer-blanc ou en aluminium mesurant dix centimètres et gros comme le pouce. Le plan s'introduit dans la partie du corps que l'on devine. Certains bagnards portent jusqu'à deux plans. L'un contient de l'argent sous forme de billets étroitement roulés, l'autre renferme un outillage d'évasion : scie à métaux, tournevis...

S'évader, « jouer Rip », selon l'argot du lieu est, en effet, l'idée fixe de tout bagnard. Quitter le camp, sans donner l'éveil, n'est pas bien

malaisé puisque, dans la journée, les forçats sont libres. Une disparition ne peut être constatée que le matin ou le soir, lors de l'appel, et, à deux cents mètres, dans la forêt, l'on est aussi invisible que si l'on était à cent lieues.

Toutefois, il est rare qu'une évasion réussisse. Les dangers qu'elle présente sont nombreux. Qu'un coup de vent, un coup de mer se lève sur le Maroni et le radeau fabriqué par le bagnard se retourne. L'homme parvient-il à gagner la rive, il se trouve sans vivres. Puis, dans la brousse, il y a les fauves, les serpents. Il y a les autres forçats évadés qui n'hésitent pas à tuer un camarade pour lui voler son plan.

L'évasion, presque toujours, c'est la mort ou le retour au bagne, la condamnation à plusieurs mois de cellule.

Nous avons repris place dans le « lorry ». Commence alors une course fantastique. Sommes-nous transportés dans une autre planète ? Nous glissons dans une lueur d'aquarium, entre des colonnes lisses aux branches puissantes, à la voûte impénétrable. L'ardent soleil, la terre grasse accroissent la force de ces géants forestiers ; les rafales de l'hivernage s'abattent sur eux, sans les ébranler. Pas un souffle sous les grands feuillages d'un vert sombre. Le corps s'alourdit ; mais, en même temps, les sens s'aiguisent. L'odorat devient

subtil pour distinguer les odeurs, l'ouïe se tend pour percevoir les sons ; autour de nous dansent les maringouins. Chacun d'eux, gentiment, veut nous faire cadeau de la malaria. Je les nargue ; j'ai pris de la quinine. Des lianes flottent mollement d'un tronc à l'autre ou tombent vers le sol, rigides, verticales : cordes d'une harpe gigantesque sur laquelle les singes donneront des concerts. Pour l'instant, ils sont invisibles. De l'aube au crépuscule, l'immense forêt sommeille. Un lourd silence l'accable.

Le rail file sous des arbres que M. Vakenheim me nomme au passage : un acajou, un cèdre, un courbaril, un wacapou... Parfois, l'un d'eux dresse un squelette couleur de craie et d'aspect friable. Les termites ont mangé son cœur dur, son cœur profond. Quelques autres continuent de porter loin et haut une ramure majestueuse qui semble intacte. Le « chercheur d'arbres » ne se laisse pas abuser par les apparences. Attaqués dans leur chair vive, il s'effondrent au moindre choc. Déprédatations, ravages des termites qui nous paraissent effarants et surnaturels parce qu'ils sont toujours secrets.

Un parfum d'écorce fraîche monte vers nous. L'espace devient bruyant : « Ho ! ho ! » Le cri des bagnards quand ils poussent une bille de bois et accordent leurs mouvements.

L'endroit où ils travaillent forme une manière de clairière. Ils sont une dizaine ; ils

ont quitté leur bourgeron, leur torse bruni est brillant de sueur ; je vois leur face rasée et blême et, quand ils croient que je ne les observe pas, ces regards qui se portent sur moi, comme des coups. Les muscles tendus, l'échine arc-boutée, ils manœuvrent, à l'aide de crampons, un géant ébranché, une masse formidable qui pèse plus de deux tonnes. Sur un plan incliné, ils le hissent jusqu'au wagonnet.

Par un chemin de halage, les buffles amènent les grumes. Leur peau a exactement la couleur, la matité d'un cuirassé de guerre. Elle est si épaisse — quelle chance, pour eux — qu'aucun insecte ne la peut traverser. Le poitrail large, les cornes noblement arquées, leur puissante encolure engagée dans le joug, ils cheminent comme une force aveugle qu'un homme guide. Ils ne sont pas les fils du pays ; ils sont venus d'Asie. Sous leur apparence sauvage et brutale, ils sont doux et sobres. Ils font un travail dont un bœuf serait incapable.

La bille chargée, les bagnards vont vers une autre pièce de bois. Elle résiste ; on la dirait collée à la terre grasse, incorporée à elle ; mais les hommes la soulèvent d'une même cadence des épaules et des bras. Sous leur poussée conjuguée, lourdement elle roule sans bruit. Quand elle est parallèle à la voie ferrée et qu'il faut la hisser sur le plan, l'équipe donne l'effort final.

L'assemblée des grands arbres où passe l'esprit mystérieux du sol, la lueur verdâtre du jour, l'horizon fermé de quelque côté qu'on se tourne, le ciel invisible comme s'il était devenu trop haut, trop lointain, le groupe des buffles pesants au souffle rude et ces hommes demi-nus, armés de crampons, ces hommes en face desquels je tremblerais d'an-goisse si, soudain, je me trouvais seule, tout s'unit pour prêter à cette scène une apparence hallucinante, inoubliable.

Les grumes amenées jusqu'aux rives du Maroni, reste à les embarquer pour l'Europe. Malgré sa bonne volonté, la Compagnie Transatlantique ne peut en prendre sur son paquebot qu'une quantité insuffisante. Qu'on songe que, depuis 1926, nos marchés sont approvisionnés régulièrement en bois guyanais, à raison de dix mille tonnes de bois d'œuvre par an :

« Nous affrétons des voiliers, explique M. Vakenheim. Malheureusement, on n'en trouve plus qu'un très petit nombre. Ceux des pays scandinaves ont un faible tonnage ; leur trafic d'ailleurs est assuré. Toute l'année, ils transportent les bois norvégiens.

— Restent les voiliers français disponibles.

— Oui ; une demi-douzaine. Ils jaugent de deux à trois mille tonnes et font, pour nous, la navette entre Saint-Laurent du Maroni et

Le Havre, principal marché des bois. Le port de Saint-Laurent, naguère, avait deux appontements : l'un pour le commerce, l'autre pour l'Administration pénitentiaire. L'appontement du commerce est dans un tel état de délabrement qu'il est inutilisable. En Guyane, c'est ainsi : insouciance administrative, opposition des partis politiques, on ne crée rien et ce qui existe, on néglige de l'entretenir... Conséquence en ce qui nous concerne : les bateaux de commerce sont forcés de faire leur chargement à l'appontement pénitentiaire ; mais celui-ci est encombré. Les voiliers qui doivent céder la place aux courriers officiels sont contraints de se déplacer en rivière. Ces déplacements et l'inactivité qui s'ensuit entraînent des surestaries, des dépenses. Un voilier coûte deux mille francs par jour. Ajoutez, qu'à cause des courants du Maroni, de sa passe dangereuse, il faut un remorqueur pour amener le voilier en haute mer. Ce remorqueur, on ne peut pas toujours se le procurer à temps. Le voilier doit l'attendre. Nouvelle perte d'argent.

— Que faire ?

— Se débrouiller. Rien ne s'obtient sans effort aux colonies ; en Guyane, spécialement ; mais aucun effort bien mené n'est perdu. Nous avons créé un appontement dans une crique voisine de Saint-Laurent : la crique Balaté... »

Un lorry et des pousseurs m'y ont conduite. Quelle surprise ! A peine ai-je roulé une heure que je puis me croire en pleine Afrique équatoriale. Rondes comme des ruches, couvertes en paille de wara, des huttes se dressent dans une clairière. Le plein jour les éclaire d'une grande force bleue. Les eaux lourdes du fleuve glissent entre les palétuviers sans apporter de fraîcheur ; il y a au-dessus d'elles un continual tremblement de l'air, un tremblement brûlant où dansent les moustiques. Des avortons m'entourent. Sur leur corps ténébreux, les rayons du soleil allument de noirs éclairs. Les enfants exhibent de grosses bedaines dont la rotundité, chez les fillettes, est accentuée par une extraordinaire cambrure des reins. Vue de profil, cette cambrure est à l'aplomb du menton. Les femmes mettent leur élégance dans des tatouages en relief : dessins géométriques parfaitement réguliers, souples arabesques. Celui qui a fait cela est un artiste et la patiente a été courageuse. Il faut souffrir pour être belle !

Hormis une ceinture, rien n'empêche de voir l'anatomie des hommes. Celle de l'Apollon du Belvédère est plus parfaite. Jambes de pygmée, torse de géant. Leurs biceps sont formidables. Jamais, les Boschs ne marchent. Leur vie s'unit à celles des fleuves, des rivières ; ils en aiment les continuels dangers ; ils en connaissent les « sauts » ; ils y lancent leurs

pirogues fragiles. Chez eux, le réflexe agit instantanément. M. Vakenheim me dit :

« Plus d'une fois, mon piroguier m'a rassuré : « Laisse-toi faire ; si la pirogue se retourne, je te sauverai. » Il m'aurait pris par la peau du cou, m'aurait arraché au gouffre, ou nous aurions péri ensemble, ce qui est une manière de consolation.

Les Boschs sont les entrepreneurs de la navigation fluviale en Guyane. Le trafic avec l'intérieur du pays se fait par leur intermédiaire. C'est un monopole né de l'usage. Le Gouvernement français verse une subvention à leur chef. Celui-ci, c'est le « grand man » ou « grand homme ». Les jours de cérémonie, il endosse une défroque militaire. La dynastie se continue, non de père en fils, mais par la voie maternelle, celle de la « grand'mama ». On me présente cette dernière. Elle est accroupie à même le sol, devant sa hutte, près d'un feu de brindilles. Elle rapetasse un morceau d'étoffe. Elle s'y prend assez adroitement et tire ses aiguilles, son fil, d'un coffret en bois à casiers qui, cela étonne dans cette vie sauvage, vient de Paris, du Bon Marché.

Non loin d'elle, un de ses sujets extirpe avec un couteau ébréché les chiques qui se sont logées entre les orteils d'un enfant négillon. Le petit hurle et se tortille comme un ver ; mais l'opérateur le maintient rudement.

Quand nous faisons mine de partir, tout ce

monde se lève et la tête rejetée en arrière, pour nous regarder, avec des yeux luisants, parents et enfants implorent du tafia. Les Boschs peuvent nous être reconnaissants : le vice de l'alcool, ils nous le doivent.

De Saint-Laurent du Maroni à Cayenne, il n'y a pas plus de deux cent cinquante kilomètres. Faute de route carrossable, il faut aller par mer. La traversée dure vingt-quatre heures et, presque toujours, est mauvaise. La côte de la Guyane est bordée de récifs. Qui ne connaît de nom les îles du Salut, l'île du Diable, le rocher de l'Enfant Perdu.

Sur le pont du *Biskra*, le Norvégien et Bichette disputent sur Cayenne :

« C'est un petit ville charmante, proclame le Norvégien. Les habitants sont doux ; les maisons sont très vieux avec des dallages de marbre J'ai vu énormément des villes coloniales, je préfère Cayenne.

— Vous n'êtes pas difficile, ricane Bichette. Cayenne est affreux ! Cayenne est triste.

— Pourquoi triste ?

— Rien que ses rues dont la chaussée est rouge.

— Hé bien, rouge ? La grise couleur, la noire couleur, je dis : c'est triste ; mais le rouge couleur, je dis : c'est splendide !

— Et les maisons qui ont la lèpre, et les cabanes à lapins des noirs ! »

Du coup, le Norvégien se redresse. Et tourné vers moi :

« Ne l'écoutez pas, madame, Cayenne, il est délicieux ; la campagne, il est délicieux. Il y a le lac Rorota : *elle* est énorme. On va en voiture jusqu'à son pied et *elle* donne à la ville une eau délicieuse.

— Et les moustiques, interroge Bichette, les trouvez-vous délicieux également ?

— Ah ! madame, je suis « vérace » : des moustiques, il y a. Mais, vous n'avez pas la forte tête ; vous, rien supporter.

— Et vous, trouver tout parfait ! »

Point d'hôtel à Cayenne. Les rares voyageurs qui y passent logent à l'hôpital ; mais le gouverneur, M. Siadous a été prévenu de mon arrivée. Aimablement, il m'a fait préparer une chambre dans la maison de son chef de cabinet et invitée à prendre mes repas au Gouvernement.

Il est à peine sept heures quand nous débarquons. La jeune lumière, même en ce pays ardent, est encore douce. Les moustiques dorment ; les maringouins ne sont pas réveillés. Les rouges chaussées que réprouve Bichette présentent des tons roses dont la fraîcheur contraste avec les verdures aux tons épais. Jalousies tirées et maisons basses, la capitale guyanaise au passé héroïque a l'apparence paisible d'un bourg provincial. Dans les

« cabanes à lapins » des Noirs, on voit, par les portes ouvertes, briller toute une verroterie : suspension, vases à pendeloques. Sur la place des Palmistes, les palmiers dressent leurs colonnades. La maison du Gouvernement la ferme sur un de ses côtés. Elle ne se donne pas les airs d'un palais officiel, elle n'arbore pas de fronton dorique, ionique, ou corinthien, Dieu merci ! Coiffée d'un bonnet de tuiles brunes, elle a l'air d'une vieille chose de chez nous ; elle fait penser — cela surprend, d'abord, sous le ciel des tropiques — à une habitation seigneuriale et tourangelle. Les Jésuites l'ont construite, jadis, pour leur usage. Sur la cour intérieure, elle développe de longues ailes, elle prend une espèce de majesté. Le jour, où l'on aura mis bas une fâcheuse amorce de colonnade commencée par un des précédents gouverneurs, elle retrouvera sa vraie physionomie accueillante et sans prétention.

La maison du chef de cabinet n'est séparée de celle du Gouvernement que par la largeur de la rue. Elle est en pierre de taille, elle a des persiennes : grand luxe en ce pays. Avec son perron à rampe de fer, ses arcades, ses longs vestibules elle offre un air vieillot qui amuse. L'air chaud qui monte du jardin est chargé d'une odeur que je ne parviens pas à définir. Trop de fleurs qui me sont inconnues. La chambre qu'on m'a réservée est immense ; le lit est entre les deux fenêtres : un honnête

lit d'acajou ; le guéridon, les fauteuils sont Louis-Philippe. Tout ici a bien près de cent ans ; tout, aussi, avoue la pénurie financière du pays : les peintures s'écaillent, les portes ont pris trop de jeu. Au palais du Gouvernement, c'est pis encore. Comment réparer ? L'argent manque.

A la fin du XVIII^e siècle, la petite ville de Cayenne fit éclater le corset de ses fortifications devenu trop étroit ; mais bien des souvenirs y sont restés de jadis. Des maisons à auvent, à lucarnes ont été habitées par les déportés du Directoire. La plupart d'entre eux moururent en Guyane : fièvres et épuisement. Ceux qui survécurent racontèrent leurs souffrances. Ces récits renforçèrent le souvenir sinistre laissé par l'expédition de Kourou.

Rien de plus fou que celle-ci. Sous le ministère de Choiseul, 15.000 Français s'embarquent pour la Guyane. Des paysans ? Non pas. Des commerçants, des cadets de famille, des gentilshommes ruinés. On leur a dit : « La Guyane, c'est le paradis terrestre. » Ils débarquent sur une plage sablonneuse, à l'embouchure du Kourou. Ils ont emporté le superflu et négligé le nécessaire. Dans les échoppes que l'intendant Chauvallon fait construire en hâte, on trouve de la poudre à la maréchale, des mouches et jusqu'à des patins. Des patins, parce qu'il en fallait au Canada.

Cependant, les provisions apportées d'Europe s'épuisent. La famine sévit, les maladies s'abattent. Il aurait fallu défricher, planter, semer et l'on a paradé. Un an ne s'est pas écoulé que 13.000 des débarqués ont péri.

Pourtant, il faut le répéter : le climat guyanais, son sol furent pour bien peu dans un tel désastre. En n'importe quel lieu de la terre, la même façon d'agir, les mêmes privations eussent produit les mêmes malheurs.

Étonnante ou plutôt, admirable obstination française : depuis l'année 1626, où des marchands rouennais vinrent s'installer sur les bords de la rivière Sinnamary, les entreprises se sont succédé en Guyane. Les promesses du sol y sont si belles ! Comment expliquer leur échec successif ? Sur le conseil du gouverneur, j'ai été trouver M. Mordacq, chef du service des ponts et chaussées. C'est un Martiniquais, un jeune ; depuis plusieurs années, il habite Cayenne.

Il parla longtemps sans s'exalter ; il parla comme quelqu'un qui connaît à fond et par le détail la question qu'il traite. De temps à autre, il se levait pour déployer une carte, un plan, me passer un document que je compulsais :

« Vous voulez savoir pourquoi on a échoué, constamment en Guyane ? Quelques mots suffisent pour l'expliquer ; absence de programme ordonné, manque d'organisation, instabilité de nos institutions et, par suite, divergence de

vues des administrateurs qui se succèdent.

« La plupart des colons qui viennent ici, la plupart des compagnies qui s'y installent n'ont jamais eu qu'un but : tirer du pays un profit immédiat. Ils ne veulent pas comprendre qu'en employant une partie de leurs bénéfices à créer des routes et des villages, ils ne développeraient pas seulement le pays, ils développeraient la prospérité de leur exploitation, s'assureraient une main-d'œuvre plus nombreuse et rendraient plus facile le transport de leurs produits... Avez-vous entendu parler de Malouët ?

— L'administrateur de la Guyane, à la fin du XVIII^e siècle ? J'ai lu ses Mémoires.

— Ce fut un prodigieux animateur. Arrivé dans le pays, il est frappé de la stérilité des tentatives qui y ont été faites. Cependant, à côté, la Guyane hollandaise est prospère et les Hollandais, au début, s'y sont trouvés aux prises avec de terribles difficultés. Malouët se rend à Surinam et visite la contrée. Il y voit, comme il le dit, des gens qui ont été obligés de se loger dans les marais, c'est-à-dire dans les terres basses dont la zone, en Guyane hollandaise, est bien plus profonde que chez nous. »

« Ils y ont creusé des citernes voûtées, en briques, pour avoir de l'eau potable ; ils ont été chercher, fort loin, les bois de construction ; patiemment, ils ont attendu deux ans, trois ans que leurs vases soient desséchées avant

de pouvoir y récolter des vivres (1); mais ils avaient l'avantage d'être guidés par d'habiles techniciens. Leur courage, leur fermeté, ils les puisaient dans l'assurance des résultats qui leur avaient été prédits.

« Peu à peu, une vérité s'impose à Malouët : tout a toujours tourné à des désastres chez nous parce qu'on s'y est privé de la compétence des hommes de l'art, parce qu'on a négligé la question de l'assainissement qui est à la base de la colonisation tropicale...

Malouët demande au gouverneur de la Guyane hollandaise de lui indiquer un ingénieur agricole. On lui donne Guisan. C'est un Suisse, mais il a longtemps vécu en Hollande, il y a appris la méthode de desséchement pour les terres au-dessous du niveau de la mer ; il l'a vu appliquer dans la colonie de Surinam.

« Accompagné d'une mission, Guisan explore, à l'est de Cayenne, la côte de Caux, ainsi appelée du pays d'origine de son ancien propriétaire. Entre le pied des montagnes et la mer, s'est formée, par le lent travail des siècles, une plaine composée des alluvions que charrient les fleuves et des vases qu'entraînent les grandes marées. Ces « terres basses », Guisan les juge les plus fertiles de la colonie et conseille un canal intérieur qui longera la côte pour aboutir

(1) On désigne ainsi certains légumes indigènes.

à l'embouchure du fleuve Approuague. L'entreprise est gigantesque. On l'amorce. Elle n'aboutit pas, faute de continuité dans l'effort. Malouët doit se borner au desséchement de la pointe qui limite l'embouchure de l'Approuague sur la rive droite. Dans cette région, nommée, aujourd'hui encore, celle de Guisanbourg, de vastes plantations de canne à sucre sont créées. Quelque chose d'humain commence. On édifie une usine : la plus importante de l'époque. Ainsi Malouët et Guisan veulent-ils prouver aux colons que la région des « terres basses » convient mieux à la culture de la canne que celle des « terres hautes » qu'on a, jusqu'alors, essayé de mettre en valeur. Le sol, très fertile, durant les premières années, ne tarde pas à y devenir stérile, malgré les engrais.

— Pourquoi ? »

La réponse vient tout de suite : nette, révélatrice :

« En Guyane, les « terres hautes » sont constituées par du sable ou une argile ferrugineuse, compacte, localement appelée « roche à ravets. »

— Ressemblance de couleur, j'imagine.

— Sans doute. Sur les « terres hautes », la couche d'humus donne l'illusion d'une excellente terre végétale. On la déboise ; on l'ensemence, on la plante ; mais les pluies torrentielles du pays emportent cette couche d'humus au profit des « terres basses ». Au

bout de peu de temps, « l'Habitant » ne trouve plus que la roche à ravets.

— Il le constate et renonce.

— Non ; il s'entête ; il suppote les dépenses qu'il a faites pour le déboisement, la mise en valeur. D'ailleurs, comme le disait Guisan : « Tout nouveau régime de culture rencontre « des contradicteurs : c'est un mal de tous les « pays. Soit envie, soit ignorance, partout, il y a « des gens qui ont la manie de s'élever contre « ce qui s'écarte de leur routine. Ils semblent « craindre que l'on parvienne à leur faire du « bien... »

Le silence du bureau où nous sommes n'est troublé que par le bruit de nos paroles, par le tapotement d'une machine à écrire. Dans la pièce voisine, une « dactylo » travaille. Elle est entrée un instant. C'est une jeune fille de couleur. Ses yeux dorés ont une clarté intelligente et leur sclérotique brille comme un émail dans sa petite face sombre et douce.

M. Mordacq signe les lettres qu'elle lui présente. Puis, revenant au sujet qui nous intéresse :

« Nous nous flattions d'avoir inventé la propagande. L'intendant Malouët ne connaissait peut-être pas le mot, il mettait en pratique la méthode. A maintes reprises, il réunit les « Habitants » en assemblées.

« Plus vous multipliez les cultures en « terres hautes », dit-il, plus elles se dégradent. Aussi,

la population, le commerce ont toujours été en décroissant en Guyane. Vous errez de montagne en montagne, abandonnant votre ancien domicile lorsque vous arrivez au tuf et établissant de nouvelles terres qu'il faut abandonner encore... » Il expose les résultats obtenus dans les « terres basses ». Interrogeant chaque colon, il leur demande :

« Quel est le rendement de vos roches à ravets ? »

Chiffres en main, il les force à reconnaître le néant de leurs efforts. Il trouve, dans sa conviction, les paroles qui suscitent les actes, les ordonnent. Malheureusement, au bout de deux ans, il tombe malade et rentre en France.

— Il laisse Guisan ?

— Oui, et, durant dix années, celui-ci continue ses travaux d'asséchement, de mise en valeur. Les colons, enfin convaincus, se mettent à cultiver les terres basses. Les champs de cannes, les plantations de rocou, de girofliers, de poivriers, de muscade s'étendent sur une partie de la côte de Caux, sur toute la rive de la région appelée l'île de Cayenne. La colonie prend un essor qu'elle n'avait jamais connu alors. »

Mais, c'est la révolution de « 89 ». La brusque suppression de l'esclavage. Les « Noirs » désertent les plantations qui retombent en friche. L'esclavage rétabli sous l'Empire, on tente de remettre en état la culture des terres basses.

On le fait, mais avec une activité moindre. Arrivent la Révolution de 48, la libération définitive des esclaves. Cette fois, les « terres basses » sont abandonnées irrémédiablement.

M. Mordacq veut que je me rende compte par moi-même. Nous montons en voiture. Le « garçon de famille » qui nous conduit est un assassin. Dans l'auto qui est fermée, il fume paisiblement, sans nous demander si cela nous plaît. D'où a-t-il l'argent pour ses cigarettes ? Les employeurs des « garçons de famille » payent quarante sous par jour : vingt à l'Administration pénitentiaire ; vingt au « transporté »... A ce prix, paraît-il, aucun bagnard ne consentirait à servir dans les maisons particulières. L'usage s'est établi — l'Administration ferme les yeux — de donner au « garçon de famille » une centaine de francs par mois. Comme il est nourri et défrayé, il peut s'offrir bien des douceurs. On jugera, peut-être, que ce n'est pas dans ce but qu'on l'a envoyé en Guyane...

L'auto file vers la banlieue sud de Cayenne. La lumière est brûlante. La route se déroule comme un ruban resplendissant. Nous gagnons la zone où s'élevaient les digues de protection construites par Guisan. On a cessé de les entretenir ; elles sont rompues ; les vannes tombent en ruines, les canaux sont comblés ; l'eau de mer a pénétré dans les terres ; au

lieu des cannes, des riches plantations de rocou, de manioc, de café et de poivre, je ne vois s'étendre et monter vers le ciel que les palétuviers au feuillage triste et sombre.

Plus loin, croupissent des eaux saumâtres qui sont un danger pour la ville de Cayenne. Dans la campagne, le village de Torcy, qui comprenait une église, un couvent de religieuses, plusieurs « Habitations », une sucrerie, une distillerie et deux cents ouvriers est à présent sous l'eau. Aux marées basses, à certaines périodes, on distingue les cercueils du cimetière, au milieu de la vase. L'église est complètement ensablée. De l'usine, on n'aperçoit plus que la cheminée. Loin dans les flots, on reconnaît quelques piquets de wapa qui formaient le revêtement de protection des digues.

Je murmure :

« Que de richesses englouties ! »

Et, à mes côtés, j'entends la voix de M. Mordacq :

« Des centaines d'hectares de terres basses étaient là, en plein rapport. Elles valaient des millions. Plus profondément dans l'intérieur, sur la rivière *la Gabrielle*, se trouvaient les « Habitations du Roy ». Chaque colonie avait ainsi une ou plusieurs demeures destinées à recevoir le Souverain au cas où il viendrait visiter ses domaines, ce qui, d'ailleurs, ne s'est jamais produit. Les « Habitations de la Gabrielle » rapportaient, en 1800, sous le Consu-

lat, 400.000 francs-or, au trésor. Que produisent-elles, aujourd'hui ? Zéro ! Tout y est retourné à l'état sauvage.

— Ne peut-on rien tenter, à présent ?

— On se propose d'assainir la région de Cayenne, de récupérer deux cents hectares de « terres basses ». Quelques travaux ont été commencés. On pensait les terminer en deux ans. L'argent manque. Tout dort. Ces travaux si urgents, Dieu seul sait quand ils seront finis ! »

A pied, nous suivons le tracé des digues. J'essaye de me figurer l'aspect qu'elles présentaient jadis. Leurs rives étaient plantées de cocotiers dont les racines fixaient le sol. Les longues plumes du feuillage ondulaient dans l'air bleu ; leur reflet léger tremblait dans les allées d'eau.

Nous longeons ce qui reste du canal de Laussat. On l'avait creusé comme collecteur de tous les marécages qui environnent Cayenne ; il contribuait à l'assainissement de la ville ; il servait de moyen de communication. Il n'est plus qu'une rigole dans la brousse épineuse.

A 1.800 mètres de là, sur la montagne Baduel, les Jésuites avaient bâti un hôpital. Le lieu était admirablement choisi. Un lac leur fournissait l'eau pure. Les terres alentour étaient en plein rapport.

Au sommet du morne, M. Mordacq connaît une source qui vit dans l'ombrage des grands

arbres. Ses eaux ferrugineuses aidaient au traitement des malades. Les Jésuites les avaient captées.

De leurs travaux nous ne retrouvons que quelques murs dont la pierre est rongée. Je le demande : Est-ce pour méditer sur des ruines qu'on visite une colonie ?

« Etes-vous bonne marcheuse ? m'a dit M. X... Pouvez-vous faire une promenade de deux à trois heures ? »

Sur ma réponse affirmative, M. X... a repris :

« Je viendrai vous chercher demain matin ; nous irons en voiture aussi loin que possible, nous poursuivrons à pied ; je vous mènerai aux ruines d'une des plus importantes sucreries de la Guyane. Ainsi aurez-vous une idée de la prospérité qu'a connue le pays. »

J'ai demandé qu'on me réveille à cinq heures. Précaution inutile. Dans la maison hospitalière qui m'abrite je n'ai guère dormi. C'est ma faute. La chaleur est extrême et j'ai eu l'imprudence de rejeter la moustiquaire qui enveloppe le lit. D'invisibles présences peuplent la chambre. Une chose légère me frôle la figure. Je la chasse avec la main. Elle revient et revient encore. Je saute sur mes pieds. Les persiennes sont tirées. Dehors, l'on devine le clair de lune épandu sur la chaussée, sur la place des Palmistes ; autour de moi, la pénombre est obscure. J'allume l'électricité. Une bête est

en arrêt sur le traversin. Une bête ? Une araignée énorme et, d'ailleurs, magnifique. Son corps aussi gros qu'une petite noix est habillé de velours noir. Elle a d'immenses pattes velues, précieusement articulées et en tricote si vite, qu'avant que j'aie pu l'atteindre, elle est le long du mur ; elle me nargue du haut du plafond.

Je me recouche. Le silence nocturne accable la maison. J'essaye de trouver le sommeil. Des moustiques ont pénétré sous la moustiquaire. Un lion, un tigre ! Je l'enchaînerais. Mais un moustique !

A cinq heures et demie, je suis prête. M. X... et M. Salicetti, mon hôte, m'attendent devant l'auto. Ils ont dormi, eux ! Ils ont l'air reposé. Guêtres et veste de toile qui les serre aux poignets, ils sont équipés comme il convient. Moi, ma robe de batiste découvre mon cou, mes bras. J'ai des bas fins, de petits souliers :

« Ah ! déclare énergiquement M. X..., vous ne pouvez pas venir comme ça dans la brousse.

— Je n'ai pas d'autres vêtements.

— Il fallait le dire. Je vous aurais prêté une combinaison de chauffeur. »

Les regrets n'ont jamais servi à rien. C'est temps perdu de les exprimer. Nous montons en voiture. M. X... s'assied au volant.

« Au moins, avez-vous pris de la quinine ?

— Deux comprimés, tout à l'heure.

— Allons ! C'est toujours ça. »

L'auto démarre. J'étouffe un bâillement. Une subtile et fugitive fraîcheur est dans l'air. Il fait bon. Nous dépassons un groupe de forçats qui chemine sans hâte. Ils sont cinq. Ils vont librement. Le plus vieux n'a pas vingt-cinq ans. Un de ses compagnons tourne vers moi d'immenses yeux couleur de myosostis.

Ce tendre Eliacin a dépecé une vieille femme dont il a fait cuire les morceaux dans sa cuisinière, ce qui n'est même pas original.

La route file entre des champs de canne. Sa teinte rouge contraste avec la verdure d'une puissante intensité. Que les feuillages de France me paraîtront pâles quand je les reverrai ! Personne dans la campagne :

« Ici, remarque M. X..., il n'y a jamais un travailleur occupé à façonner la terre. On plante la canne, on la coupe. Rien de plus.

— Vous êtes Antillais ?

— Je suis Cayennais ; mais j'ai vécu dix ans à la Martinique. Je fais la comparaison. Là-bas, pas une mauvaise herbe. Ici, aucun soin. La vie trop facile y ôte le goût de l'effort, encourage la paresse. Pourquoi le Guyanais prendrait-il de la peine ? La nature lui offre à discrétion le poisson, le gibier. Avec les fruits qu'il n'a qu'à cueillir, avec un peu de couac (1), de cassave, il est nourri toute l'année... »

(1) Couac : farine de manioc ; cassave : galette de manioc.

Un sentier s'engage dans une clairière. L'auto-stoppe. Des buissons dressent un mur hostile. Il faut descendre. M. X... et M. Salicetti écartent les branches. Nous nous enfonçons dans la brousse. Le sentier a disparu sous le réseau des plantes. Une ombre verte et dense nous isole. Nous nous glissons entre les arbres ; hardiment, nous pénétrons dans les fourrés. Je mets mon bras devant mes yeux pour ne pas être aveuglée. Par instants, la brousse se desserre. Une buée ardente monte d'un bas-fond. Si elle se déchirait, je verrais peut-être bondir des jaguars. Dans les hautes cimes, des troupes de singes se moquent de notre entreprise. Où ont-ils chipé leurs sifflets à roulette ? Pourquoi jacassent-ils ?

L'air a un goût inconnu qui semble d'un autre monde. Il est si épais qu'on est suffoqué. Pourvu qu'il n'y ait pas de serpents dans les herbes où j'enfonce bien au-dessus du genou !

« Les maringouins ne vous suffisent pas, » interroge ironiquement M. X...

Leurs bandes dansantes m'entourent. Je suis leur proie. Faute de mieux, j'essaye de l'autosuggestion. Je me répète :

« Les maringouins n'existent pas. Je ne les sens pas, ils ne piquent pas... »

Mais mon sang coule, ma peau se gonfle en cloques douloureuses : les maringouins n'existent pas !

M. X... qui se tourne a pitié de moi. De sa poche, il tire un mouchoir grand comme une serviette. Je le noue en collet. Les marin-gouins s'acharnent sur mes bras, mes jambes, ma figure. La chaleur qui croît redouble leur voracité. Belzébuth, prince des démons, n'est pas le dieu des mouches, il est celui des marin-gouins.

Tandis que je trébuche et me gratte, j'entends M. Salicetti m'expliquer qu'il y a cent ans le propriétaire de l'usine dont nous cherchons les ruines avait établi un chemin carrossable pour gagner la grand'route. Qui s'en douterait? Des troncs d'arbres sont tombés. Nous les escaladons, nous rampons sous leur masse. Les lianes tendues comme des câbles obligent à d'exténuants détours. Dans l'épaisseur des herbes, d'invisibles trous s'ouvrent comme des pièges. Je glisse sur la terre grasse et me raccroche à un arbre qui semble planté là, à mon intention. L'arbre est armé d'épines puissantes. Le diable l'a fait pousser.

Pour pouvoir avancer, M. Salicetti coupe des branches. Des « jaunes d'œuf » (1) tombent par terre. Plus profondément dans la brousse, voici des arbres à pain dont les fruits arrondis achèvent de mûrir sous l'épaisseur du feuillage. Voici des palmiers aouara.

« Leur huile a le goût du chocolat », remarque

(1) Nom populaire d'une sorte de fruit gros comme un abricot.

M. X... Du pain, du chocolat : le goûter des enfants !

L'air est étouffant. Est-il possible qu'en ce moment il y ait, sur la vaste terre, des êtres qui jouissent de ce bonheur : avoir froid !

Je suis trempée de sueur, ma robe colle à ma peau. Tout courage m'a abandonné. A bout de souffle, je me laisse tomber sur un tronc d'arbre abattu. Je supplie : « Continuez sans moi, vous me prendrez au retour. » Mais M. X... et M. Salicetti s'exclament que c'est impossible. Dans le labyrinthe de la brousse, jamais ils ne me retrouveraient.

La gymnastique reprend. De nouveau, il faut ramper, escalader, faire des rétablissements. Dans le foisonnement des plantes qui m'enlacent, qui m'étouffent, au milieu desquelles je me débats pour passer, j'ai l'impression angoissante d'être perdue.

Tout d'un coup, M. X... étouffe un juron. Les mille tours et détours que nous avons faits nous ont ramenés à notre point de départ. Voici l'auto. M. X... a l'air si vexé que je n'ose lui laisser voir ma joie ; mais, en moi, une idée domine tout : enfin, je vais m'asseoir !

La clairière qui s'ouvre nous apporte un air plus vif ; pourtant, le ciel y flambe sur des arbustes desséchés qui sont des pieds de roc ou à l'abandon. A l'orée de la brousse, les buissons ne donnent qu'une ombre courte et ardente. La route s'étend rouge comme du sang. Le moteur

ronfle. La fatigue alourdit mes membres. Le vent porte vers nous une odeur sucrée. Un manguier a poussé sur le bord d'un champ. Ses fruits mûrs jonchent le sol. Nous les ramassons, nous les pelons, nous y mordons. Ce sont des mangues Julie, une des meilleures espèces. Leur jus est délicieux ; leur chair fondante a le goût de la pêche et de la poire tout ensemble. Les maringouins existent ; les mangues aussi. Les unes font supporter les autres.

Comment oublier l'exclamation par laquelle M. B... m'a accueillie dans son bureau ?

« Qu'êtes-vous venue faire en Guyane, madame ? C'est un pays qui meurt !

— Vous ne pensez pourtant pas que je vais chanter un *De Profundis* !

M. B... ne semble pas goûter mon interruption. Avec plus de force, il répète :

« La Guyane est en train de mourir. Les passions politiques la mènent au tombeau. Pour se rendre compte de l'état d'un pays, rien de plus caractéristique que la physionomie de ses habitants. Quelle tristesse, actuellement, sur les visages ! Vous ne faites que de débarquer, madame ; vous ne savez pas : dans les dernières luttes politiques, celles qui ont été marquées par la mort de Galmot, nous avons eu l'impression, pendant des mois, de vivre un cauchemar affreux. »

Les mains jointes, appuyées sur son bureau,

M. B... me regarde en face. Le miroitement des verres de son lorgnon donne à son regard des lueurs cassantes. Il parle avec une âpreté contenue. Chacune de ses paroles porte avec une violence singulière :

« Il faut dire les choses comme elles sont. La population guyanaise n'aime pas le travail de la terre qui demande la régularité dans l'effort ; elle n'a de goût que pour la recherche de l'or — et par quels moyens primitifs ! — ou pour la cueillette de ce qui reste de balata, l'abatage du bois de rose. Paresse. Far-niente ! C'est la tache d'huile qui s'étend.

— Le climat y est pour beaucoup, le tafia aussi, l'état de santé. Toute la population de couleur est rongée par les maladies.

— « Lèpre, avarie, tuberculose. »

M. B... n'est pas surpris de me voir si bien renseignée. Ce sont vérités que tout le monde, ici, connaît.

« Que font mes concitoyens ? reprend-il. De la politique. Sur 40 000 Guyanais, il y a 5 000 électeurs opposés en partis qui invec-tivent l'un contre l'autre et dont les discours surexcitent les passions. Polémiques qui seraient ridicules si elles n'aboutissaient à des haines inexpiables, parce que les intérêts sont en jeu, à des haines parfois sanglantes : voilà toute notre histoire !

La voix chaude se fait plus vibrante encore :
« La politique telle qu'on la pratique ici nous

écœure à un tel point que nous en arrivons à dire :

« On a cru nous faire un cadeau en nous accordant le suffrage universel ! On nous a donné la peste et le choléra ! Qu'on nous l'enlève ! Qu'on nous laisse respirer en paix. Nous voulons vivre, travailler dans une atmosphère saine. Le comprendra-t-on, enfin ? Nous n'avons eu que des démolisseurs jusqu'à présent, qu'on nous donne un architecte !

Après ce cri poussé d'une seule haleine, M. B... semble soulagé ; mais la question lui tient à cœur ; elle est essentielle.

D'un ton plus bas, il insiste :

« La politique est le cancer qui nous ronge. Par elle, la Guyane a été rejetée au bas de l'échelle coloniale. Nous plions sous un fardeau écrasant, car nos épaules sont faibles, peu nombreuses. Parasites et employés d'administration pullulent. Des fonctionnaires. Encore, toujours ! On en crée. Plus de six cents émargent au budget de la colonie et, dans ce nombre, je ne fais pas entrer certains agents communaux. Notre petite population a l'armature administrative d'un département. Un département ? Je suis au-dessous de la vérité : une province française. Nous sommes endettés et, comme si on l'ignorait, on nous constraint de payer continuellement, ou presque, deux gouverneurs : l'un qui est sur place, l'autre qui est en route pour venir s'installer ;

car — c'est encore une de nos plaies — les gouverneurs tombent en Guyane comme des capucins de cartes. Le moyen de vivre sous des chefs qui passent ainsi que des ombres? Ma mère a soixante-douze ans. Savez-vous combien elle a vu de gouverneurs? Soixante-dix-huit!...

— Dans le nombre, cependant, vous en avez eu de capables?

— Nous en avons eu de remarquables ; nous en avons eu d'intègres. Ils débarquaient animés du désir de faire quelque chose, de le faire bien, de le faire de leur mieux. Ils travaillaient avec ardeur aux devoirs de leurs fonctions ; ils entreprenaient œuvre utile. Au bout de quelques mois, leur volonté était annihilée.

— Pourquoi? Ils s'étaient occupés de politique?

— Eux, non. Mais les réformes qu'ils projetaient déplaisaient à ceux qui bénéficient des abus ; on sapait leur autorité, on agissait en haut lieu, on obtenait leur rappel. Ils reprenaient le bateau sans qu'aucun abus fût déraciné, sans qu'aucune réforme ait été accomplie. Leur programme, excellent souvent, ils n'avaient pas eu le temps de le mettre à exécution, mais ils avaient eu celui de détruire ce qu'avait fait leur prédécesseur. A chaque changement de gouverneur, le gâchis augmente et cela dure, madame, dans notre pays, cela dure, sauf quelques exceptions, depuis plus de deux siècles! Alors, comme on veut fermer les

yeux sur le mauvais fonctionnement de la machine administrative, comme on préfère s'endormir dans la routine et que, cependant, il faut expliquer le déperissement de la Guyane et pourquoi les capitalistes s'en désintéressent, on accuse injustement le climat, le sol et les colons. »

Le menton appuyé sur la main, les yeux mi-clos, M. B... se recueille un instant.

« L'on dit : « La Guyane est un pays mal-chanceux. La guigne est sur lui. Toutes les « affaires qu'on y monte échouent. » Des mots ! Des mots qui n'expliquent rien. Laissez-moi vous citer un exemple :

« Il y a une trentaine d'années, une société s'est fondée pour l'exploitation de l'or, sur les bords de l'Aoua, à dix ou douze jours en pirogue, dans l'intérieur. Rien n'avait été épargné pour que l'installation fût parfaite : débroussage sur une très grande étendue afin d'éviter les moustiques ; création d'un potager, d'un verger ; formation d'un cheptel pour avoir non seulement de la viande fraîche mais du lait, du beurre. Il y avait là deux cents têtes de bétail. Il y avait un poulailler : donc de la volaille, des œufs ; il y avait un clapier. Une source d'eau pure avait été captée dans la montagne. Le directeur habitait une maison charmante et confortable : grande salle à manger, bureau-salon, plusieurs chambres à coucher, cabinets de toilette avec eau cou-

rante. Au-dessus des bureaux, toujours surélevés d'au moins un mètre cinquante au-dessus du sol, se trouvaient les chambres des employés. A côté des bâtiments : le bain-douche. Un hôpital de vingt lits avait été fondé ainsi qu'une pharmacie. Le « placer » employait alors trois cents ouvriers.

« L'exploitation s'y faisait d'une manière rationnelle. On lavait les alluvions ; l'or était fondu en lingots. Parfois, l'on trouvait d'importantes pérites ; certaines pesaient jusqu'à 7 kilos.

« Jusqu'à la guerre, l'affaire fut en pleine prospérité. Les actionnaires touchaient 7 à 8 p. 100 d'intérêt.

« Les difficultés de se procurer de la main-d'œuvre ont commencé en 1917. Elles n'ont fait qu'augmenter. De fortes pertes s'y sont ajoutées. La région est infestée de maraudeurs ; presque tous des bagnards évadés : plus de cinquante. Ils dévalisaient, ils volaient l'or. Le directeur de la compagnie a demandé du secours au gouverneur de la Guyane. On lui a envoyé deux gendarmes. Heureusement, pour ceux-ci, que les bagnards se sont égaillés dans la brousse à leur approche. Qu'auraient-ils fait contre toute une bande armée de fusils et bien approvisionnée en cartouches !

« Depuis trois ans, la Société est en liquidation. Elle a essayé de se procurer des capitaux pour suppléer par des machines à la

main-d'œuvre défaillante. Elle ne les a pas trouvés : la Guyane n'inspire pas confiance. Récemment, j'ai vu le directeur. Il m'a dit :

« Rien à faire ici tant qu'il n'y aura pas de routes et que l'on ne sera pas protégé efficacement par le gouvernement... »

J'écoute ces propos désolants, j'entends M. B... ajouter :

« Que vous dire encore pour vous donner une idée de notre marasme ? Le budget de la colonie est entièrement à la disposition du conseil général qui n'a qu'une préoccupation : satisfaire sa clientèle, écarter les Européens, les Antillais, les Martiniquais spécialement dont l'esprit actif, audacieux, inquiète la veulerie générale. Cayenne, vous l'avez parcourue ? Vous avez vu ses murs rongés, les taches noires qui souillent ses façades ; vous avez vu sa population : le jour, elle flâne ; le soir, elle palabre au clair de lune pour économiser l'éclairage ou bien elle danse.

« On vous a parlé du « doublage », véritable lèpre attachée aux flancs de la colonie. Punitioin injuste, punition abominable, puisque celui qui y est condamné a purgé sa peine et qu'il est presque dans l'impossibilité de trouver du travail.

« Nous n'avons point de routes, pas un seul bon port. Depuis l'abolition de l'esclavage, nous n'avons plus de main-d'œuvre. La population ne cesse de décroître. A Cayenne, cette

année, 358 décès contre 228 naissances. Dans cent cinquante ans, que restera-t-il de la race? Amollie dans son corps, elle est affaissée dans sa pensée : les ressorts de la vie intellectuelle se fatiguent avec ceux de la vie physique...

— Cependant, il doit bien rester quelques lueurs d'espoir.... »

Une expression douloureuse passe sur le visage de M. B.... Il laisse retomber ses bras et d'un ton de profond découragement :

« Aucune. Le pays est moribond ! Le pays sera mort demain. »

En quittant M. B..., j'avais l'esprit rempli des plus sombres pensées. On m'a fait observer : « Tout ce qu'il vous a dit est vrai ; mais il a beaucoup souffert des derniers événements politiques. Rien d'étonnant à ce qu'il soit pessimiste dans ses prédictions. Vous devriez voir M. Poulalion. »

Je me suis rendue chez celui-ci. J'ai eu la chance de le trouver dans son bureau. Devant les hautes fenêtres, la place des Palmistes développe l'étendue d'une ordonnance qui a sa noblesse.

D'emblée, M. Poulalion m'a réconfortée :

« La Guyane ancienne meurt ; laissons-la à la tombe. Sur ses cendres, naît une jeune Guyane qui ne demande qu'à croître. »

Ancien officier de marine et aviateur, M. Poulalion est un métropolitain. Il est venu en Guyane parce que, comme il le dit, il estimait

« qu'il y avait quelque chose à faire ». Ses projets, il les a réalisés. Pourtant, la création d'une industrie est une entreprise difficile.

« En Guyane plus qu'ailleurs. On n'y trouve pas d'employés et d'ouvriers connaissant leur métier. Il faut les former. Quand on les a instruits, il faut les surveiller constamment. Ah ! que ce n'est pas ici le pays où l'on se prélasser dans une berceuse en dégustant du punch glacé ! Si nous connaissions mieux nos colonies, nous saurions que la vie y est rude et ressemble, en bien des points, à celle des paysans.

« La Guyane française n'est pas de ces terres bénies — en existe-t-il quelque part ? — où le nouvel arrivé n'a qu'à poser le pied pour prendre racine et prospérer, mais elle n'est pas, non plus, un « dépotoir », selon le mot qu'on lui applique trop souvent. Inutile d'inventer des histoires pour susciter le rêve à son sujet ; la réalité suffit. Elle possède des espaces immenses, fertiles, propres à toutes les cultures. Elle n'est point sous la menace permanente des cyclones qui, pendant l'hivernage, dévastent les Antilles ; les raz de marée et les tremblements de terre y sont rares, peu importants. La fièvre jaune, dont on évoque encore volontiers le spectre quand on parle d'elle, n'a jamais fait, à Cayenne, que de lointaines apparitions et a toujours été apportée par des Brésiliens...

« La Guyane n'a point de routes, répète-t-on, les « sauts » de ses rivières nuisent à la navigation.... Un jour viendra où ces « sauts » aideront à la mise en valeur du pays. La Guyane est dépourvue de charbon ; les « sauts » y suppléeront ; ils fourniront la force hydraulique. Quelles richesses ne découvrira-t-on pas dans les monts Tumuc-Hamac lorsque les prospecteurs pourront y parvenir ! Là, se trouvent de puissants gisements d'or. Là, est le pays de l'Eldorado qui enflamma l'imagination de nos pères, au XVI^e siècle.

— Un mirage...

— Non ; une certitude. Les rivières qui y prennent leur source charrient toutes le précieux métal. Ce que l'on en trouve aujourd'hui est infime : quelques parcelles entraînées par les eaux. Rien ou presque en comparaison de ce que recèlent les flancs de la montagne.

« Avec ses ressources naturelles : savanes, forêts, gisements aurifères, la Guyane rivalisera, le jour où elle sera mise en valeur, avec les plus productives de nos colonies.

— Vous parlez en apôtre.

— Je parle en homme qui connaît le pays et sait ce qu'il renferme de richesses latentes. Ceux qui répètent à distance : « On ne peut « rien y faire ; on n'y gagne plus d'argent ; c'est une colonie spéciale », se trompent. Un fait, d'ailleurs, est convaincant. Les Américains viennent de proposer d'acheter quelques mil-

liers d'hectares de la Guyane ; en échange, ils s'engageaient à tracer des routes, à aménager un port. L'offre a été rejetée. Le Conseil général ne s'est pas trouvé le droit de dépecer le pays ; mais, croyez-vous que les Américains, si entendus en affaires, proposeraient d'acquérir une partie de la colonie, s'ils jugeaient qu'on n'en peut rien tirer ?

— Pourtant, le manque de capitaux, le manque de main-d'œuvre... La population locale qui ne fournit que des bras sans énergie... »

Ces mots, je les ai prononcés spontanément, parce que je les entends répéter depuis que je suis débarquée. Quelle réponse leur va venir ?

« Constater qu'une difficulté existe n'est pas la résoudre. Le problème est angoissant, difficile dans sa complexité, certes ; mais il est soluble. D'autres colonies ont subi l'abolition de l'esclavage. Toutes, elles ont regagné et même dépassé leur ancien niveau de population. En Guyane hollandaise, en Guyane anglaise, la main-d'œuvre indigène était insuffisante. On en a fait venir du dehors.

« Une occasion unique s'offre, en ce moment, pour la Guyane française. La laissera-t-on échapper ? La Chine traverse une crise terrible. Des milliers de Chinois agriculteurs ne demandent qu'à s'expatrier. Ils sont d'excellents travailleurs, endurcis à la fatigue, aux rigueurs du soleil. Qu'on les amène avec leurs femmes,

qu'ils puissent fonder une famille, faire souche dans le pays. Pour cela, il faut qu'ils y soient mieux que chez eux. Il faut, qu'en arrivant, ils trouvent un gîte bien aménagé, des vivres, des outils et une bonne rémunération. »

J'objecte :

« Que de formalités avant qu'une pareille entreprise fonctionne !

— Hé, nous avons sur place, en attendant, une main-d'œuvre qui laisse beaucoup à désirer ; mais qu'on peut utiliser ; une main-d'œuvre que je qualifierai « de soudure » : celle des « transportés ». Moi-même, je l'emploie. »

Avec quel intérêt, j'écoute les propos de M. Poulalion ! Quelle belle énergie il y a en lui !

Avant de venir en Amérique, il a passé plusieurs années à Madagascar ; il y a constaté tout ce que les indigènes tirent des palétuviers : matière tinctoriale, tanin, bois pour la tonnerie. Il entend dire que la Guyane possède d'immenses peuplements de palétuviers, il est stupéfait d'apprendre que personne n'en tire parti, sauf pour un peu de bois de chauffage. L'audace de l'entreprise le séduit. Il s'embarque pour Cayenne. Avant d'y arriver, il voit sur les rives du Maroni ce que voient tous les passagers, ce que j'ai vu moi-même : Dressés en forêts, envahissant le sol humide, projetant des racines aériennes qui s'implantent à côté des tiges, accumulant un réseau de nou-

velles branches, de nouvelles racines qui s'entrelacent, masse branlante dans la boue, masse qui se fixe à la longue, les palétuviers forment une admirable défense, mais aussi un obstacle aux communications, un écueil pour les navires en quête d'un refuge.

Dans cette longue et épaisse bordure forestière, M. Poulalion obtient quelques concessions. Ses bûcherons sont des Arabes : tous « transportés » ou libérés astreints au « doublage ». Payés à la tâche, ils ont intérêt à travailler. Dans les camps d'exploitation, ils sont logés dans les carbets. Leur couchage de bagne qui est excellent est pourvu d'une moustiquaire. L'administration pénitentiaire nourrit les transportés. Leur gain leur permet d'améliorer l'ordinaire. Tout malade est soigné par un médecin attaché à l'exploitation :

« Cela entraîne des dépenses, remarque M. Poulalion, mais c'est agir humainement et cette humanité se tourne en profit. Vouloir gagner de l'argent sans en exposer est une conception étroite, vouée à l'insuccès... »

Son entreprise, M. Poulalion l'a commencée modestement :

« En Guyane, plus qu'ailleurs, il faut proportionner son effort à ses ressources, ne développer son affaire que progressivement. Au début, je n'ai exploité que l'écorce du palétuvier... »

Cela n'a l'air de rien : faire sécher de l'écorce.

La formation des travailleurs a requis bien de la patience !

« L'écorce, il faut la détacher du tronc, en enlever la pellicule superficielle : le « ross » qui ne contient pas de tanin et nuirait au séchage. Il faut la découper en petits morceaux, l'étendre sur des claies, dans les hangars, la remuer plusieurs fois par jour ; cela, pendant trois à quatre semaines, l'examiner soigneusement, rejeter les morceaux qui ont fermenté. Quand elle est sèche, devenue résistante à la main et d'une belle couleur chocolat clair, il faut l'ensacher, transporter les sacs sur des pirogues, les mener à Cayenne où on les embarque pour l'Europe. »

C'est seulement quand son entreprise de tanin fonctionne à sa satisfaction que M. Poualilion songe à y adjoindre la fabrication de merrains.

« Les merrains de palétuvier l'emportent sur ceux faits avec le chêne : ils sont meilleur marché et plus durables.

« Contre leur emploi, ils ont eu d'abord, explique M. Poualilion, le plus grand ennemi qui existe : la routine. Les marchands de bois avaient l'habitude de s'adresser aux marchés étrangers de Russie, de Tchéco-Slovaquie, d'Amérique. Ils savaient ce qu'ils en avaient à attendre et dans quelles conditions. Le palétuvier était un intrus :

« Pourquoi voulez-vous faire des fûts autre-

ment qu'avec du chêne? A-t-on jamais vu des futailles en palétuvier? répétaient les marchands de bois et, après eux, les tonneliers.

« Il fallut dix ans pour vaincre leur obstination. Aujourd'hui, la victoire est acquise. Le palétuvier, en tonnellerie, l'emporte sur le chêne. Laissons aux chiffres leur éloquence. En 1925, on utilise 300 fûts de palétuvier; en 1926 : 1 500 ; en 1927 : 2 500 ; en 1928 : 6 000.

« Ajoutez à ces nombres que, de 1925 à 1928, il a été construit 5 000 fûts de moindre contenance : rouleuses, bordelaises et que les brasseurs viennent au palétuvier comme les vignerons.

« A l'heure présente, sur le marché, plus de 10.000 fûts-transport de palétuvier se louent, voyagent, vont et viennent.

« Mais, dans leur fabrication, remarque M. Poulalion, que de soins attentifs pour que le marchand de vin n'ait point de déception ! Le fil de l'arbre doit être parfaitement droit et exempt de gros noeuds. Le travailleur doit écorcer le tronc aussitôt abattu, autrement le bois chaufferait. Celui-ci doit sécher lentement, à l'abri du soleil, à l'abri de la pluie et il faut veiller à le préserver des fourmis dont le contact donnerait un goût détestable aux merrains.

« Plusieurs tonnelleries mécaniques façonnent actuellement le demi-muid de palétuvier : celles

de Sète, de Béziers, de Narbonne ; deux tonneleries font les mêmes fûts à Alger. A Mèze, qui fut le berceau de la tonnellerie française et qui est le principal centre de la tonnellerie du Languedoc, M. Poulalion vient d'installer son industrie pour le débitage en merrains des grumes fournies par les palétuviers guyanais.

« Beaucoup d'argent qui sortait de France pour l'achat des bois étrangers reste maintenant dans les coffres de nos compatriotes. »

Longtemps encore, M. Poulalion continue de parler. Maintenant que l'industrie des merrains est organisée, d'autres projets occupent son activité : création, en Guyane, d'une usine, où le tanin sera traité sur place, utilisation du palétuvier blanc pour la fabrication de la pâte à papier :

« Elle sera analogue à celle que fournissent le tremble et le peuplier. Elle nous affranchira du tribut payé à l'étranger. Ce sera une industrie nationale... »;

Dans le bureau où nous sommes, les ailettes du ventilateur électrique maintiennent une chaleur supportable. Dehors, le soleil tombe d'aplomb sur la vieille bâtisse du Gouvernement, sur les maisons qui bordent la place. Une porte ouverte est un trou d'ombre. Les maringouins dansent dans une dure lumière.

Tandis que j'écoute M. Poulalion, j'imagine une Guyane transformée par le travail. Le

temps des errements est passé. La colonisation d'un pays ne se fait plus au hasard, par à-coups ; elle est devenue une œuvre scientifique. Les méthodes à suivre, nous les connaissons.

La Guyane n'est pas le paradis terrestre qu'ont rêvé nos pères, c'est entendu ; mais elle n'est pas la terre de pestilence et de mort d'où se détournent les colons. Au moment où la France a besoin de toutes ses richesses, allons-nous laisser périr la plus ancienne de nos colonies ? Accepterons-nous longtemps encore qu'on nous jette son nom à la face comme un défi, comme une injure ?

Un effort doit être tenté. Une œuvre ardue de création pour laquelle il faut des hommes nouveaux, des formules nouvelles. Un programme s'impose qu'on peut résumer : apport de capitaux, apport de main-d'œuvre. Grâce à ceux-ci, les terres basses seront mises en valeur, le pays sera défriché, assaini ; des routes, des ports seront créés. C'est le pivot de toute colonisation. Le reste s'ensuivra, fera cortège.

Certains titres honorent mais obligent. Après l'empire britannique, le soleil n'en éclaire pas de plus beau que le nôtre. La France, qui est la seconde puissance coloniale du monde, se doit de mettre en valeur son immense domaine.

TROISIÈME PARTIE

KARUKÉRA : ILE D'ÉMERAUDE

I

SUR le pont du *Pellerin de la Touche*, paquebot de la Compagnie Transatlantique, un Guadeloupéen, debout à côté de moi, s'appuie à la rambarde. Les toits de la Pointe-à-Pitre brillent comme des plaques d'argent. Dans le vent et le soleil, une avancée de terre ; presque rien : le lopin où, au XVIII^e siècle, Peter, pauvre pêcheur hollandais, avait sa cabane. Peter, le patron de la ville mais qui mourut sans le savoir. On dit : « la Pointe à Peter » et, par corruption, « la Pointe à Pitre. »

Les Anglais, alors, étaient maîtres de l'île. La large baie qui s'ouvre sous nos yeux, leur parut propre à fonder un port. L'idée était bonne. La Pointe-à-Pitre compte, aujourd'hui, 27.000 habitants et est le centre du commerce de la Guadeloupe. Lus dans une géographie, par un écolier studieux, ces mots-là font un certain effet. Quand on débarque, c'est autre chose. La Pointe-à-Pitre ne fut jamais qu'une petite ville et le cyclone de septembre 1928 l'a effroyablement ravagée.

Prises dans un tourbillon d'enfer, les toitures en tôle ont été emportées, les balcons arrachés, les volets crevés comme par des boulets. Des maisons ont été retournées sens dessus dessous. La plupart, il est vrai, n'étaient qu'en bois. La gendarmerie a résisté. Pourtant, elle a deux étages sur rez-de-chaussée et sa toiture en terrasse déborde de deux mètres en porte-à-faux, mais elle est en ciment armé. En face d'elle, l'église principale présente des pans de mur en ruines. Quand donc les Antillais comprendront-ils que le ciment armé est le seul « matériau » convenant à leur pays ?

On a compté que le cyclone avait fait 1.500 victimes. Ce n'est pas assez dire. L'ouragan fut suivi de pluies torrentielles. Les gens n'avaient plus d'abri. Les débiles, nombre de vieillards et d'enfants ont été emportés par des affections pulmonaires. Durant les mois d'octobre, novembre et décembre, la mortalité a été le triple de ce qu'elle est habituellement dans la même période.

Les « Pointus » — les habitants de La Pointe — relèvent leurs ruines ; mais, pour un voyageur il est difficile de trouver où se loger. Le seul hôtel est comble. Il y a quelques semaines encore, il pleuvait dans les chambres. Un fonctionnaire venu en tournée d'inspection me raconte que, la nuit, il portait son matelas sous la cage de l'escalier. Un autre couchait sous son lit. Aux Antilles, les sommiers sont

faits de lattes de bois. Si mince que soit le matelas mis par dessus, cela formait tout de même une espèce de toit...

Heureusement, le gouverneur de l'île, M. Lefèvre, a bien voulu me faire réserver une chambre à l'hôpital de Saint-Claude. L'endroit est délicieux, dans la montagne, au-dessus de la ville de la Basse-Terre. Jamais de chaleur excessive. En toute saison une température de 20°. Un air salubre. Une vue admirable sur la mer et les mornes. Le paradis, enfin ! Ça dépend de l'idée qu'on a du paradis. A Saint-Claude, il pleut tous les jours que Dieu fait. Quatre mètres d'eau par an !

Sur la route dorée par le soleil, dans la paix lumineuse de cet après-midi de dimanche, on serait tenté d'oublier le désastre qui a ravagé l'île. La nature des tropiques répare avec la même impétuosité qu'elle détruit. Sur les pentes des mornes les « cannes » verdoient, les bananiers déploient leurs larges feuilles souples ; cependant, les grands arbres décapités restent comme des témoins pathétiques ; des files de cocotiers semblent les colonnes d'un temple renversé. Dans les bourgs, ce ne sont que décombres ; arrachées, tordues, les grilles des cimetières, celles des calvaires forment de roux amas de ferraille. Les habitants vivent comme ils peuvent en des baraquements. Leur misère est pitoyable. Trois, quatre ménages s'entassent dans une case où il n'y a place

que pour un couple. « Ti-Moun » — les enfants — couche sur des guenilles. « Grand-Moun » — les parents — s'estime heureux quand il possède une « couche » : une paillasse posée sur quatre soucques à pétrole.

Dans son étendue restreinte, la Guadeloupe est formée de deux régions : deux îles d'aspect totalement différent : la Guadeloupe proprement dite ; la Grande-Terre. Un détroit les sépare : un bras de mer dont la largeur, en certains points, n'est que de trente mètres. Les premiers colons l'appelèrent la « Rivière Salée » parce que son lit ressemblait à celui d'un cours d'eau.

La « Grande Terre » est monotone. Les champs de cannes bleuissent à l'infini, dans ses plaines.

La « Guadeloupe proprement dite » offre une beauté sauvage. Hautes falaises abruptes, criques aux longues franges d'écume. Rampes rapides qu'escalade l'auto. Cascades bondissantes. Quand les caravelles de Colomb passèrent en vue de la Guadeloupe, elles virent « à trois lieues, un rocher haut et en pointe d'où il sortait une quantité d'eau qui faisait un si grand bruit en tombant qu'on l'entendait des vaisseaux. » C'était la chute de la rivière du Grand Carbet. Encaissés par les mornes, de frais vallons forment ce que les anciens habitants appelaient des « réduits ».

Une attaque ennemie était-elle à craindre ? On

y mettait en sûreté, avec les femmes, les enfants, les vieillards, les meubles les plus précieux et les animaux domestiques.

Dans cette île charmante, on s'est, en effet, durement et souvent battu pour rester Français et les débuts des premiers colons furent atroces. Il y avait près d'un siècle et demi que Karukéra — aujourd'hui la Guadeloupe — avait été découverte par Christophe Colomb lorsque de L'Olive, alors lieutenant de d'Esnambuc, à Saint-Christophe, conçoit le projet d'installer à la Guadeloupe le siège des établissements français dans les Antilles. Il regagne la France, débarque à Dieppe. On est à la fin de l'année 1634. Le hasard veut que, quelques jours plus tard, dans le port, il fasse la rencontre d'un gentilhomme : Jean du Plessis qui, déjà, avait été à Saint-Christophe et s'apprêtait à y retourner avec un certain nombre « d'engagés et des marchandises ».

L'Olive lui vante la beauté, la fertilité de la Guadeloupe. Ensemble, ils partent pour Paris, obtiennent « des seigneurs de la Compagnie des Antilles », un contrat qui leur donne commission pour commander conjointement dans l'île.

Leur départ a lieu de Dieppe, « le 25^{ème} de May de l'année 1635 ». Ils ont levé 1.500 hommes auxquels se sont jointes quelques familles dont le dessein est de se fixer dans l'île : « Jamais, navigation ne fut plus heu-

reuse ; jamais la mer ne fut plus belle. Le vent était grand sans pourtant être orageux et les ondes médiocrement enflées n'arrêtaient pas le vaisseau mais le faisaient couler doucement », relate le Père Du Tertre.

Le 25 juin, un mois exactement après le départ de Dieppe, les navigateurs sont à la Martinique et, quelques jours plus tard, à la Guadeloupe. « Après avoir parcouru toute la côte, s'être bien fatigués, ils s'arrêtèrent à l'endroit le plus ingrat de toute l'île, mais qui leur plut, dit le Père Du Tertre, parce que la terre y était rouge, par conséquent propre à faire de la brique et que le sol y était plan. »

On décharge les navires et l'on partage les vivres, les munitions, « ce qui ne se passa pas sans beaucoup de bruit et sans querelle entre les deux capitaines ». Du Plessis, qui était un bon avocat, n'entendait rien à la colonisation. L'Olive, qui était un soldat très courageux, montrait une crédulité exaspérante. Il suffisait de l'entretenir quelques instants pour retourner complètement sa manière de voir et l'amener à faire ce que l'on désirait, même dans les affaires d'importance capitale.

Chacun finit par tirer de son côté. Malheureusement, on avait embarqué si peu de vivres qu'il n'y en avait que pour deux mois. Imprévoyance incroyable « que tous les estrangers reprochent à nostre nation », on avait négligé, en outre, de se pourvoir de

semences de légumes. Les seigneurs de la Compagnie avaient ordonné de passer par La Barbade pour s'en approvisionner. On ne l'avait pas fait.

Quelques-uns essayèrent de manger de la tortue fraîche ; ils le firent avec excès, « ce qui leur causa un flux de ventre et de sang qui en fit mourir plusieurs. » Pour sauver ses hommes, L'Olive voulut s'approprier les vivres et les terres des Caraïbes. Une guerre s'ensuivit. Nos gens, bloqués dans le petit fort qu'ils avaient construit, en vinrent à manger l'onguent des chirurgiens, le cuir des baudriers mis à bouillir pour le réduire en colle. On en vit brouter l'herbe et se jeter « sur les excrémens de leurs camarades après s'estre remplis des leurs ». Comble de malheur, une épidémie s'abat sur les survivants : maux de tête, grande difficulté à respirer et, dans les membres, une lassitude si douloureuse qu'on croirait avoir été battu de « coups de barre » (1). L'île est décriée partout. Richelieu désavoue L'Olive et confie le gouvernement de la Guadeloupe au capitaine Aubert. Une ère nouvelle s'ouvre. Aubert rétablit l'ordre, ramène à la culture les colons qui restaient. Pendant ce temps, en France, les seigneurs de la Compagnie et les marchands de Dieppe qui voient leur argent

(1) De fait, la maladie fut appelée, dans l'île, le « coup de barre » ; c'est celle que les médecins nomment maintenant la « dingue ».

compromis font ce que nous appelons, à présent, de la publicité, pour les Antilles. Qui veut aller à la Guadeloupe? Passage et nourriture sont gratuits. Une concession est accordée à l'arrivée et des distributions de vivres ont lieu en attendant la première récolte : trente pintes de farine de manioc par tête et par mois, du bœuf salé, de la cassave. L'île est giboyeuse, ses rivières sont poissonneuses...

Des émigrants se présentent. Une centaine. Matelots et soldats déserteurs, officiers de marine fatigués de courir les mers, paysans normands et bretons. Ce sont de rudes hommes. Par leur travail, par celui de leurs enfants, la Guadeloupe est défrichée, mise en valeur.

II

Sonore à chaque tournant, l'auto, descend vers la Basse-Terre. Dans les interstices du sombre feuillage des sang-dragons qui bordent la route, des coins de mer apparaissent, visions couleur de saphir, visions rapides et enchantées. Posées sur les eaux, les îles des « Saintes » profitent leurs cimes vermeilles.

Inutile de numéroter les curiosités de la Basse-Terre comme dans les guides bien faits. Il n'y a pas de curiosités. Comment y en aurait-il? Cyclones, tremblements de terre, incendies, dévastent les « îles » tous les quinze ans. Les anciens colons, d'ailleurs, avaient

des soucis plus urgents que ceux de l'art. Leur ignorance, aussi bien, était complète. En 1790, les cinq plus riches négociants de la Guadeloupe ne savaient pas lire.

Aujourd'hui, quelques grosses maisons d'exportation sont spécialisées dans le commerce du sucre, du café, du cacao, de la vanille. Le petit trafic est entre les mains de quelques Italiens et de nombreux Syriens. Ces derniers ont profité de la guerre : « Ils roulent auto, me dit-on ; il y a quinze ans, ils ont débarqué pieds nus... »

Six heures du soir seulement et, déjà, l'ombre s'étend. Les phares de l'auto, devant nous, jettent une pâleur dorée. De chaque côté de la route, dans l'obscurité se dressent des masses denses, des feuillages noirs, profonds, impénétrables, tout un monde végétal, redoutable, puissant, mystérieux. Pas un être humain. C'est l'heure du « moun-mô », des fantômes. Les vivants se serrent dans leurs cases.

Un vent léger, venu d'Ouest, rafraîchit nos visages, des flammèches argentées passent et repassent devant le nez de la voiture : les lucioles, les « mouches à feu ». Dans les bas-fonds, la brume roule ses pelotes.

L'auto grimpe, renâcle, saute sur des pierailles, bondit dans des ornières. Tant que les chaussées, aux îles, ne seront pas cimentées, les courses en auto seront exténuantes. Les pluies torrentielles emportent le macadam.

Nous passons sur une sorte de pont-levis. Une bâtie administrative avec des corps de logis, des vérandas, des fenêtres où brille l'électricité : l'hôpital de Saint-Claude où l'on a bien voulu me résERVER un appartement.

Sur la terrasse qui prolonge ma chambre, on peut rester à rêver des heures entières. On est bien. On est entre ciel et terre. Aucun ennui. Une impression aérienne, douce, lointaine, détachée de tout ce qui fait la vie habituelle ; celle des humains. L'esprit se détend ; les yeux se reposent. Une force verte foisonne dans la vallée ouverte comme un gouffre. Constamment renouvelée, elle monte de la terre. On a l'illusion de la voir bouillonner, on sent ses battements, on en est soi-même traversé, comme soulevé.

Un conseiller général, M. Némausat, m'emmène visiter une cacaoyère. Il a plu toute la matinée. Mais, cet après-midi, il fait beau. Lentes à se dissoudre, les vapeurs blanchâtres de la Soufrière montent vers le ciel. La Soufrière, « notre soupape de sûreté », disent les Guadeloupéens. Qu'une croûte se forme à l'orifice, et la force des gaz accumulés détermine d'effroyables explosions. Toute l'île est secouée, les ruines s'accumulent.

Dans la campagne, on peut mesurer les ravages de la dernière « bourrasque ». Les rideaux d'arbres qui protègent les cafiers et les cacaoyers ont renversé très souvent ceux-ci,

dans leur chute. Il aurait fallu déblayer les plantations, redresser les arbustes. Faute d'argent, on ne l'a pas fait. Cacaoyers et caféiers se sont enracinés dans leur nouvelle position ; les lianes les étouffent ; les mauvaises herbes sont partout. Le mal causé par le cyclone s'est aggravé.

Une route en corniche mène au bourg de « Vieux-Habitants ». Au XVIII^e siècle, le Père Labat vint défendre cette partie de la côte contre les Anglais. Il quitte la Martinique où deux ans lui avaient suffi pour transformer l'habitation de Saint-Jacques en une exploitation florissante. Il était agriculteur, administrateur ; il se fait ingénieur, artilleur. Il construit des fortifications, des contre-escarpes. Quand il le faut, il se bat en soldat. Dans sa ceinture, il n'a pas seulement un crucifix, mais un pistolet. Une tour ronde, sur le rivage, porte encore son nom. Il faut l'entendre conter lui-même comment il s'y défendit contre les Anglais. Le canonnier s'était retiré, emportant les pointes d'acier pour enclouer sa pièce : « Un navire de 70 canons se vint mettre devant moi ; mais, soit qu'il eût peu de monde à bord, soit qu'il voulût ménager ses munitions, il ne fit pas tout le feu qu'il pouvait faire et ne m'envoya jamais plus de trois volées de canon à la fois, nous étions si proches que nous parlions. Il crut, une fois, m'avoir démonté et un de ses gens me cria en français :

« Père blanc, ont-ils porté? Je pointai ma pièce et je donnai dans un sabord de sa Sainte-Barbe où il y eut du fracas; je leur criai à mon tour: « Ont-ils porté? — Oui, oui, me dit-on; nous allons te payer. » En effet, ils me lâchèrent trois bordées si bien pointées qu'elles croisèrent la tour deux ou trois pieds au-dessus de nos têtes et nous en sentîmes le vent de bien près; je les servis encore neuf ou dix fois; après quoi, je descendis pour parler au gouverneur... »

Dur à lui-même, le Père Labat sévissait sévèrement contre les fautes de ceux à qui il commandait. On tremblait devant lui, vivant; on tremble, à son souvenir. Pour les « Noirs », il est devenu une espèce de sorcier; une lueur paraît-elle, la nuit, du côté de sa tour? Les gens disent: « C'est fanal Pé Labat; le voir porte malheur! » Un enfant crie-t-il? Sa mère le menace: « Eh! Ti mamaille-là, moin ké fai Pé Labat vini pouend ou, oui. » (1)

Des vallées se creusent, des caps entassent de fantastiques amoncellements rocheux. Lumineuse, changeante, la mer offre des tons nacrés semblables à ceux de ces grands papillons couleur d'azur que l'on trouve en Guyane; de petits cochons noirs aussi efflanqués que si on les avait comprimés entre deux planches filent, grand trot, en travers de la route et il y

(1) Je vais dire au Père Labat de venir te prendre.

a des vols d'ortolans de quoi approvisionner les fabricants de pâtés du monde entier.

Nous nous arrêtons à l'une des plantations de cacaoyers. Ils montent d'un jet à cinq ou six mètres en poussant des branches non disciplinées. Sur leurs larges feuilles luisantes et sombres, la lumière joue comme dans un miroir ; à l'extrémité des rameaux, les jeunes pousses sont aussi roses que des camélias ; le gros œuf des cabosses brille doucement ; quelques mois encore aux flammes du soleil, il deviendra d'un beau brun foncé ; il sera cuit.

Point d'arbre plus déconcertant que le cacaoyer. Tous les sols lui sont bons. Ceux qui sont compacts et alluvionnaires comme en Guyane, ceux qui sont légers, poreux, d'origine volcanique comme à la Guadeloupe. Contrairement à toute attente, la région de *Gold-Coast* produit, et de beaucoup, les plus importantes récoltes ; pourtant, sa pauvreté en azote, en acide phosphorique, en potasse et en chaux, est extrême.

Le cacaoyer n'a qu'une exigence : succéder à de puissantes forêts. C'est une règle qui ne souffre guère d'exception. Avant de procéder à la création d'une cacaoyère, on doit détruire les arbres par le feu. Pas d'autre moyen pratique pour faire disparaître l'énorme quantité d'herbes parasites, de lianes qui encombrent les sous-bois tropicaux.

Il faut ensuite — précaution indispensable

— planter des arbres à croissance rapide qui ombrageront le sol et créeront, pour les cacaoyers, des rideaux protecteurs contre le vent. Les cacaoyers fleurissent vers l'âge de trois ans. Parfois, dès la cinquième année, ils commencent à produire ; mais ce n'est que vers l'âge de huit ans et même de dix qu'ils deviennent l'orgueil et la richesse de leur propriétaire. Encore faut-il veiller continuellement à les débarrasser des ennemis qui les attaquent : insectes, cryptogames, rongeurs. Les rats pullulent dans les cacaoyères. Quand la récolte est à point, il arrive qu'ils en détruisent la moitié. Quel recours contre eux ? On a importé des mangoustes. Les rats leur échappent en grimpant dans les arbres. On tend des pièges, des appâts empoisonnés. C'est insuffisant. Pourquoi ne pas inoculer aux rats le virus d'une maladie que fournirait l'Institut Pasteur ? On y a pensé, paraît-il.

Entre les troncs innombrables, sous le feuillage que traversent les flèches du soleil, nous cheminons lentement. La solitude y est complète. Point de bruit, sauf quelques chants d'oiseau, le bourdonnement d'un « zonzon ».

Vient le moment de la récolte, la cacaoyère s'anime. Armés d'un coutelas, les « Noirs » détachent les cabosses mûres. Pour celles qui sont à la cime de l'arbre, ils se servent d'un crochet fixé à un manche. Les femmes les secondent et, parfois, les enfants. Les femmes

ramassent les cabosses, les portent à la lisière de la plantation. Leurs pieds sont nus ; leurs hanches roulent sous leur jupe de toile rose ou bleue. Elles vont le front chargé. Elles ne chantent point ; quelquefois, une réflexion, une plaisanterie au passage et la file qui monte croise celle qui descend.

A l'habitation du maître, les cabosses sont déchargées, ouvertes, dépouillées de leurs fèves. Pendant ce temps, les travailleurs roulent d'anciennes barriques qu'on a sciées par le milieu et dont on a percé le fond comme une écumoire. On y verse les fèves, on les couvre de feuilles de bananiers.

Dans la barrique, le « fermentoir », une action chimique se produit. On la connaît mal encore, mais elle a pour résultat de détruire l'embryon de la graine et les mucilages, les tissus qui enveloppent les fèves.

Toutes les vingt-quatre heures en moyenne, toutes les trente-six heures au minimum, les femmes prennent une pelle de bois et transvasent les fèves dans une barrique qui a été soigneusement nettoyée.

Au sortir du « fermentoir », les fèves sont lavées et portées aux séchoirs. Ceux dont on se sert à la Guadeloupe, ceux qu'on me montre sont des plates-formes de deux à trois mètres de long. Elles glissent sur des rails et viennent se ranger pour la nuit, ou, en cas d'averse, dans un magasin : le boucan. Sans doute, dans

ce nom faut-il retrouver le souvenir de l'usage qu'avaient, jadis, les habitants, d'entretenir là du feu pour sécher plus rapidement les graines du cacao.

Au temps où les Aztèques étaient seuls à connaître les fèves de cacao, ils les broyaient avec des grains de maïs vert écrasés et bouillis qu'ils additionnaient de piment. Ils trouvaient cette pâtée excellente. Plus tard, les Espagnols eurent l'idée de mélanger le cacao au sucre. Un certain temps, ils s'efforcèrent de conserver leur formule secrète, mais elle était déjà connue quand Marie-Thérèse épousa Louis XIV. La jeune reine était gourmande et raffolait de chocolat. C'est elle qui en fut la véritable introductrice en France.

Au moment où nous allions quitter M. X..., un de ses ouvriers, un « Noir » l'aborde. Ses cheveux grisonnent — cela se produit, même chez les nègres, quoiqu'on ait écrit le contraire —, le lustre de sa peau s'est éteint mais dans sa bouche, aux grosses lèvres violettes, les dents d'une belle forme carrée et solide demeurent éblouissantes : « Blanc Moin, a-t-il dit, faut larguer bonne heure, nou qu'allé la noce » (Mon Blanc, il faut nous en aller de bonne heure, nous allons à la noce).

« Qui donc est mort » ? a demandé le plus naturellement du monde M. X...

L'homme a répondu en nommant un des habitants du bourg.

« Entendu, a approuvé M. X... Vous pouvez partir. » Le « Noir » a remercié et s'est éloigné.

« Pour ces braves gens, dit M. X..., l'idée de la mort s'allie à celle de réjouissances. Toute la nuit, devant la case du défunt, ils vont boire, rire et chanter. Des cantiques, d'abord. Quand le stock en sera épuisé, les chansons viendront, puis les contes. Le conteur en a plein son sac et de tous les genres. Si l'assistance s'endort il a le moyen de la réveiller :

« Cric, » lance-t-il d'une voix de tonnerre.

« Les autres sursautent et répliquent : « Crac ! »

« On propose des devinettes. Ce sont toujours les mêmes et précédées des mêmes formules :

« Tim, tim, dit le conteur. — Bois sec, lui réplique-t-on. — D'l'eau monté mone ? (Quelle est l'eau qui monte aussi haut que les mornes ?) — Coco (sous-entendu, l'eau contenue dans les noix de coco, sur les cocotiers.) D'l'eau du boutte ? (de l'eau debout ?). Canne (L'eau sucrée dans la canne à sucre). Tibaril sans cercle ? — Zé » (mot créole qui signifie : œuf).

« Quand les esprits sont échauffés par le rhum, il arrive qu'on en verse quelques gouttes entre les dents du mort : « Faut qu'y boive core un coup... » Dernièrement, au village de l'Anse Bertrand, on a pris le mort sous les aisselles, on lui a fait faire en dansant le tour de la table. Remarquez que ceux qui agissent ainsi ne se croient pas irrévérencieux... »

J'aurais voulu rester ce soir au bourg, pour

assister à la veillée. M. X... m'a dit : « C'est inutile ; devant vous, il ne se passera rien. Les « Noirs » se méfieront. »

III

Gémissements du vent autour de l'hôpital ; longs sifflements. La toiture en tôle ondulée craque ; des rafales de pluie battent les murs. Un cyclone ? Ce n'est pas la saison. Quoi, alors ? La « Bête à Mme Hubert » ? Je pourrais aller voir. Dieu m'en garde ! Celui qui tente de glisser un coup d'œil même furtif sur la « bête à Mme Hubert », aussitôt tombe foudroyé.

Mme Hubert, jadis, habitait la Pointe-à-Pitre. Elle avait un mari ; il était volage et elle était jalouse. Pour le contraindre à la fidélité, elle l'occit, un beau jour.

Elle fut condamnée à mort et exécutée sur la place principale de la ville. Depuis, toutes les nuits, elle revêt la forme d'une bête quelconque et, chargée de chaînes, parcourt la Guadeloupe en poussant des cris stridents...

A l'aube, tout s'apaise. Le vieil esprit de la « Soufrière », le dieu qui amasse les nuées me favorise visiblement. Il sait qu'une voyageuse comme moi a besoin de soleil pour ses promenades. Aujourd'hui, je suis attendue à *Bouillante*, par le Père Lebrun qui dessert la paroisse. Mon noir chauffeur m'emmène. La grande lessive de cette nuit a tout nettoyé ; le

ciel est d'un bleu frais ; les arbres n'ont plus de poussière. En revanche, la chaussée présente plus de trous et de pierrailles que jamais. Elle exagère.

Au village du Marigot, la route s'arrête. Qui va au delà, vers le Nord, doit longer la côte, prendre la mer.

Un canot m'attend. Quatre hommes aux rames et le barreur. Tous des Noirs. Le barreur barre avec son pied nu. Afin de se garantir du soleil, il a mis sa chemise sur sa tête. Les manches lui retombent sur les épaules comme les pans d'un pschent. Debout à l'avant, et les hanches étroites, la peau sombre, il a l'air d'une divinité égyptienne.

Les récifs sont partout. Il faut exactement choisir la passe où lancer la barque dans l'écume des vagues. Ce n'est pas le moment de trembler. Nous filons comme une flèche dans le grondement noir des brisants. L'émotion passée, il n'y a plus qu'à admirer l'adresse des rameurs et le visage changeant de la mer. D'un bleu de saphir à l'horizon, elle forme, entre les rochers, des sortes de lac où l'eau lumineuse et paisible se pare de tons violets aussi beaux que ceux de ce bois précieux qu'on appelle l'amarante.

Une crique enfoncée profondément dans les terres est l'anse de Bouillante. Sur le rivage : des galets, des fragments de lave d'un gris brunâtre. Ils ont une forme curieuse ; je

me baisse, j'en ramasse quelques-uns. Mais bientôt, mon sac à main trop lourd menace de se crever, je le vide. De la baie de Bouillante, je n'emporterai que le souvenir. La majesté d'une nature splendide et terrible domine la côte : chaos de montagnes, escarpements dressés en murailles, « traces », anciens courants des laves ; vallées profondes où, par places, perce l'échine rocheuse qui forme l'ossature de cette terre secouée par des tremblements volcaniques, par d'affreuses convulsions.

Le Père Lebrun est venu au-devant de moi. Pas de prêtre plus populaire dans la région. Ancien aumônier militaire, toute la guerre, il l'a faite. Depuis neuf ans, il est aux Antilles. « L'amour de la Guadeloupe m'a fait flamber dès que j'ai débarqué, dit-il, je brûlerai pour elle jusqu'à mon dernier jour... »

Le clergé, aux îles, se recrute difficilement. Le Père Lebrun a 10.000 paroissiens et point de vicaire. A pied, à cheval ou par canot, il va, sous un soleil de feu, sous les pluies diluvienues ; il évangélise ses ouailles, les soigne, en fait de bons chrétiens, de bons Français. Ses paroles ont, naturellement, un accent héroïque.

« Le prêtre, me dit-il, porte le crucifix sur sa poitrine et le drapeau dans sa poche... »

Le village de *Bouillante* justifie son nom. Partout, les volcans y ont fait jaillir des sources chaudes, sulfureuses. Le Père Du Tertre

connaissait leurs vertus : « Quoique l'eau de Bouillante soit un peu vilaine, puante et boueuse, elle ne laisse pas d'être très salutaire. » Et de citer des exemples : « M. de Bonnefoy, gentilhomme de M. de Poiney, s'y fit porter pour trouver du soulagement à un mal de ratte »... L'amélioration qu'il ressentit fut vite connue : « Incontinent, quantité de malades fibricitans, hydropiques et perclus de leurs membres, vinrent de tous les quartiers de l'isle, lesquels au troisième ou quatrième bain, y receurent de grands soulagemens. » N'ayant « ny linge, ny case, ny lict pour les faire suer », le Père Du Tertre s'avisa de creuser un trou grand « comme une barrique » vis-à-vis de la « grande fontaine bouillante »... « Nous n'eusmes pas creusé trois pieds, que la terre fumoit et estoit chaude comme du feu. Nous fismes un petit ajoupa (1) en forme de cloche, par-dessus ce trou, dans lequel on faisait suer les malades, tous les jours, au matin, autant qu'ils le pouvoient endurer, et, le soir, on les faisoit baigner dans la mare. » (Cette mare, elle aussi, était chaude.) « La plus part s'en retournèrent au bout de huit jours, chez eux, sains et gaillards, et tous les autres extrêmement soulagez.... » « Un jour, conte encore le Père Du Tertre, je pris plaisir à faire évaporer de cette eau dans un plat d'étain avec un feu lent, laquelle estant toute exhalée, il demeura,

(1) Abri.

au fond du plat, l'espaisseur d'une feuille de papier, de soulphe vif, auquel, ayant mis le feu, il brusla tout aussi tost. »

Ces fontaines, ces sources chaudes se trouvent jusque dans la mer. A l'endroit où elles jaillissent, on voit monter de gros bouillons à la surface de l'eau « et, quand la mer est retirée, elle (l'eau des fontaines), fume si fort qu'on en voit la fumée d'une bonne lieue et fait un certain murmure confus que l'on entend de plus de trente pas, faisant rejaillir ses boüillons de plus de deux pieds de hauteur ».

Les habitants du pays les utilisent pour y cuire des œufs, du poisson.

Le Père Lebrun m'emmène sur le rivage à la recherche de quelques-unes de ces sources. Des palétuviers croissent ; les arbustes, les ronces forment des fourrés hargneux, nous y pénétrons, nous nous enfonçons dans la brousse. Le sol est noir, glissant. En maints endroits, il suffit de le gratter avec le doigt, de le creuser avec un bâton pour que l'eau jaillisse bouillante et toute chargée d'une odeur d'œuf pourri. Mais, il serait dangereux de pousser plus avant. Nous sommes aux alentours d'un ancien volcan sous-marin. Tout animal qui s'y égare est sûrement perdu. Hier, un cheval qu'on avait mis au vert, à une petite distance, a été retrouvé cuit dans sa peau, au bord d'une excavation : un vrai pot-au-feu.

Ciel bleu, moins foncé que celui de la

Côte d'Azur, un jour de mistral, mais terriblement plus ardent. Tous, nous avons nos casques. Le Père a l'autorisation de porter une soutane blanche. Il n'en profite pas : « Le blanchissage est trop cher, m'explique-t-il, pour un pauvre prêtre... »

Un étroit sentier qui grimpe à travers les rochers et court sur la crête des mornes conduit au « Pigeon ». Là, est le presbytère. A ses côtés, s'élevait une chapelle. Le dernier cyclone l'a entièrement détruite. Le presbytère a été décoiffé, un pignon a été renversé. Le Père avait une vingtaine de mille francs dans son bureau. Il n'a pas songé à les mettre à l'abri. Il n'a pensé qu'à ses ouailles. Elles avaient besoin de lui. Il a couru à elles pour les conseiller, les encourager. Emportées à une vitesse de cinquante mètres à la seconde, les tôles des cases fauchaient tout sur leur passage, étaient plus meurtrières que l'ouragan. Autour d'une des branches d'un gommier aussi haut qu'un chêne, l'une d'elles est demeurée curieusement enroulée : trois tours comme un cache-nez. A maintes reprises, le Père Lebrun a senti la mort le frôler. Rentré au presbytère, il monte à sa chambre. La «bourrasque» y a passé. Tout est renversé. Le bureau gît, éventré. La précieuse enveloppe contenant les 20.000 francs a disparu dans la tourmente.

De la chapelle, il ne restait qu'un monceau de planches : « Mes paroissiens n'avaient plus

d'abri. Je leur ai dit : « Prenez tout ce qui pourra vous servir. Reconstruisez vos cases. Le Bon Dieu attendra... »

Il attend encore. On dit la messe sur une table, dans l'une des chambres du presbytère. Qui aidera le Père Lebrun à rebâtir le temple du Seigneur ?

Dans l'île entière, le Père Lebrun est connu pour son hospitalité généreuse et cordiale. Langouste magnifique, poulet et patates : la mer, le poulailler et le potager ont fourni le menu du repas.

Vers la fin de l'après-midi, le Père m'accompagne jusqu'au rivage. Le soleil qui descend envoie un dernier rayon sur les falaises grises. Je m'assieds à l'avant de la barque. Le barreur barre. Les « Noirs », ses compagnons, abaissent et relèvent leurs rames. Nous glissons dans la paix du soir. Tournée vers nous, une silhouette mince et voûtée, serrée dans une soutane noire aux reflets verdâtres demeure immobile sur la grève. Le Père me regarde m'éloigner. A quoi songe-t-il ? Je crois le deviner. Tout à l'heure, fixant sur moi ses yeux clairs, il a dit : « Vous ne savez pas, madame, ce que votre visite est pour moi ; vous représentez la France où je ne retournerai jamais. »

Un coup de rame, encore, et nous allons doubler le cap de la baie, devenir invisibles. A ce moment, je vois le Père enlever son casque colonial, l'agiter ; je l'entends crier, comme

adieu, d'une voix qui tremble : « Vive la France ! »

IV

Depuis vingt-cinq ans, M. Galloy est installé sur la côte méridionale de la Guadeloupe, au bourg de Trois-Rivières. Grandioses ou gracieux, les aspects se succèdent, ont une beauté qui saisit les yeux et se glisse dans le cœur. Les sources jaillissent de toutes parts, tombent de haut, en masses de cristal. L'« île d'émeraude » est vraiment l'île des cascades. Dans un vallon, ou à flanc de coteau, les « Habitants » ont bâti leur demeure. Celle-ci porte souvent encore le nom qui lui fut donné jadis par le « cadet » qui venait de France et trouvait doux de se rappeler le pays natal : Versailles, Trianon... Sur la mer étincelante, les « Saintes » forment un premier plan derrière lequel, dans des vapeurs bleuâtres, se devine la Dominique, terre des eaux : autant de sources que de jours dans l'année, affirme le dicton. Un sentier rapide mène à l'habitation de M. Galloy. Une petite fille le gravit devant nous, une négrillonne. Elle n'est vêtue que d'un sarrau de toile qui s'arrête à mi-cuisses. Dans les mains, elle tient un énorme melon à l'écorce luisante et verte. Avec ses grands yeux farouches, elle semble l'enfant ténébreuse et sauvage du dieu des vergers.

Quand elle aperçoit M. Galloy qui descend

vers nous, elle court à lui, se frotte comme un chat contre sa jambe.

« Parrain, bâ-moin pain... »

Elle fait ainsi trois fois par jour. M. Galloy la nourrit et, avec elle, bien d'autres enfants du village.

De la main, il caresse la joue de la petite :

« Montre à madame comme tu sais danser ; danse le Charleston... »

Entre les longs cils abaissés, un noir regard me dévisage, mais les pieds nus et poussiéreux restent collés sur le sol.

« Allons, petite fille, danse... »

Elle en brûle d'envie ; malheureusement, je l'intimide. Elle est la fée de la danse. Qui lui a montré ? Personne. Curieux instinct d'une race aux bondissements surprenants et pour qui la danse est un délassement. « Quand les maîtres ne leur permettent pas de danser dans l'habitation, relate le Père Labat, ils (les Noirs) font trois ou quatre lieues, après qu'ils ont quitté le travail de la sucrerie, le samedi, à minuit, pour se trouver dans quelque lieu où ils savent qu'il y a une danse. » Les postures et les mouvements sont souvent hors de toute pudeur, ajoute le bon Père... « L'une d'elles (des danses) est si fort en usage parmi eux qu'elle fait la meilleure partie de leurs divertissements et qu'elle entre même dans leurs dévotions. Ils la dansent même dans leurs églises et à leurs processions et les religieuses ne manquent

guère de la danser, la nuit de Noël, sur un théâtre élevé dans leur chœur, vis-à-vis de leur grille qui est ouverte, afin que le peuple ait sa part de la joie que les bonnes âmes témoignent de la naissance du Sauveur. »

La pente du morne qui lui appartient, M. Galloy, depuis un quart de siècle, l'a défrichée, ensemencée. Cacaoyers, cafériers, vanilliers, les plantations étaient en plein rapport quand le cyclone a éclaté.

Au lendemain du désastre, quel découragement ! Recommencer, refaire le travail de toute une vie ! A quoi bon ? Un nouveau cyclone peut tout abattre et si ce n'est pas un « coup de vent », ce sera un tremblement de terre.

Quelques jours passent. Les arbres renversés montrent leurs racines. Les voir ainsi est une souffrance. On se remet à l'œuvre et la nature qui avait détruit vous vient en aide. Elle répare avec une fougue stupéfiante.

Les cafériers sont rois dans la Guadeloupe. Ils y croissent merveilleusement. Dans les terres volcaniques au sol silico-argileux, profond et perméable de l'île, ils acquièrent des qualités aromatiques qui font rechercher leurs graines du monde entier. Dans le commerce, on les connaît sous le nom de « café de la Martinique ». C'est une injustice. Les Guadeloupéens en souffrent. J'ai promis de travailler à la réparer. La Guadeloupe a exporté, en 1919, 383 tonnes de café et la Martinique, 17 !

Dès le début du XVIII^e siècle, les cafériers apparaissent à la Guadeloupe. Ils s'y multiplient. Toutefois, ils constituent une culture secondaire. La culture noble, c'est celle de la canne. Les « Grands Habitants » s'y livrent. Le planteur de cafériers n'est qu'un « Petit Habitant ». Sa vie est pénible. Levé à deux heures, en même temps que ses nègres, il est obligé de vaquer pendant le reste de la nuit aux soins qu'exige le café cueilli la veille. « Dès qu'il fait jour, il part avec toute sa bande, pour aller, quelque temps qu'il fasse, continuer de recueillir ces graines précieuses dont il se perd toujours un grand nombre quelle que soit la surveillance exercée (1) ».

Quand le « Petit Habitant » acquérait un peu d'aisance, il faut reconnaître que c'était justice...

Dans une « trace », près de l'habitation de M. Galloy, une caférière a été miraculeusement épargnée. Une caférière bien tenue est un charmant jardin. Les arbustes s'alignent à intervalles réguliers. Pour leur laisser la place dont ils ont besoin, les « Petits Habitants » savaient que, dans un « carré de terre », c'est-à-dire un hectare, il ne faut pas mettre plus de 1.225 pieds. La plupart des planteurs se contentaient de piquer le plant au plantoir dans un terrain plus ou moins aménagé. Ceux

(1) BALLET. Histoire de la Guadeloupe.

qui voulaient obtenir des arbustes vigoureux et d'un rendement rapide prenaient la peine de préparer le lit de la plante. Pour cela, ils creusaient un trou à la houe, puis le remplissaient de terreau et de fumier bien tassés.

Aux cafiers, il faut l'air des altitudes moyennes : 400 mètres au moins. Ce sont des arbustes fragiles. Ils ne supportent point la brutalité des vents et celle du soleil.

On les place sous l'ombre légère d'autres arbres. Pour ceux-ci, il conviendrait de choisir des essences qui rapportent. Le profit serait plus grand. Une vieille routine fait qu'on met des « pois doux » qui ne donnent rien qu'un fruit fadasse. Les enfants seuls s'amusent à le sucer.

Nous allons dans la cafière. A droite, à gauche, se dresse la file élégante des arbustes aux feuilles longues, vernies et dures. Quelques fleurs commencent à poindre. Virginales et délicates, elles font penser à celles du jasmin ; elles dessinent des guirlandes.

Plus tard, la baie se forme. Elle a la couleur des cerises de nos pays, mais on n'a point du tout envie de la manger ; elle n'est pas appétissante ; elle a une mauvaise odeur ; elle poisse les doigts. Quand on l'ouvre, on trouve deux jumelles, deux graines accolées par leur surface plane. Blondes comme des ailes de libellule, elles sont enveloppées d'une chemise plus douce que de la soie et si mince qu'un coup d'ongle la déchire.

Dans certaines parties de la Guadeloupe, les cafériers sont devenus des arbres. Ceux du « Morne au lard » couvrent trois mètres de rayon. Les terres de ce morne spécialement bénis et qui justifie le nom que le populaire lui a donné ne se vendent pas moins de 40.000 francs l'hectare. C'est très cher pour la Guadeloupe. C'est d'autant plus cher que le Morne au lard est loin de toute habitation ; les travailleurs doivent faire dix heures de marche pour y aller et en revenir et ses pentes sont si raides qu'aucun mulet ne peut s'y risquer. La récolte est descendue corbeille à corbeille sur le front des hommes.

Quand les cerises des cafériers sont mûres, les femmes, les enfants viennent les cueillir. Ce n'est point difficile. Encore faut-il faire attention de ne pas briser les branches et respecter les bourgeons florifères, espoir de la récolte suivante. Déposées dans des paniers, dans des sacs, les cerises sont portées à la « bonniferie ». Bonnifier le café, c'est le décortiquer, le sécher, le trier.

Après cela, il n'y a plus qu'à le descendre à la Basse-Terre, à la Pointe-à-Pitre où on l'enferme dans les tonnelets qui ont servi à l'Amérique pour envoyer la farine aux îles. Dans ces tonnelets, le café voyage très bien ; il part pour l'Europe où des épiciers routiniers lui feront perdre sottement les trois quarts de son arôme en le brûlant en plein vent.

L'histoire de la vanille, aux Antilles, ne se sépare pas de celle du café. La vanille s'enroule autour des arbres qui protègent les cafériers. Pas de culture qui donne moins de peine que celle du vanillier. Une fois qu'on a choisi un sol riche en humus et cependant léger, friable pour que l'excès d'eau s'écoule, il n'y a qu'à laisser la plante pousser. Elle s'en acquitte merveilleusement. Ses longs rubans atteignent des dimensions que les Guadeloupéens qui y sont habitués s'étonnent de me voir trouver étonnantes : cent mètres et davantage.

En cette saison, le vanillier ne porte que des feuilles. Grasses, charnues et d'un vert doux, elles retombent au-dessus de nos têtes comme des lampadaires.

Viennent le soleil de juin et les pluies; dans un afflux de chaleur torride et d'humidité lourde, la plante donne ses fleurs. A peine si on les distingue dans l'ombre verte des feuillages environnants. Elles sont d'une teinte blanchâtre et terne. Disposées en grappes, elles ne s'épanouissent sur la même grappe que l'une après l'autre.

Alors, pendant deux mois, c'est-à-dire tout le temps de la floraison, il faut faire aux vanilliers des visites quotidiennes.

La nature, en effet, a si bien multiplié les précautions pour préserver les organes de la fleur que la fécondation risque de ne pas se produire si on ne lui vient en aide. Les Mexi-

cains, dans leurs plantations, laissent agir les abeilles, les oiseaux-mouches.

« C'est compter sur le hasard, remarque M. Galloy, c'est s'exposer à perdre les neuf dixièmes de la récolte. »

A la Guadeloupe, la fécondation se fait artificiellement. La fleur est si fragile que la main de l'homme y serait trop dure. Il faut les doigts minces et légers des femmes ou des enfants.

A l'aide d'un petit morceau de bambou amenuisé et arrondi, l'on déchire, dans la corolle, le capuchon qui couvre les organes mâles; on relève la languette qui protège l'organe femelle, on glisse celui-ci sous l'étamine. Avec le pouce, on appuie les deux organes l'un contre l'autre. Doucement, ensuite, on retire le bambou. Le miracle de la fécondation est accompli. Un enfant arrive vite à le faire très adroitemt. Dans une seule matinée, il peut féconder mille fleurs de vanillier et gagner « sa pièce de quatre francs. »

Quelques jours passent. Les pétales qui ont achevé leur fonction protectrice se flétrissent et tombent. Le fruit grossit. Au bout d'un mois il a l'apparence d'une longue gousse : un « pois », disent les Guadeloupéens. Sa pâle couleur rappelle celle de l'enveloppe d'une amande. Il est de forme triangulaire, bien en chair, gorgé de suc. Cependant, six à sept mois lui sont encore nécessaires pour atteindre son

développement complet. Alors, on procède à la cueillette. C'est, de nouveau, l'affaire des femmes, des enfants. Ils se glissent entre les vanilliers, ils enlèvent la gousse de la tige par un léger mouvement de droite à gauche. Point de violence. Une main brutale risquerait d'attirer à soi toute la grappe, de briser la tige. Ce serait une perte. Une tige en pleine force porte jusqu'à deux cents gousses.

Reste à préparer celles-ci pour exalter leur divin parfum. Au Mexique, on les passe à la vapeur, sur une grille. Les gousses ainsi traitées gagnent en poids, mais perdent de leur saveur.

Le procédé guadeloupéen est plus raffiné. Le lendemain de la cueillette, les « pois » sont « peignés ». L'ouvrière a fait elle-même son outil : quelques épingles, pointes en dehors dans un bouchon. Chaque pointe trace sa strie. L'humidité dont la gousse est gorgée trouve par où s'exhaler. On expose ensuite les gousses au soleil aux heures où la chaleur est la plus forte. Quand elles sont brûlantes comme si elles sortaient d'un four, on les enveloppe vîtement entre deux épaisseurs de laine. Trois jours de suite, on recommence. Les gousses noircissent davantage et, toujours, elles « ressuent ».

Alors, deux mois durant, on les laisse sécher à l'ombre, on ne les abandonne pas, toutefois. Chaque jour, une ouvrière passe, remue les

gousses, enlève celles qui se sont abîmées. Cependant, les autres se couvrent de paillettes brillantes. Ce «givre» est leur dernière parure. L'âme du fruit a achevé de se concentrer pour offrir le meilleur de lui-même.

V

Sur le chemin du retour, je me suis arrêtée chez Mme D... Bâtie au pied d'un morne, son habitation est entièrement en bois. Des feuilles de tôle ondulée la couvrent.

L'uniformité règne dans les intérieurs antillais. Le salon et la salle à manger forment une vaste salle qu'un treillage de bois divise. Disposées sur trois faces, les jalousies maintiennent un courant d'air qui glace les épaules mais vaut mieux, après tout, que la gifle des ventilateurs. Point de tentures. Les sièges du salon sont en rotin. Les indispensables «berceuses» sont cannées. La salle à manger possède un buffet — faut-il dire Henri II? — Dans le salon, il arrive qu'on trouve un piano, parfois, mais plus rarement, une bibliothèque. Le moyen d'avoir des livres, aux îles? de les conserver? Quelques soins qu'on prenne, les ravets rongent tout. J'ai vu des volumes dont chaque feuillet était une dentelle et dont la couverture reliée était percée comme une écu-moire.

D'autres invitées sont déjà chez Mme D... Des parentes, des voisines. Balancements dans les berceuses.

Les jeunes femmes qui m'entourent descendent des Bretons, des Normands, des Poitevins qui furent les premiers colons de l'île. Un auteur que j'ai lu et qui, certainement, avait des raisons d'être bien renseigné, célèbre « le grain de peau des créoles ». Cette phrase me revient tout d'un coup. Discrètement, je regarde mes hôtesses. Oui, leur peau est blanche, douce et fine. L'une d'elles est fort jolie. Les autres... Mon Dieu ! en tout pays, les jolies femmes sont l'exception.

Ces Guadeloupéennes avec qui je me trouve ont l'air de Parisiennes. Elles sont bien chaussées. Leurs robes légères et de mousseline fleurie comme celles que nous portons en été sont à la dernière mode. Chaque quinzaine, les paquebots de la Compagnie « Transat » abordent avec leur boutique de frivités. Les Guadeloupéennes y font leurs emplettes.

Une servante entre dans le salon. Ses pieds nus ne font pas de bruit. Un foulard violet et jaune enveloppe son chignon et se dresse en coques. C'est une fille saine et luisante aux dents de loup. Elle n'a point honte de la couleur de sa peau, Dieu merci ! Elle n'imiter pas ces pécores des villes qui se couvrent de tant de poudre de riz qu'elles ne sont plus noires, mais violettes.

Sur un vaste plateau, elle apporte des rafraîchissements. Elle se penche pour les déposer.

Point de visites aux îles, sans punch. Pour qui n'y est pas habitué, le lendemain, au réveil, quelle migraine !

J'ai osé le dire. Aussitôt, sur l'ordre de Mme D..., un Noir ouvre quelques noix de coco. Il y en a toujours d'abattues dans les habitations. Leur eau, bue le matin, à jeun, passe pour spécifique de certaines maladies.

Hélas ! ma disgrâce est complète. Je n'aime pas l'eau des noix de coco. Je prends par politesse le verre que l'on m'offre et fermant les yeux pour ne pas voir comme c'est trouble, j'avale d'un trait, ainsi que Socrate la ciguë.

Dehors, sous la véranda, les enfants jouent paisiblement. Ils sont nombreux. Huit frères et sœurs. Une vieille bonne de couleur les surveille : la «mabo», disent les Guadeloupéens. Je ne la vois pas ; mais je sais qu'elle est là ; j'entends son rire qui ressemble à un hennissement.

Le ciel se couvre de nuages. De lourdes gouttes tombent sur les tôles de la toiture : tac, tac, tac. Le vent ébouriffe les cocotiers plantés en file sur la terrasse. Dans toute la nature, il n'y a pas d'arbres aussi mal peignés.

On me demande : « Etes-vous montée à la Soufrière ? Y monterez-vous ?... » C'est la question obligatoire, ici. Elle correspond à celle que nous posons aux étrangers de passage à Paris : « Etes-vous allé aux Français, à l'Opéra ?... »

Je réponds que, depuis mon arrivée, je n'ai pas vu, une seule fois, le sommet de la Soufrière. Je partirai sans le voir. Est-ce sa faute ou la mienne? Sûrement, c'est la mienne. On insinue : « Il faudrait vous lever à cinq heures du matin... »

Une des visiteuses Mme B..., une Métropolitaine comme moi, raconte une curieuse histoire qu'elle tient de l'intéressée elle-même. Il s'agit d'une institutrice, une mulâtre. Son fiancé avait une maîtresse avec laquelle il rompt au moment de ses fiançailles. La délaissée s'est vengée par un « piaye ». Quinze jours plus tard, la jeune femme était mourante.

Cette histoire n'étonne pas mes hôtes. Aucune d'elles, cela va de soi, ne croit aux « piayes »; mais toutes s'accordent à reconnaître que, plus d'une fois, elles ont constaté leurs effets inexplicables.

Pour mon édification, on cite un autre fait : il y a quelques mois, une Guadeloupéenne va s'installer à Paris. Dans l'île, elle a laissé son oncle dont elle est l'héritière. Une nègresse assure le service du vieillard. Bientôt, elle le gruge et prend sur lui une autorité absolue. Une amie prévient la nièce qui revient à la Guadeloupe, chez son oncle.

Quelques jours après son retour, en sortant, elle voit qu'une des briques du seuil est déchaussée : « Il faudra faire venir le maçon », pense-t-elle ; mais elle s'aperçoit que la brique

a été déplacée intentionnellement ; elle la soulève et trouve un petit cercueil avec une poupée. Celle-ci était grossièrement faite de vieux vêtements ayant appartenu à Mlle X... et était sensée la représenter. A l'endroit du cœur, on avait fiché une épingle à tête noire.

La poupée, l'envoûtement, ce n'était que « la grimace » ; mais, Mlle X... a eu, justement, peur d'un breuvage dangereux. Elle a renvoyé la négresse...

On ne peut s'imaginer l'importance qu'a, dans le peuple, la pratique des « piayes ». Pour mon compte, j'en ai eu l'idée, ces jours-ci, dans une promenade que j'ai faite aux « Saintes ». Le brigadier de gendarmerie m'a montré un carnet qu'il avait trouvé dans les champs. C'était un recueil de piayes. J'y ai beaucoup appris : une femme veut-elle s'attacher son amant ? Elle profite du sommeil de celui-ci pour le mesurer de la tête aux pieds avec un ruban qu'elle porte ensuite sous ses vêtements, autour des hanches. Un homme veut-il être aimé d'une femme ? Il lui fait avaler, dans des bonbons ou de la confiture, des cervelles d'oiseaux-mouches mâles séchées et mises en poudre. Voilà qui est gracieux, inoffensif. D'autres piayes sont répugnantes. Dans leur composition, on fait entrer de l'urine, des ossements de mort pilés. Le « magnétiste », vendeur de « piayes », ne manque pas, on le pense bien, d'abuser de la crédulité de ceux

qui le consultent. La poudre d'amidon devient de la poudre de perlimpinpin, l'eau de rose est baptisée « eau d'amour » ; pour que celle-ci soit efficace, il faut l'acheter quand sonnent les douze coups de midi.

Les cendres provenant des volcans sont des fétiches précieux. Mme D... dit que celles qui couvrirent la Guadeloupe après la terrible éruption de la montagne Pelée, en 1902, furent vendues comme porte-bonheur. « Toutes les femmes noires en achetaient : deux sous le dé à coudre... »

Les Noirs ont toujours été superstitieux. « Ils croient aux soucoughnans, remarque une des visiteuses. Le « soucoughnan » ou « volant » est un sorcier qui possède le pouvoir de se dépouiller de sa peau et de voler dans les airs. Il est malfaisant, il pénètre dans les maisons ; il passe par le trou de la serrure.

« Le seul moyen de s'en préserver est de placer, dans l'appartement, une panoplie faite de branches d'acacia et de ciseaux disposés en croix.

« Les zombis ne valent pas mieux, assure une autre jeune femme. Ils reviennent de l'autre monde pour jeter un sort. Ils s'introduisent dans les maisons. Toutes les ruses leur sont bonnes. Vous croyez donner l'aumône à un mendiant. Prenez garde ! C'est peut-être un Zombi.... »

A ce moment, un « Habitant », un cousin

de Mme D..., est entré dans le salon. Il s'assied, écoute ce qu'on me dit, me voit prendre des notes et s'inquiète :

« Vous n'allez pas publier ça ; vous nous feriez passer pour des sauvages... »

Je ne l'apaise qu'à moitié, en lui disant que, dans maintes provinces de France, on trouverait encore aujourd'hui des superstitions analogues.

Ces « soucognans », ces « zombis », d'ailleurs, comment ne pas reconnaître leur pays d'origine ? Ils sont les mêmes que les follets, les korrigans des landes bretonnes. Dans son livre *Esquisses martiniquaises*, Lafcadio Hearn le remarque justement : « Naguère, les capitaines de Brest et de Saint-Malo ont apporté aux îles, dans leurs coffres peinturlurés d'arabesques, leurs légendes de Nivôse. » Les Noirs les ont adoptées en les débaptisant.

VI

« Le centre de la Guadeloupe n'est composé que de très hautes et sourcilleuses montagnes, de rochers affreux et de très épouvantables précipices », écrivait, au XVII^e siècle, le Père Du Tertre. Des forêts prodigieuses y croissent. Sous les nuages, elles dessinent, à l'horizon, un trait bleuâtre et onduleux.

L'auto m'a conduite jusqu'à la bifurcation du chemin du Parnasse et des Bains Jaunes.

Il faut continuer à pied. Le pourrons-nous ? Dans la forêt, il y a quelques jours encore, ce n'était que branches fracassées, troncs abattus par le cyclone ; mais, en mon honneur, le jeune chef des Eaux et Forêts, M. Grébert, a fait déblayer quelques sentiers. Il pousse l'abilité jusqu'à m'accompagner. Un garde nous guide.

Plus de ciel ouvert. Nous sommes prisonniers des arbres. Les mornes aux pentes vertes comme des prairies bloquent la vue. L'un d'eux est la Soufrière. Comme d'habitude, elle a son bonnet de nuages.

De sa « machete », de son bâton ferré, le garde fauche les lianes, coupe des branches agressives. Nous avançons dans une sente, dans un couloir taillé à travers la masse forestière. Des nuées de moustiques s'envolent. Les talus foisonnent de bégonias roses, comme ceux qu'on paye très cher, en Europe, chez le fleuriste.

« Ici, remarque le guide, on appelle ça l'oseille-bois, ça ne vaut rien, ça envahit tout.

— En France, on en orne les jardins. »

L'homme me regarde étonné et dit : « Foing ! »

Jusqu'aux plus lointaines profondeurs, les arbres forment une armée. C'est la grandeur, la majesté des premiers âges du monde. Du moins, je me l'imagine.

A certains endroits, imprudemment déboisés, des éboulements se sont produits. Les pentes

du morne ont glissé et n'offrent plus que des amas de pierailles noirâtres.

« Chose incroyable, dit M. Grébert, la Guadeloupe, pays des forêts — elle a 30.000 hectares de bois tandis que La Martinique en a 7.000 — la Guadeloupe n'a eu de service forestier qu'en juillet 1923. Les particuliers coupaient à tort et à travers. Je sais telle maison dont les madriers sont en amarante ; les marmites bouillaient sur un feu de bois de rose ; on faisait du charbon avec de l'acajou ; on abattait les cocotiers-palmistes pour en vendre le chou, au marché. La Guadeloupe se plaint d'être pauvre. Ses forêts sont une source de richesse.

— Que lui rapportent-elles, actuellement ?

— Rien ! Je veux dire juste le montant de quelques amendes et le produit de maigres transactions avec des particuliers. Tout un programme est à exécuter. D'abord, faire la délimitation de la partie vierge, car la Guadeloupe ne possède pas encore de cadastre. L'exploitation suivra ; mais les voies de communication sont insuffisantes. Il faudra prolonger celles qui existent ; il faudra en créer ; quand on ne pourra pas le faire, il faudra exploiter par câbles comme dans les Pyrénées... »

Sur le bord du sentier, des femmes, des mulâtresses creusent un caniveau. Tous les rudes travaux, ce sont elles qui les font. Inégalité des sexes. Elles sont les bêtes de somme. A la Pointe-à-Pitre, un des ingénieurs

de l'usine Darbousier m'a dit qu'une négresse avait, après le cyclone, porté, chaque jour, pendant un mois, six tonnes de déblai. Son panier pesait 70 kilos et elle devait le déverser à quinze mètres.

Le garde m'entend conter cela à M. Grébert : « Elles ont l'habitude », remarque-t-il.

C'est vite dit.

Le groupe des cantonnières dépassé, nous sommes seuls dans la forêt ; pourtant un bruit de foule la remplit. Un bruit qu'on ne s'explique pas d'abord. Il s'apaise. Il reprend avec des grondements, des sifflements. Protégés par l'épaisseur forestière nous ne sentons pas un souffle ; mais venus des hauteurs de la Soufrière, des vents furieux poussent les nuages au galop, les cimes des arbres frémissent.

Les plus puissants sont les gommiers. Ils fournissent l'encens de nos églises. Je m'arrête pour les admirer. Je ne pensais pas que la vue d'un bel arbre pût donner un si fort bonheur. Leur tronc, qui mesure quatre et cinq mètres de diamètre à la base, s'arc-boute sur le sol par des contreforts, que les forestiers appellent des « ailes ». Leur instinct les pousse vers la lumière. Ils montent d'un seul jet. Lutteurs endurcis et souvent blessés, ils montrent des bras aux coudes multipliés. Pour résister aux ouragans, ils ramassent leurs forces ; ils s'enracinent à dix mètres en profondeur ; ils s'enveloppent d'un feuillage dru, serré qui ressemble à celui du chêne-liège.

L'effroyable cyclone de septembre « 28 » a brisé la ramure d'un grand nombre d'entre eux. Bizarrement ébranchés, on les devine atteints dans leurs sources vives. Leur tronc blanchit ; ils sont parvenus au terme de leur vie.

Ce sont des ancêtres. Cependant, si on les compare aux arbres d'Europe, aux oliviers provençaux qui ont vu passer les légions romaines, aux ormes de Sully, aux sapins du Jura, les « Espagnols » à l'ombre desquels se sont reposées les bandes du Roi Catholique, les gommiers antillais semblent relativement jeunes. Au plus, ont-ils un siècle.

Sous les feux du Tropique, l'ardeur de la végétation, son activité est trois fois plus intense qu'en Europe et M. Grébert qui le dit, conclut : « Voyez l'avantage si l'on savait en tirer parti. Au lieu d'une coupe tous les trente ans, comme en France, on devrait en faire une, ici, tous les dix ans. Les caisses de l'État en profiteraient. »

Avec les gommiers, la forêt guadeloupéenne possède tous les arbres au bois précieux : les amarantes, les acajous, les bois-de-rose, les lauriers-roses (1) : de quoi réaliser des meubles rares et somptueux.

Le soleil monte ; la chaleur devient lourde. Dans un fourré, le garde trouve des framboises sauvages qu'il me présente dans la paume de

(1) Le laurier-rose ou *Podocarpus* de la Guadeloupe est un conifère, le seul qui pousse dans la région tropicale.

sa main. On dirait tout à fait des framboises de France, mais elles sont sèches comme de l'amadou.

Coiffés d'immenses chapeaux de paille à fond pointu et démesuré, quelques « Noirs » ramassent du bois mort. Leur pantalon est serré à la taille par une ceinture de cuir et ils n'ont qu'une chemise déchirée. Large ouverte, elle laisse voir leur sombre poitrine. Tout à fait les « Noirs » des vieux âges, les « Noirs » classiques courbés sous le fouet du Commandeur.

La terre est molle et grasse. Nous glissons sur des feuilles pourries. Encore des arbres, les racines en l'air. Il faut les escalader. Des vols de papillons passent dans les rais du soleil. Veloutés et d'un bleu turquin ou d'un rouge sec et vif, d'un jaune orangé qui rayonne, ils mènent de féeriques ballets.

Un vieil « Habitant » que nous croisons s'arrête, étonné de rencontrer d'autres humains dans cette solitude.

Il est guêtré jusqu'aux cuisses. Il porte un fusil, un carnier. Pour souffler un instant, il s'assied sur un tronc d'arbre. Il raconte qu'il y a quelques années, dans un torrent, il a trouvé tant de pépites que la seule peine était de se baisser pour les ramasser. Il en a rempli son mouchoir.

Comme il redescendait chez lui, un tremblement de terre a secoué l'île. Il a eu bien du mal à regagner sa maison. En y arrivant il s'aper-

çoit que son mouchoir s'est crevé et, quelques semaines plus tard, quand il veut retourner à son trésor, vainement en cherche-t-il la place. Les secousses sismiques ont englouti le torrent et, avec lui, les pépites.

Réalité ou chimère? L'histoire des îles est pleine de ces récits fantastiques...

Cette promenade est la dernière que j'ai faite aux Antilles. Je suis en mer pour le retour. Le ciel a encore sa couleur de lac pur ; mais, à chaque heure et presque à chaque minute, le temps fraîchit. On voit sortir les plaids. Les manteaux de drap sont fripés d'avoir été, trop longtemps, pliés dans les malles. Le vent gifle les toiles tendues le long du pont-promenade. Les passagers désertent les chaises-longues; la houle augmente...

Les jours brûlants qui se défaisaient dans la moiteur de l'air, les soirs violets, les nuits chaudes sous les longues moustiquaires, la verdure qui s'offrait, débordante, les fleurs aux couleurs magnifiques, les fruits innombrables, étranges, délicieux et, pour tout dire, cette joie répandue dans la lumière, cette joie pénétrante qui vous soulevait, vous portait enivré d'un lieu à un autre, c'est fini ! Irrémédiablement fini !

TABLE DES MATIÈRES

<i>AVANT-PROPOS</i>	5
<i>PREMIÈRE PARTIE</i>	
L'ILE DES REVENANTS (Martinique)	7
<i>DEUXIÈME PARTIE</i>	
LE VISAGE DE LA GUYANE	99
<i>TROISIÈME PARTIE</i>	
KARUKÉRA : ILE D'ÉMERAUDE (Guadeloupe)	178



